

139517

WILHELM SCHERER

ET LA

187/4940

PHILOGIE ALLEMANDE

PAR

VICTOR BASCH

CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE RENNES



BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

NANCY

5, RUE DES BEAUX-ARTS

MÊME MAISON

1889

18

4940

WILHELM SCHERER

ET

LA PHILOGIE ALLEMANDE

WILHELM SCHERER

ET LA

PHILOGIE ALLEMANDE

PAR

VICTOR BASCH

CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE RENNES



BERGER-LEVRAULT ET C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY

MÊME MAISON

1889

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C^o.

18/4340

FRANKFURT AM MAIN

Stad- u. Univ.-Bibl.
Frankfurt/Main

49/900 x 1

A Mon Cher Maître

M. ERNEST LICHTENBERGER

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

WILHELM SCHERER
ET LA PHILOGIE ALLEMANDE

PREMIER CHAPITRE

Wilhelm Scherer, l'éminent germaniste, vient de mourir à Berlin¹ à l'âge de quarante-quatre ans. Ranke, Waitz, Scherer, enlevés à la science allemande dans l'espace de quelques mois ! Malgré nous, nous nous rappelons la mélancolique parole d'un professeur de Tübingen qui nous disait : « Nos maîtres meurent et nous ne formons plus de disciples ! »

Quand nous vîmes M. Scherer, il y a un an, il était à l'apogée de sa carrière. Représentant incontesté de la philologie allemande, doyen de l'Université de Berlin, propageant par la parole et par la plume ses audacieuses théories, il semblait n'avoir plus rien à demander à la destinée. Il nous fit avec quelque complaisance les honneurs de la jolie maison qu'il s'était fait construire aux environs du Thiergarten et qu'il a habitée deux ans à peine. Quand la maison est prête, la Mort y entre....

Nous voudrions esquisser ici le portrait scientifique de Scherer : pour cela, nous commencerons par étudier brièvement l'évolution de la philologie allemande, de ses origines jusqu'au début de Scherer ; nous montrerons ensuite quelle a été l'œuvre personnelle de l'illustre savant.

I².

Au grand mouvement littéraire des XII^e et XIII^e siècles avait succédé en Allemagne une période d'une désolante stérilité.

1. Le 6 août 1886.

2. Nous nous sommes particulièrement servi pour les premiers paragraphes de ce

Non seulement jusqu'au xvii^e siècle il n'y a point d'école poétique, il n'y a point de concentration d'efforts littéraires, mais encore la littérature ancienne est tombée en oubli, et c'est à peine si l'on connaît les noms des Wolfram, des Walther et des Hartmann, si l'on sait l'existence des *Nibelungen* et des *Minnelieder*. Pas plus qu'en France il n'y a eu en Allemagne une évolution naturelle de la littérature nationale. De même qu'en France l'on ne fait revivre et l'on n'apprécie que de nos jours la grande floraison poétique du moyen âge, en Allemagne c'est bien tard, c'est peu à peu, c'est par des voies détournées que l'on apprend à connaître les grands monuments de la langue et de la littérature anciennes.

Les débuts de la philologie allemande se rattachent à la renaissance des études classiques. On découvre vers le milieu du xv^e siècle le manuscrit de la *Germania* et en 1470 l'Allemand Vindelius de Spira fait paraître à Venise la première édition du *Libellus aureus*. En 1473 paraissent deux autres éditions de la *Germania* à Nuremberg, et enfin, en 1515, les six premiers chapitres des *Annales* avec le portrait du héros national de l'Allemagne, Arminius. C'est autour de Tacite que gravitent les travaux des premiers germanistes et dès ce moment le caractère essentiel de la première phase de la philologie allemande, qui s'étend jusqu'au milieu du xviii^e siècle, se dessine nettement : l'union de la philologie allemande avec la philologie classique d'une part, avec l'histoire de l'autre. C'est dans les classiques latins que l'on cherche des données sur les mœurs, le caractère, les facultés morales et intellectuelles de l'ancienne Allemagne et la littérature n'est pas étudiée en soi et pour soi, mais seulement comme une des manifestations les plus intéressantes du génie des ancêtres. L'*Epitoma Germanicarum rerum*, de Wimpeling et de Sébastien Murro (1502); l'*Epitoma laudum Suevorum*, de Bebel

chapitre de l'excellente *Histoire de la philologie allemande* de R. de Raumer, du *Jacob Grimm* de Scherer et de l'*Histoire de la langue littéraire de l'Allemagne* de H. Rückert.

(1504); les travaux préparatoires de la *Germania illustrata*, de Conrad Celtis; le *Catalogus illustrium virorum Germaniam suis ingenii et lucubrationibus omnifariam exornantium*, de Trithemius, où se trouve mentionnée pour la première fois la traduction des Évangiles d'Otfried; les *Sermones convivales in quibus multa de mirandis Germaniae antiquitatibus referuntur*, de Peutinger, qui publie en même temps le *De rebus Geticis*, de Jornandes et Paul Warnefride; la *Chronica von ursprung, herkommen, und thaten der uhralten Teutschen*, d'Aventinus; les *Rerum germanicarum libri tres*, de Beatus Rhenanus (1531); enfin le *De gentium aliquot migrationibus*, de Wolfgang Lazius (1557), qui publie pour la première fois la traduction en vieux-haut-allemand du psaume 138 et des fragments du *Physiologue* — sont toutes œuvres d'histoire et de géographie, sont tous tableaux plus ou moins fidèles de l'ancienne Allemagne avec quelques citations de textes inédits. La philologie ne s'est pas encore dégagée des sciences voisines, la division du travail ne s'est pas encore opérée, l'homogène n'a pas fait place encore à l'hétérogène.

La Réforme n'apporte aucune impulsion aux études philologiques. Luther est homme d'action avant tout et non un érudit : sa grande œuvre, la traduction de la Bible, est l'acte le plus hardi de sa vie militante. La langue commune qu'il prétend substituer aux dialectes du bas et du haut-allemand est un compromis entre le moyen-allemand et la langue de la chancellerie impériale; il ne se préoccupe point de la langue ancienne. Autour de lui le seul Flacius Illyricus (1520-1575) publie l'*Otfried*, mais c'est pour y retrouver la doctrine de la grâce, et le xvi^e siècle serait bien pauvre en germanistes, sans l'auteur du *Mithridate*, le Suisse Gessner. Gessner (1516-1565) peut être considéré jusqu'à un certain point comme le créateur de la linguistique comparée. Sa théorie est bien erronée, sans doute, puisque pour lui la langue primitive dont toutes les autres dérivent est l'hébreu. Mais il a deviné toute l'extension

de la famille germanique, il revendique pour elle les langues scandinaves, il distingue enfin ses différents dialectes. Ajoutons les efforts des jurisconsultes Sichard (1499-1566) et Herold (1511-1566) qui essayent de fixer le droit ancien et nous voilà au seuil du xvii^e siècle.

La fin du xvi^e et le commencement du xvii^e siècle comptent plusieurs noms importants pour notre science. Celui de Freher (1565-1614), qui publie des vieux textes du couvent de Saint-Gall et le serment de Strasbourg, et surtout celui de Goldast, qui publie les gloses de Hrabanus Maurus sur le *De partibus corporum*, le traité du *De inventione linguarum* du même, dans lequel se trouvait un alphabet runique, et enfin, en 1604, des fragments du *Kunig Tyro von Schotten*, du *Winsbeck* et de la *Winsbeckin*, tirés du fameux manuscrit des *Minnesänger*, qui est actuellement à la Bibliothèque nationale, et que le possesseur du temps, le chevalier Jean Philippe de Hohensax, avait communiqué à Goldast. C'est là un moment important dans l'histoire de la philologie allemande. Les poètes du moyen-haut-allemand n'étaient guère connus au xvi^e siècle que de nom. On savait bien par les maîtres-chanteurs, ces ghildes de versificateurs qui de la poésie avaient fait un métier, l'existence des *Minnelieder*, mais quant aux œuvres elles-mêmes, on les ignorait absolument. En général, les connaissances des germanistes les plus érudits se réduisaient, à la fin du xvi^e siècle, aux textes suivants : le *Heldenbuch*, *Ekens Ausfarth*, le *Wigalois* de Wirnt de Gravenberg, le *Karl* de Stricker, la paraphrase du Vieux Testament et le *Renner* de Trimberg. On ignorait l'*Iwein* de Hartmann, le *Parzival* de Wolfram, qui avait bien été imprimé en 1477, mais qui fut promptement oublié; on n'avait enfin que des données très vagues sur le *Nibelungenlied*. Les œuvres les plus vraiment grandes du moyen âge ne sont donc point connues et ce ne sont, comme nous le verrons, que les Romantiques qui, au commencement du xix^e siècle, réhabilitent définitivement la littérature ancienne et deviennent avec Herder les fondateurs

véritables de la philologie allemande. Quant à Goldast, il eut le mérite d'avoir mis la main sur un des monuments les plus importants de la période du moyen-haut-allemand. Il avait conscience de l'importance de sa trouvaille, avait voulu éditer le manuscrit tout entier et l'avait fait acquérir à l'Électeur palatin Frédéric IV.

La guerre de Trente ans vint interrompre ces efforts. L'École silésienne est préoccupée exclusivement d'imitations du français, de l'italien et du hollandais, et c'est à peine si nous pouvons mentionner la publication de quelques textes, notamment l'édition de l'*Annolied* par Opitz, et parmi la nuée de grammairiens qui se sont abattus sur la langue depuis la réforme linguistique de Luther, Clajus, qui codifie en quelque sorte la langue de Luther, et Schottelius, l'auteur de la *Teutsche Sprach-Kunst*, qui recueille des mots anciens, cite le *Heldenbuch*, le *Winsbeck* de Goldast, et trace même une division de l'histoire de la langue allemande, d'après laquelle il distingue cinq époques : l'époque primitive, l'époque de Charlemagne, celle de Rodolphe de Habsbourg, de Luther, et enfin l'époque moderne.

En somme, ce n'est pas en Allemagne même que se font au xvii^e siècle les découvertes philologiques, c'est dans les Pays-Bas, en Angleterre et dans les pays scandinaves. Quatre noms y marquent une révolution dans la philologie et la linguistique allemandes : ceux de Franciscus Junius, de Georges Hikes, de Lambert ten Kate et de Resenius. Franciscus Junius le jeune (1589-1677), fils du théologien français François du Jon ou Franciscus Junius, beau-frère du célèbre Vossius, naquit à Heidelberg mais vécut à Leyde. Parlant couramment le flamand, l'anglais, le frison, ayant édité le Cantique de Williram et la paraphrase anglo-saxonne de l'Évangile, que le premier il attribue à Caedmon, il était admirablement préparé à la mission que lui ménagèrent les circonstances, et qui consista à révéler le gothique à la philologie allemande. En effet, par l'intermédiaire de son neveu Isaac Vossius, il est mis en

possession du *Codex Argenteus* et en 1665 parut à Dordrecht la première édition de la Bible d'Ulphilas. C'est là la première date capitale de l'histoire de la philologie allemande : l'on reconnaît vite que le gothique est une des formes les plus anciennes — sinon la plus ancienne — des langues germaniques et l'on sait que la phonétique gothique est comme la clef de voûte de la grammaire de Jacob Grimm. A cette édition, Junius joint encore en 1665 un *Glossarium Gothicum* et laisse en outre à la *Bodleiana* une série de manuscrits de la plus haute importance, dont s'inspire le plus distingué de ses successeurs, Georges Hikes. Hikes, par la publication des *Institutiones grammaticæ Anglo-Saxonicæ et Mæso-gothicæ* (1689), et surtout du *Thesaurus Linguarum veterum-septentrionalium*, devient le fondateur de l'étude comparée des grammaires et des langues germaniques. Il échafaude la première théorie de la filiation des langues allemandes. Le tronc commun des langues germaniques est le gothique, qui se subdivise en trois branches : l'anglo-saxon, le franconien (le vieux-haut-allemand et le vieux-saxon de Grimm) et le cimbrien (le vieux-nordique). L'anglo-saxon à son tour donne naissance au belge (le flamand), au frison, à l'anglais et à l'écosseis ; le franconien à l'allemand proprement dit ; le cimbrien enfin à l'islandais, au norvégien, au suédois et au danois. Cette division recèle bien évidemment maintes erreurs ; mais, en somme, la distinction entre les trois grandes branches des langues germaniques, le gothique, l'allemand proprement dit, et le nordique, est faite nettement : c'est le premier pas dans la voie de la science.

Pour le Hollandais Lambert ten Kate, il est sur la trace de la loi essentielle du vocalisme allemand, de l'apophonie. Il devine qu'une loi déterminée préside aux modifications des voyelles allemandes ; il devine l'importance des racines des verbes irréguliers et il en fait le fondement de sa théorie de la dérivation : c'est un des précurseurs de Jacob Grimm.

Quant au Suédois Resenius, il publie dans cette même

année de 1665, qui avait vu la première édition de la Bible d'Ulphilas, le premier texte de l'*Edda* de Snorri, qui jouera un rôle capital quand il s'agira de remonter aux sources du *Niebelungenlied*. Remarquons, avant de passer en Allemagne, que les découvertes de Junius, de Hikes, de Van Kate et de Resenius sont de la plus haute importance ; que l'historien le plus compétent de l'histoire de la philologie allemande, M. de Raumer, a fait dater de l'année 1665 une ère nouvelle pour la philologie, et qu'en fait il est probable que si on s'était emparé des résultats atteints par ces savants pour les systématiser et creuser en avant, la période réellement scientifique de la philologie allemande ne commencerait pas seulement en 1811, année où paraît la première édition de la Grammaire de Grimm.

Si nous revenons en Allemagne, un nom illustre dans presque toutes les sciences nous arrête tout d'abord : celui de Leibnitz. L'on sait que l'inépuisable activité du grand encyclopédiste s'est portée entre autres sur sa langue natale, bien que pour se faire comprendre du monde savant il se trouvât obligé de rédiger ses œuvres importantes en français et en latin. Dans ses *Unvorgreifigen Gedanken betreffend die Ausübung und Verbesserung der deutschen Sprache* (1657), et l'*Ermahnung an die Teutsche, ihren Verstand und Sprache besser zu üben sammt beigefügten Vorschlag einer teutschgesinnten Gesellschaft* (1679), il avait plaidé pour la langue allemande et exprimé le vœu qu'après les victoires remportées par les armes, l'esprit et la langue allemande pussent à leur tour célébrer quelques triomphes. Ce qui nous intéresse plus directement, ce sont les discussions de la théorie du langage de Locke dans les *Nouveaux Essais* et les quelques vues linguistiques nouvelles que le grand philosophe y développe¹. Après avoir examiné la nature du langage en général, il arrive aux langues particulières et les ramène à leur source, le français à la *lingua romana rustica*, l'allemand au théotisque d'Otfried,

1. *Nouveaux Essais* (édition Janot), livre III, p. 260 et suiv.

l'anglais à l'anglo-saxon de Caedmon, et toutes les langues germaniques, à l'exemple de Franciscus Junius, au gothique. Bien plus — et cela est très remarquable pour une époque où c'était encore une hérésie que de ne pas considérer l'hébreu comme la mère commune de toutes les langues, — il ramène d'abord l'anglais, l'allemand, le gothique et le saxon à une langue commune qu'il appelle le celtique, puis il ajoute « qu'en remontant davantage pour y comprendre les origines tant du celtique et du latin que du grec, qui ont beaucoup de racines communes avec les langues germaniques ou celtiques, on peut conjecturer que cela vient de l'origine commune de tous ces peuples descendus des Scythes, venus de la mer Noire, qui ont passé le Danube et la Vistule, dont une partie pourrait être allée en Grèce, et l'autre aura rempli la Germanie et les Gaules; ce qui est une suite de l'hypothèse qui fait venir les Européens d'Asie¹ ». Il continue en rapprochant les langues sémitiques des langues que la science contemporaine appelle langues indo-européennes, et arrive à la conclusion « qu'il n'y a rien en cela qui combatte et qui ne favorise plutôt le sentiment de l'origine commune de toutes les nations et d'une langue radicale primitive ». Voilà déjà en toutes lettres l'hypothèse de l'indo-européen commun, que Schleicher, Kuhn, M. Chavée et Scherer ont tenté de reconstituer de nos jours.

Pour la philologie allemande proprement dite, Leibnitz publie dans ses *Annales imperii occidentis* un texte rectifié du serment de Strasbourg et dans sa dissertation sur l'origine des Germains, il conclut de la parenté des langues germaniques à la parenté des races, méthode dont l'anthropologie et la linguistique modernes ont, comme on le sait, usé et abusé.

Ce ne sont pas tant les résultats scientifiques que Leibnitz a apportés à la philologie allemande qui nous paraissent dignes de remarque : c'est le chemin qu'il a pris pour y atteindre. Leibnitz n'est pas parti de l'étude d'une langue

1. *Ibid.*, p. 268.

déterminée : il est parti de la question générale, philosophique du langage. Il a vu et a essayé de démontrer que les langues n'étaient pas une étape accidentelle dans l'évolution de l'humanité, mais qu'il y avait un rapport intime et profond entre la pensée et la façon de l'exprimer. Il a compris qu'il y avait des lois déterminées qui président à la formation et au développement du langage en général et de chaque langue en particulier; il a en quelque sorte créé en Allemagne la philosophie des langues. C'est là un second moment important dans l'histoire de la philologie, parce que par sa méthode Leibnitz est comme le chef de file d'une série de grands esprits, qui, eux aussi, n'arrivent à la philologie que par la philosophie des langues, qui, eux aussi, ont une théorie générale sur l'ensemble des langues qu'ils appliquent à l'étude des langues particulières; parce que Leibnitz est par là le véritable pré-décesseur de Herder et des Romantiques.

La fin du xvii^e et le commencement du xviii^e siècle sont marqués par une série de travaux grammaticaux et de publications de textes qu'il nous reste à mentionner brièvement. Du vivant de Leibnitz, le grammairien Morhof (1639-1691) avait eu le mérite de faire dans son *Unterricht von der teutschen Sprache und Poesie* (1682) pour la langue de son époque ce que Clajus et Schottelius avaient fait pour celle de Luther et d'Opitz. Peter Lambek (Lambecius) [1628-1680] publie dans ses *Commentarii de Bibliotheca Caesarea Vindobonensi* quelques textes du vieux-haut-allemand, notamment la *Confession de Reichenau*, le poème de la *Samaritaine*, des fragments du *Livre d'oraisons* d'Ambroise; il attire l'attention des érudits sur l'importance du grand glossaire de Hrabanus Maurus, rectifie l'édition d'Otfried de Flacius Illyricus et donne enfin des fragments du célèbre *Codex des Psaumes* de Notker, qu'il attribue à Otfried. Plus considérable encore est l'œuvre philologique d'Ekhart, le collaborateur de Leibnitz (1674-1730) qui, entre autres textes, publie pour la première fois dans ses *Commentarii de rebus Franciæ Orientalis*, qui ne parurent

d'ailleurs qu'après sa mort en 1730, le *Lied de Hildebrand*, texte et traduction, monument capital de la langue et de la littérature du vieux-haut-allemand, la seule œuvre du cycle épique du VIII^e siècle qui nous soit parvenue dans sa forme primitive, dont les frères Grimm, dans leur célèbre dissertation sur les deux plus anciens poèmes allemands (1812), ont reconstitué la métrique, et dont Lachmann, en 1833, a donné une édition critique définitive. Après Ekhart, Stade (1637-1718) publie des fragments d'Otfried avec une série de monuments ecclésiastiques en vieux-haut-allemand qu'il complète par une grammaire de la langue d'Otfried; Johannes Schilter (1632-1705) édite le *Ludwigslied*, écrit un *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum* publié de 1726 à 1728 par les soins de ses disciples Scherz et Frick, qui donne la seule édition complète d'Otfried depuis celle de Flacius Illyricus (1571), et attire ainsi l'attention des érudits sur ce monument considérable de la poésie du vieux-haut-allemand, où pour la première fois le principe nouveau, la rime, se substitue à l'allitération, et qui servit à Lachmann à fixer définitivement les lois de la métrique du vieux-haut-allemand; de plus, Schilter réédite les Psaumes dont il revendique la paternité pour Notker, contre Lambecius, qui, comme nous l'avons vu, l'attribua à Otfried. Mentionnons encore son disciple et continuateur, Scherz, l'auteur du *Glossarium Germanicum mediæ ævi*, que publie en 1781 Oberlin, Scherz par lequel Bodmer et Breitinger furent mis sur la trace du manuscrit de Manesse; Frisch, l'auteur du Dictionnaire allemand-latin, qui est un véritable dictionnaire historique de la langue allemande, et nous voilà arrivés, après des nomenclatures un peu sèches, au milieu du XVIII^e siècle, à une période littéraire plus connue et à des auteurs plus familiers, à Gottsched, à Adelung et aux Suisses.

Gottsched, le magister tant décrié de la littérature du XVIII^e siècle, auquel on commence pourtant à rendre quelque justice de nos jours, a de très réels mérites touchant l'étude

de la langue allemande et de la littérature ancienne. Sa *Grundlage einer deutschen Sprach-Rede- und Dichtkunst* fixe la langue et la métrique de son temps; son répertoire chronologique du théâtre allemand, qui s'étend des origines jusqu'au XVIII^e siècle, était très complet et très précieux; il a le premier attiré l'attention sur l'*Eneïd* de Henrich von Veldeke, il a enfin mis au service de la philologie ses publications et ses revues: en somme, si Gottsched mérite une place dans l'histoire de la littérature allemande, ce n'est pas comme poète, ce n'est pas comme esthéticien; mais c'est comme grammairien et comme philologue.

Bien plus importante est l'œuvre philologique des adversaires de Gottsched, de Bodmer et de Breitinger. Malgré leurs théories ridicules, leur horizon est plus large, leur goût moins autoritaire; ils ont défendu Milton contre Gottsched et Voltaire et ils ont révélé en quelque sorte à l'Allemagne son premier grand poète moderne, Klopstock. Ils sont les premiers à inaugurer une méthode dans l'étude des monuments littéraires anciens, qui semble trancher absolument sur celle de leurs prédécesseurs. Jusqu'ici, nous l'avons dit, c'est un intérêt presque exclusivement historique qui s'attache à l'étude des œuvres anciennes; elles ne sont pas recherchées pour elles-mêmes, mais seulement comme indices de peuples et de temps disparus. Avec Bodmer et Breitinger l'intérêt exclusivement historique fait place à l'intérêt littéraire et esthétique. On examine et on juge les œuvres anciennes d'après les théories modernes; on est engagé si en avant dans des querelles esthétiques, qu'il est impossible aux éditeurs de conserver l'impartialité objective de l'éruudit. On prend parti pour ou contre les *Minnelieder*, on se passionne pour et contre eux, ils deviennent une arme que l'on prend l'habitude de manier, et le jour est proche où Herder et les Romantiques pourront fonder leurs théories sur des œuvres connues et appréciées.

Nul n'a fait plus que Bodmer pour l'édition et la propagation des monuments du moyen âge. En 1743, il publie dans

sa revue un article sur la *Poésie sous les Hohenstaufen* et y attire l'attention sur le Codex de la bibliothèque royale de Paris, dont déjà Goldast, comme nous l'avons vu, avait donné quelques fragments. Puis, avec son collaborateur habituel, Breitinger, il publie une édition critique d'Opitz et entre autres de l'*Annolied*. Enfin, en 1748, les mêmes auteurs donnent des échantillons de l'ancienne poésie souabe du XIII^e siècle et voilà les *Minnelieder* introduits dans la littérature allemande. Par l'entremise de Schœpflin ils avaient reçu en communication le fameux manuscrit, qui était bien celui que le chevalier de Hohensax avait montré à Goldast, que celui-ci avait fait acquérir à l'Électeur palatin et qui de Heidelberg, après le siège de cette ville par Tilly, était parvenu à la bibliothèque de Paris. Dans l'avant-propos de leur édition, ils retracent l'histoire du manuscrit de Manesse, esquissent une grammaire de la vieille langue souabe, c'est-à-dire du moyen-haut-allemand et émettent même déjà l'hypothèse que plusieurs des poésies des *Minnesänger* étaient imitées des troubadours. Cette publication, très importante, qui donnait notamment pour la première fois des fragments assez étendus du plus grand lyrique du moyen âge, *Walther von der Vogelweide*, n'eut pas le succès attendu et ce n'est que grâce à une forte subvention de la municipalité de Zurich, que Bodmer et Breitinger purent éditer en 1758 tout le manuscrit de Manesse; ils le font précéder d'une introduction qui montre qu'ils ont senti les beautés de premier ordre de la poésie lyrique du moyen âge et que ce n'est pas simple plaisir d'érudit qui leur avait fait entreprendre cette publication. De plus, ils avaient édité en 1757 les fables de l'époque des *Minnesänger* — les fables de Bonerius — et un ouvrage intitulé : *la Vengeance de Chriemhilde et la Plainte, épopée de la période souabe*. C'est la première apparition du *Nibelungenlied*. La mine est ouverte et à partir de ce moment on ne cessera de l'exploiter. Tour à tour paraissent, avec la collaboration de Müller, la première édition complète du *Nibelungenlied* (ma-

nuscrit A) [1782], l'*Énéide* d'Henri de Veldeke, le *Parzival* de Wolfram, le *Pauvre Henri* de Hartmann von der Aue, constituant le premier volume de la publication. Il ne fut pas accueilli avec l'enthousiasme espéré et Frédéric II répond à Müller, qui lui avait fait hommage d'un exemplaire, que tout ce fatras ne valait pas le diable (*kein Schluss Pulver werth*). Müller, désormais seul à la tête de l'édition, ne se laisse pas décourager et son second volume (1785) contient *Tristan et Isolde* de Gotfried de Strasbourg, la continuation de *Tristan* par Heinrich de Freiberg, *Flore et Blanche fleur* de Konrad Flek, l'*Iwein* de Hartmann, et enfin le *Freidank*. Un troisième volume, inachevé, apporte la première moitié de la *Guerre de Troie*. Voilà enfin les grandes œuvres déterrées : nous allons voir quelle sera leur destinée et comment elles furent accueillies par la littérature contemporaine.

II.

A première vue, le XVIII^e siècle paraît bien peu fait pour goûter la poésie ancienne. C'est le siècle de la raison et surtout du raisonnement. On avait soumis à l'analyse toutes les conceptions des siècles précédents; l'esprit critique avait revisé tous les grands procès qui avaient agité l'humanité et fait table rase de tous les fanatismes et de toutes les tyrannies. De là une foi illimitée dans l'instrument qui avait opéré ces miracles. Le rationalisme renouvelle toutes les sciences, bien plus, il fait irruption jusque dans la poésie. Gottsched est disciple de Wolf et sa *Weltweisheit* est tout imprégnée des théories du philosophe de Halle. Les chants ecclésiastiques de Gellert transposent en strophes et en rythmes la nouvelle philosophie religieuse. Lessing lui-même reste dialecticien, polémiste, rationaliste dans son chef-d'œuvre *Nathan le Sage*. C'est partout le côté intellectuel, logique, discursif de l'esprit humain qui apparaît et triomphe : ce sont les facultés de spontanéité, de libre invention, d'expansion naïve qui font

défaut. Or, c'est précisément par ces qualités de grandiose rudesse, de naïveté et de largeur épiques, d'intensité et de profondeur de passion que valaient les œuvres révélées par Bodmer et Müller et nous avons vu déjà Frédéric II, qui est comme l'incarnation de l'esprit du XVIII^e siècle en Allemagne, faire fi des *Nibelungen* et du *Parzival*. Bien plus, un philologue distingué, Adelung (1732-1806), dont la grammaire et surtout le dictionnaire ont fait autorité jusqu'au milieu de notre siècle, disciple à la fois de Leibnitz et de Locke, se fait le champion des goûts et des préjugés littéraires de son temps. Dans son *Histoire de la Civilisation (Kulturgeschichte)*, il décrit le développement des langues et de l'esprit humain; il y expose une philosophie du langage, qui s'inspire en certains points du mémoire de Herder, mais dont les tendances sont absolument opposées à celles du grand réformateur. Pour lui, c'est la raison qui a créé de toutes pièces la forme parfaite du langage, qui a substitué à l'image, à la métaphore les termes précis et la proposition logique. Plus une langue est ancienne, plus elle porte les traces de l'imagination et de la sensibilité, plus elle s'écarte de la perfection. Il en est de même de la poésie. La poésie ancienne, fondée sur cette langue imagée et métaphorique, n'a point produit d'œuvre sans défaut. La langue de la civilisation moderne est la prose¹; l'imagination, la passion, la sensibilité, sont des facultés inférieures; le génie a bien son prix, mais il vient après les talents utiles: « un honnête commerçant est infiniment plus utile que dix génies n'ayant en vue que l'agréable. » Aussi les œuvres modernes, fondées sur les facultés supérieures, la raison et l'entendement, l'emportent-elles de beaucoup sur les œuvres anciennes: les *Nibelungen* et les *Minnelieder*, à l'exception de quelques pièces, n'ont aucune valeur poétique. Voilà, poussée jusqu'à l'absurde, la position que prennent les auteurs du XVIII^e siècle en face de la littérature du moyen âge.

Il y a des exceptions sans doute. Nous avons vu Bodmer et

1. Lamotte-Houdart soutient, à peu près à la même époque, des théories semblables.

Breitinger faire opposition à l'esthétique rationaliste, dont Baumgarten est le théoricien. Sans doute Gerstenberg et Klopstock s'enthousiasment pour les scaldes et les bardes — qui d'ailleurs n'ont jamais été Germains; sans doute Lessing ne partage pas les mépris d'Adelung, puisqu'il entreprend même une histoire de la langue et de la littérature allemandes des *Minnesänger* à Luther. Mais en somme l'heure de l'intelligence des monuments anciens n'a pas sonné encore: c'est la *Sturm- et Drangperiode* qui inaugurerait une période nouvelle pour la philologie allemande et c'est son porte-paroles, Herder, qui donnera le branle.

III.

Le caractère essentiel de la *Sturm- et Drangperiode* c'est une réaction absolue contre l'esprit du XVIII^e siècle, contre la raison, contre la logique, contre le côté discursif de l'esprit humain. On revendique les droits de la spontanéité¹, de l'instinct, de la libre inspiration, du génie; on brûle les œuvres de Voltaire et l'on divinise Rousseau, Homère et Shakespeare. C'est la raison qui devient faculté inférieure, c'est le génie qui est la faculté maîtresse du poète et du littérateur. Si Adelung a déprécié la langue et la littérature anciennes, Hamann, le maître de Herder et de Goethe, l'inspirateur mystérieux et mystique de la *Sturm- et Drangperiode*, enseigne que la poésie est la langue maternelle du genre humain, que plus on remontait dans l'histoire des langues et des littératures, plus on avait chance de tomber sur la poésie primitive, la seule véritable. Herder, dans son mémoire sur l'origine du langage, ne fait que développer magnifiquement les aphorismes du maître. Le langage n'est pas d'origine divine, comme le soutiennent les théologiens; il n'a pas été créé de toutes pièces, à une heure déterminée, par la raison, comme le veulent les ratio-

1. M. Janet, dans son beau livre sur Cousin, a parfaitement raison d'attribuer à l'influence allemande la genèse de la théorie de la spontanéité. « L'Instinct contre la Raison » était comme le mot d'ordre de la pensée allemande depuis Hamann et Herder.

nalistes ; il n'est pas un produit mécanique de la machine humaine, comme le démontrent les sensualistes. Le langage a été créé par les forces réunies de l'homme : de toutes les qualités d'un objet, une seule, la plus frappante, s'impose à l'esprit et elle devient le signe de l'objet tout entier. Cette qualité maîtresse, après avoir été cri, devient nom : voilà le langage constitué. Le tout était de se rendre compte des rapports entre le signe et la chose signifiée ; cela fait, le langage était né¹. Le langage n'a donc pas été créé par une seule faculté ; il ne s'est pas développé à tel moment déterminé de l'évolution de l'homme : il a été intimement lié au développement de l'esprit humain en général. Pensée et langage ne peuvent pas être étudiés séparément : l'esprit humain s'est créé lentement, étape par étape, son instrument, et le langage reflète fidèlement toutes les péripéties de l'histoire de l'humanité. Il a été enfant, tant qu'on ne faisait qu'émettre des sons ; il est devenu jeune homme, quand on a commencé à chanter ; il était homme, au moment où l'on a écrit en prose et où la poésie, d'instinctive et de spontanée, est devenue un art ; il a été vieillard quand la langue est devenue logique et philosophique.

La patrie de la poésie véritable est donc l'enfance des civilisations alors que la poésie n'était pas encore artificielle, mais était comme une émanation rythmée et sonore de l'âme des peuples.

L'on voit immédiatement qu'une ère nouvelle va luire pour la philologie allemande. Non seulement les œuvres anciennes ne sont pas dédaignées, mais encore, de par la théorie, elles sont plus vraiment poétiques, plus vraiment inspirées que les œuvres modernes ; les qualités maîtresses d'une œuvre poétique sont l'inspiration indépendante, l'instinct inconscient et anonyme des foules émues, la naïveté populaire : voilà les épopées du VIII^e siècle réhabilitées.

¹ 1. *Ueber den Ursprung der Sprache*. Œuvres complètes, vol. XXVII, p. 37. Qu'on remarque, en passant, combien cette explication de l'origine du langage se rapproche de celle que donne M. Taine dans *l'Intelligence*.

Bien plus, il y a une raison plus profonde, plus ésotérique, si je puis dire, qui doit porter à l'étude des œuvres anciennes. Ce qui donne en effet de l'unité aux théories si multiples et si complexes de Herder, c'est l'idée d'évolution, c'est l'idée du devenir. Langues, littératures, religions, ne sont pas des créations spontanées ; elles ont été précédées de phases qui en expliquent l'état actuel. Pour comprendre le présent, il faut tout d'abord comprendre le passé, le reconstituer, le faire revivre ; c'est l'apparition de la nouvelle méthode historique, que s'approprièrent les Romantiques et qui renouvellera toutes les sciences, la philologie ancienne et moderne, l'histoire des religions, l'histoire des civilisations et l'histoire de la philosophie ; c'est l'apparition de la méthode que le génie encyclopédique de Hegel appliquera au Cosmos tout entier et grâce à laquelle il constituera l'édifice philosophique le plus complet et le plus étonnant que l'on ait vu depuis Aristote.

Si nous avons insisté ici sur la méthode de Herder, c'est qu'elle domine l'histoire de la philologie allemande jusqu'en 1819, date de la première édition de la Grammaire de Grimm. Les historiens de la philologie allemande attribuent en général cette révolution de méthode aux Romantiques. Pour nous, c'est à la *Sturm- et Drangperiode* et à Herder, son interprète le plus complet, qu'elle est due. Les Romantiques ne feront que reprendre les doctrines de Herder ; ils profiteront des découvertes de la linguistique, ils érigeront en théorie générale les impulsions éparses du philosophe de Weimar. Mais le point de départ de tout le mouvement qui renouvelle la littérature et la science allemandes est là ; si romantisme veut dire renouvellement, renaissance, c'est la *Sturm- et Drangperiode* qui fut la véritable époque romantique de la littérature allemande ; la philologie fut un des filons secondaires que la puissante éruption du génie allemand, à la fin du XVIII^e siècle, mit en pleine lumière, et qui depuis, a été exploitée par de si prodigieux ouvriers.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la méthode de Herder et

point des résultats auxquels elle l'a conduit. C'est qu'en effet Herder applique sa méthode non tant à l'histoire de la littérature ancienne qu'à l'histoire de l'esprit humain en général : il a bien le premier remis en honneur le *Volkslied*, il a bien le premier fait la célèbre distinction entre la poésie populaire et la poésie d'art, que développera Jacob Grimm et dont F. A. Wolf tirera de si remarquables conséquences ; il a bien réhabilité *Andrea*, étudié et apprécié les *Minnelieder* ; mais en somme, il n'a apporté aucun résultat nouveau, et ce sont les Romantiques qui cultiveront et récolteront ce qu'il avait semé.

Les Romantiques, disons-nous, et non les grands contemporains de Herder, ses compagnons de lutte de la période classique, Gœthe et Schiller. On a vainement essayé d'enrégimenter Gœthe parmi les fanatiques de la littérature ancienne de l'Allemagne. Certes, le Gœthe de Strasbourg s'était enthousiasmé pour l'art gothique ; oui, le chevalier au bras de fer est l'incarnation la plus vivante de cette Allemagne ancienne que l'on allait opposer aux bourgeois et aux philistins du XVIII^e siècle ; oui, Gœthe a recueilli des chansons populaires pour Herder et a consacré à Hans Sachs une vigoureuse étude. Mais l'on sait qu'il brûla bien vite les idoles de sa vingtième année ; déjà à Strasbourg il a commencé à lire Homère ; il en continue la lecture à Wetzlar, il y joint Pindare et dès ce moment l'antiquité classique l'a emporté. En Italie, devant les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la plastique des Grecs et des Romains, il a honte de ses juvéniles enthousiasmes ; comparés aux palais de Palladio et du Bramante, les édifices gothiques ne sont plus qu'un fouillis de colonnes en forme de *tuyaux de pipe* et ce n'est pas à Van Eyk ou à Durer, mais bien au peintre de la Sainte-Agathe qu'il pensera en ciselant les vers d'*Iphigénie*. Il fera bien des lectures publiques du *Niebelungelied* et il ne méconnaîtra pas la valeur de la grande épopée allemande, mais jamais il n'accordera qu'elle l'emporte sur l'*Illiade* et en somme ni lui ni Schiller ne prennent une part active au mouvement germaniste. Leur idéal est un

art tout de mesure et d'harmonie dans lequel les puissances aveugles de l'imagination sont équilibrées par les forces modératrices de la raison. Ce sont donc bien les Romantiques seulement qui reprennent l'œuvre où Herder l'a laissée.

IV.

La position prise par l'École romantique en face de la philologie allemande n'a pas été, ce semble, très clairement définie¹. L'on s'imagine assez volontiers que l'étude de la littérature allemande du moyen âge et l'enthousiasme religieux professé pour elle, faisaient partie, dès la constitution de l'école, du programme romantique. Par opposition à l'esprit classique, le romantisme serait l'incarnation de l'esprit moderne ; par opposition à ce que j'appellerai le paganisme esthétique de Gœthe et de Schiller, le romantisme serait la réhabilitation du moyen âge, du catholicisme, de l'architecture gothique et enfin et surtout de la littérature ancienne, que les philologues venaient de révéler à l'Allemagne. Le romantisme fut bien un peu de tout cela ; seulement ce n'est pas tout d'un coup qu'il arriva à cette théorie. Il faut distinguer dans l'École romantique, d'une part les poètes, notamment Tieck, et de l'autre les théoriciens, notamment les frères Schlegel ; loin d'être partis des principes communs, établis de concert, c'est un simple hasard qui unit les théoriciens au poète. Tieck et son ami Wakenroder avaient fait une excursion à Nuremberg où ils eurent comme la révélation brusque de l'art allemand du moyen âge ; ils ne jurèrent plus que par Adam Krafft, Vischer et Durer et leurs premières œuvres, les *Herzensergiessungen eines Klosterbruders* et *Sternbalds Wanderungen*, portent la trace visible de cette visite et de cet enthousiasme ; comme nous le verrons plus loin, ce fut aussi par l'étude de l'art ancien que Frédéric Schlegel arrive à l'étude de la littérature

1. Cf. Haym, *Die romantische Schule*.

ancienne. D'ailleurs Tiek, par sa nature lyrique et mystique, se trouva naturellement attiré par la poésie du moyen âge : c'était le monde des chevaliers, des châtelaines, des tournois et des troubadours ; c'était le monde de maître Eckhart et de Jacob Böhme et il y pouvait laisser courir la bride au cou son imagination assoiffée de sensations subtiles et de tableaux pittoresques. Aussi dans ses contes de fées et dans ses comédies fantastiques essaye-t-il de faire revivre les vieilles légendes, *Barbe-bleue*, le *blond Ekbert*, et *Chat-botté*, en les transportant dans un monde irréel, où l'on voit errer des fantômes de rêves, des échos de sentiments, des parfums de parfums, où les cascades causent, où les arbres dissertent, où les fleurs chantent ; ce n'était pas là une imitation des œuvres anciennes, c'était la réflexion ou plutôt la réfraction de ces œuvres dans l'âme de Tiek.

D'autre part, les frères Schlegel avaient commencé par être les féaux disciples de Goethe, par adopter les théories esthétiques de Schiller, par être en un mot des classiques. Guillaume est le porte-paroles de Weimar, son point de vue est bien l'idéalisme classique, l'harmonie entre le fond et la forme, la greffe du génie grec sur le génie germanique ; nous sommes loin, comme on le voit, d'une théorie qui ferait seulement place à la littérature du moyen âge. Frédéric est encore plus net. Dans son *Traité sur l'étude de la poésie grecque* et dans son *Histoire de la littérature grecque et romaine*, il prône hautement l'idéal grec. L'essence du génie grec c'est l'harmonie entre la littérature d'une part, entre la vie et les mœurs de l'autre. L'art grec avait en vue le général, l'immuable, le nécessaire, l'objectif ; l'art nouveau n'a en vue que l'individuel et le subjectif ; l'art moderne, pour atteindre à la perfection, doit se pénétrer de l'esprit ancien ; là encore, l'art du moyen âge, si subjectif et si individuel, n'a point de place. En 1797, les deux frères se retrouvent à Berlin et Frédéric y échafaude de toutes pièces sa théorie du romantisme qui est toute philosophique et qui ne fait que transposer dans le do-

maine de l'art la théorie du moi absolu de Fichte. C'est à Berlin et à ce moment que Guillaume, qui avait fait dans la *Litteraturzeitung* un compte rendu sympathique des *Contes de fées*, mit son frère en rapport avec Tiek qui, avec Schleiermacher, Novalis, Bernhardy, forme le noyau de l'école et la rédaction de son organe, l'*Athenäum*. Jusqu'ici ce n'est que Tiek qui s'était occupé de la vieille littérature allemande ; c'est lui qui frappera le coup décisif en publiant, en 1803, sa célèbre adaptation des *Minnelieder* : cette traduction était précédée d'une préface qui retraçait à grands traits l'évolution de la littérature allemande et appréciait avec délicatesse les mérites des troubadours souabes. Cette préface fit une impression considérable : elle émanait non d'un savant, mais d'un poète connu et aimé et enflamma nombre de jeunes esprits, entre autres Jacob Grimm. Guillaume Schlegel, de son côté, avait inauguré à Berlin en 1802 une série de conférences qui eurent une influence capitale sur les destinées de la philologie allemande. Il y développe une théorie, esquissée déjà par Frédéric dans l'*Athenäum*. La science de l'art n'est que l'histoire de l'art et l'histoire des arts n'est pas une compilation de faits et de dates, mais forme un organisme, un système : l'historien dégagera les lois de ce système et c'est là l'objet d'une science nouvelle, que Schlegel appelle encyclopédie. C'est cette encyclopédie qu'il va enseigner à Berlin et à Vienne. Le dogme premier de la science nouvelle c'est que l'histoire de l'art sera complète, c'est que l'on fera défiler devant l'auditeur non plus seulement toutes les œuvres d'une seule nation, d'un seul siècle littéraire, mais toutes les œuvres considérables de tous les peuples et de tous les temps. Aussi Schlegel, après avoir passé en revue les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine, en arrive aux modernes, à Dante, à Shakespeare, à Lope et à Calderon et aboutit enfin à la littérature allemande du moyen âge et notamment au *Nibelungenlied*, auquel il consacre quelques leçons chaleureuses, qui eurent un immense retentissement à Berlin

et qui gagnèrent à la science philologique von der Hagen. Pour Frédéric, il était allé à Paris et notait dans l'*Europe* ses impressions politiques et esthétiques. C'est en France que le cosmopolite, le libertin, l'auteur de *Lucinde* prend pour la première fois conscience de son amour pour l'Allemagne, pour son art et pour sa littérature. Il visite le Louvre, s'arrête longuement devant les Dürer, s'éprend d'enthousiasme pour l'art ancien, passe à Cologne où la cathédrale ne fit que renforcer son admiration, et se voue désormais au culte du moyen âge, de son art, de sa littérature et aussi de sa politique et de sa religion. Qu'on ajoute à ces éléments le grand mouvement patriotique que provoquent les victoires de Napoléon, qu'on se rappelle l'œuvre des Arndt, des Jahn et de Fichte et l'on comprendra facilement qu'en face de l'invasion de l'étranger l'on se voue avec ferveur à l'étude de l'antiquité allemande, à l'étude des monuments d'une époque où le Saint-Empire avec les Hohenstaufen jouait un rôle prédominant en Europe. Voilà bien réunis les caractères du mouvement philologique entrepris par les romantiques. Tieck, fidèle à sa nature de poète, adaptera et traduira les œuvres poétiques du moyen âge; les Schlegel, fidèles successeurs de Herder, créeront la littérature comparée et y feront une large place à l'étude de la vieille littérature nationale; le grand mouvement patriotique, enfin, fixe les sympathies de la nation sur les efforts de ses littérateurs et de ses savants. Aussi Tieck publie-t-il successivement le *Frauendienst* de Lichtenstein, et le *Deutsches Theater*. Gräter, qui avait fondé en 1791 le *Bragur*, organe de la philologie allemande et scandinave, édite le *Von den vos Reinaerde*; Von der Hagen fonde avec Docen le *Museum für altddeutsche Kunst und Litteratur* (1809), publie König Rother, son édition si attaquée des *Nibelungen*, la *Vieille Edda*, et tente une explication mythologique de l'épopée nationale. Docen découvre le *Muspilli* et des fragments du *Jüngerer Titarel* qu'il attribue à Wolfram. Arnim et Brentano font dans le *Knabens Wunderhorn* pour la poésie populaire de

l'Allemagne ce que Herder avait fait pour celle de tous les peuples. Görres publie en 1806 les *Volksbücher*, Uhland en 1812 ses études sur l'ancienne épopée française et en 1822 son livre sur *Walther von der Vogelweide*.

Auparavant, en 1808, un événement considérable avait révolutionné la linguistique allemande. Frédéric Schlegel, de retour de Paris, où il avait appris le sanscrit, publie son fameux essai sur *la langue et la sagesse des Indiens*, qui introduit dans les études linguistiques un élément nouveau de la plus haute importance, le sanscrit. Schlegel y avait divisé toutes les langues en langues à flexion et en langues sans flexion et avait expliqué d'une façon très particulière la naissance de la flexion. La flexion n'aurait par elle-même aucune signification distincte, mais elle serait un produit naturel et spontané de l'activité humaine. L'homme, à son origine, doué d'une faculté d'intuition merveilleuse, doué d'organes d'une extrême finesse, aurait créé en même temps que les racines, des éléments formatifs pour indiquer les rapports des racines. La flexion n'est pas ajoutée, après coup, à la racine: mais celle-ci « est un germe vivant qui croît, s'épanouit et se ramifie comme les produits organiques de la nature ¹ ».

Ce qui rend cette théorie intéressante, c'est qu'elle se rattache de la façon la plus étroite aux doctrines de l'École de Heidelberg, au symbolisme de Creuzer, de Görres et de Kanne². Suivant ces savants, le genre humain à ses origines, aurait reçu une sorte d'initiation mystérieuse dans les arcanes de l'univers; c'est grâce à cette éducation supra-naturelle que seraient nés les mythes. Ces mythes primitifs, ayant un sens très profond et ne faisant que traduire d'une façon poétique les révolutions du Cosmos, auraient été conservés par une classe de prêtres privilégiés, qui de l'Orient les auraient transplantés en Grèce, où leur sens s'est peu à peu oblitéré

1. Cf. M. Bréal, *Grammaire* de Bopp. Introduction.

2. *Ibid.* et Karl Hillebrand, *Histoire de la littérature grecque* d'Ottfried Müller. Introduction.

et où aux idées profondes qu'ils recélaient, s'étaient substitués des images, de vains symboles.

Si nous avons mentionné ici la théorie de Schlegel et le symbolisme de Heidelberg, c'est qu'ils exercèrent une influence considérable sur la philologie allemande, c'est qu'autour des *Heidelberger Jahrbücher* vinrent se grouper Brentano et Arnim ; c'est qu'un des admirateurs les plus fervents de Creuzer et de Görres fut Jacob Grimm. Jacob Grimm, comme son frère Guillaume, eut sa période romantique qui dura jusqu'à 1819, et sur laquelle nous passerons assez rapidement. Jacob débuta par un article sur le *Meister-* et le *Minnegesang* où il démontre que les maîtres-chanteurs ne sont que les continuateurs des *Minnesänger* et où il reprend et développe avec talent la fameuse distinction de Herder entre la *Natur-* et la *Kunstpoesie*. Wilhelm, dans sa critique de l'édition des *Nibelungen* de Von der Hagen, pose quelques principes justes sur l'origine de l'épopée nationale, et comprend que le fond de la légende devait être un grand fait historique — les Invasions — sur lequel étaient venus se greffer des éléments mythiques ; il fait une édition des *Altdänischen Heldenlieder* et y voit des fragments d'épopée offrant d'assez nombreux points de contact avec les *Nibelungen*. Ensemble les deux frères publient les *Märchen* et les *Deutschen Sagen* ; Jacob tout seul édite le *Hildebrandlied* et le *Wessobrunner Gebet* avec des observations métriques de la plus haute valeur, les *Lieder der alten Edda*, le *Armer Heinrich* et enfin, de 1813 à 1816, les *Altdeutschen Wälder*, avec ses dissertations sur les rapports de l'épopée et du mythe, et sur l'*Irmenstrasse* et l'*Irmensäule*. Cette première période porte au plus haut point la trace de l'influence romantique. Grimm s'abandonne à des rapprochements puérils, à des étymologies hasardées et entre autres, il retrouve dans *Guillaume Tell* l'antique *Bellerophon* et dans *Frau Bertha Demeter*. A. W. Schlegel, dans une recension restée célèbre, révèle les défaillances du jeune philologue et demande avant tout une grammaire historique de la langue allemande. C'était

la parole magique qui vint réveiller la philologie allemande et la détourner des voies néfastes dans lesquelles elle s'était engagée. Le romantisme, en effet, par son alliance avec Schelling et la *Naturphilosophie*, s'était embarrassé de théories dont la philologie n'avait que faire. Il y eut une immense confusion entre les temps et entre les pays ; on rapprocha les religions, les mythes, les civilisations les plus disparates, comme Schelling avait rapproché et confondu toutes les sciences dans le système de l'identité. On exagéra les tendances systématiques que nous avons déjà remarquées chez Herder ; l'on alla non pas des faits à la théorie, mais de la théorie aux faits ; la philologie devint une sorte de métaphysique, et elle aurait sombré sans doute dans cet universel pêle-mêle sans l'apparition d'une méthode sûre, précise, scientifique, sans la Grammaire de Jacob Grimm.

V.

Jacob Grimm dit quelque part que pour lui, il est toujours allé du particulier au général et non du général au particulier : c'est là, en effet, le caractère nouveau de sa méthode. Elle est historique, inductive, strictement scientifique. Au lieu des brillantes généralisations de Herder, de Schlegel, de Creuzer et de Görres, nous voilà en face de l'œuvre d'un naturaliste qui va disséquer les mots comme l'anatomiste dissèque les corps. Une langue se compose de phrases et les phrases de mots : c'était la vérité connue. Mais on n'avait pas eu l'air de se douter que les mots se composent de sons, de voyelles et de consonnes, et que, de même que le médecin pour étudier un organe est obligé de le réduire à ses derniers éléments, à la cellule, le philologue et le linguiste devraient, pour étudier les langues, les réduire à leurs éléments derniers, aux voyelles et aux consonnes. On a dit quelque part¹, que le xix^e siècle était

1. Voyez le *Roman russe* de M. Melchior de Vogüé.

le siècle des infiniment petits, que c'étaient les individus les plus infimes et les plus humbles qui préoccupaient et passionnaient savants, politiques et littérateurs. Eh bien, Jacob Grimm a appliqué cette méthode des infiniment petits à la langue allemande. La seconde édition de sa Grammaire (1822) débute par une monographie complète de chaque voyelle et de chaque consonne. Avec une patience admirable Grimm poursuit la marche des sons à travers les formes multiples que revêt la langue allemande, il surprend leurs modifications et il peut, après avoir été simplement l'historien de la langue, généraliser ses observations et les réduire à une loi. De cette façon Grimm révolutionne du tout au tout l'histoire de la langue. Il découvre le principe qui distingue les langues germaniques entre elles et il reconnaît que c'est le même qui distingue les langues germaniques des langues sanscrite, grecque et latine; c'est la loi dite de Grimm, la deuxième substitution des consonnes, suivant laquelle, de même qu'en passant du grec et du latin au gothique les consonnes se sont changées, les ténues en aspirées, les aspirées en moyennes, les moyennes en ténues, de même ces consonnes en passant du gothique au haut-allemand se modifient : les ténues devenant aspirées, les aspirées moyennes, les moyennes ténues. De là la division nouvelle en dialectes du bas-allemand et du haut-allemand suivant que les dialectes ont subi plus ou moins profondément les altérations de la *Lautverschiebung*; enfin pour les langues du haut-allemand il a proposé la division devenue classique en vieux-haut-allemand, moyen-haut-allemand, et allemand moderne. Pour les voyelles, Grimm a expliqué la grande loi du vocalisme allemand, devinée par Van Kate et élucidée récemment par Rask; il a montré que les voyelles radicales allemandes se modifiaient suivant des lois déterminées, et que ce principe, l'*Ablaut*, pouvait se constater non seulement dans la conjugaison, mais encore dans la formation des substantifs; il a étudié enfin l'influence de voyelle sur voyelle dans un même mot et posé les lois de l'*Umlaut* et de la *Brechung*.

Ce sont là les points essentiels de la réforme de Grimm; ce qui nous y frappe ce sont moins encore les magnifiques résultats que le changement de méthode. C'est cette méthode microscopique qui dominera toute la philologie contemporaine. Il semble que la pensée allemande, lasse des pérégrinations lointaines et hasardeuses tentées par ses génies de la fin du siècle dernier et du commencement de ce siècle, ait voulu entrer dans le port sûr de l'observation scientifique. Grimm et son grand contemporain Lachmann, le génie de la critique, comme l'a appelé Scherer, qui a démêlé avec un flair si prodigieux les différentes romances du *Nibelungenlied*, n'ont guère formé que des monographistes : Wackernagel, Haupt, Simrock, Pfeiffer, n'ont point été constructeurs et jusqu'à Müllenhoff, le maître de Scherer, il semble que l'imagination philologique des Allemands se soit oblitérée.

Il nous reste à toucher deux points encore pour compléter cette rapide revue de la philologie contemporaine. Tout d'abord l'influence considérable qu'exerceront sur la linguistique allemande les études indiennes. Le livre de Schlegel, malgré, peut-être à cause de sa témérité spéculative, avait eu un retentissement énorme : il fut discuté par le créateur de la linguistique comparée, François Bopp, qui dès sa première œuvre montre l'origine véritable de la flexion, et qui dans son ouvrage capital, la *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, insiste sur les points de contact entre le sanscrit, le latin, le grec et les langues germaniques, prouve que ce sont toutes branches d'un seul tronc, poursuit la marche des trois voyelles primitives à travers l'histoire des langues indo-européennes, rapproche la *guna* et le *wridhhi* de la première et la seconde *Steigerung*; ses découvertes relatives à la déclinaison et à la conjugaison ne sont pas moins importantes et nous verrons en étudiant Scherer quelle tournure nouvelle les études sanscrites et surtout la reconstitution de l'indo-européen commun ont donnée à la philologie allemande.

La seconde influence que nous avons à mentionner, c'est

celle de la physiologie sur la philologie et la linguistique. En réduisant les langues à leurs éléments derniers, aux voyelles et aux consonnes, aux sons, on devait arriver tout naturellement à se préoccuper des organes vocaux et de leurs rapports avec les sons ; Brücke suivra le premier cette piste et un de ses plus fervents disciples sera Wilhelm Scherer.

Enfin, après que la philologie eut déterré une à une toutes les œuvres importantes de la littérature ancienne, et que l'on connut l'évolution de la langue depuis Ulfilas, à travers les épopées du VIII^e siècle ; à travers les épopées populaires, les épopées de cour et les poésies lyriques du moyen-haut-allemand ; à travers le *Volkslied* et l'école de Silésie jusqu'à la poésie moderne, il était possible de composer un tableau d'ensemble de l'histoire de la littérature allemande : Koberstein, Vilmar, Hettner et surtout le grand historien Gervinus, ont accompli cette œuvre avec des mérites divers et nous verrons, en étudiant l'*Histoire de la littérature* de Scherer, en quoi elle se distingue des travaux de ses prédécesseurs.

Nous venons de parcourir l'histoire de la philologie allemande depuis les origines jusqu'au milieu du XIX^e siècle et arrivés aux travaux modernes nous avons vu s'en dégager deux tendances, deux méthodes très distinctes. D'une part les vues d'ensemble, les généralisations, les constructions dogmatiques, ce que j'appellerai la philosophie de la philologie ; de l'autre les recherches précises, la méthode inductive, l'analyse microscopique, ce que je voudrais appeler la physiologie de la philologie. Nous montrerons quelle position Scherer prendra entre ces deux courants qui dominant non seulement la philologie, mais toute la pensée allemande, de Leibnitz à Hegel, d'une part, de Hegel aux psycho-physiciens de l'autre.

DEUXIÈME CHAPITRE¹.

I.

Wilhelm Scherer naquit en Autriche² et quelque complètement qu'il se soit détaché de son pays d'origine, quelque ardent, quelque partiales même qu'aient été ses sympathies pour son pays d'adoption, la Prusse, et dans sa vie et dans ses œuvres il est bien resté Autrichien. Il avait au plus haut degré l'optimisme originel, l'art d'aimer la vie et d'en jouir, qui caractérise les fils de la riche vallée du Danube. Il s'élève presque dans les mêmes termes que M. Renan³ contre les théories de Schopenhauer et de Hartmann : il ne comprend pas comment on peut se plaindre d'une vie toute remplie de tâches et de labeurs inaccomplis. De là une confiance inaltérable dans les autres et surtout en lui-même : chacune de ses œuvres est un assaut qu'il livre et dont toujours il revient victorieux ; de là la gaieté robuste, la forte sérénité de l'homme qui aime l'action, qui la croit bonne, et à qui il est donné d'agir.

Il avait encore de l'Autrichien, du Viennois, la sociabilité, le goût et l'habitude du monde. Bien que dans son article sur Grillparzer il se traitât lui-même de pédant allemand, il ne l'était à aucun degré. Il n'avait pas vécu enfermé dans une de ces petites villes d'université dont les habitants, selon Henri Heine, se composent exclusivement d'étudiants, de professeurs, de philistins et de bêtes à cornes. Il avait grandi dans une capitale éprise d'art et de littérature, le premier centre musical de l'Allemagne, sa plus florissante pépinière d'acteurs

1. Ces pages étaient imprimées lorsqu'on nous communiqua le numéro du 4 septembre 1887 de la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, dans lequel M. Speidel, le critique littéraire et dramatique le plus écouté de l'Autriche, publie une série de lettres de Scherer, dont plusieurs du plus haut intérêt. Nous nous en servons dans des notes pour compléter et confirmer notre texte.

2. A Schönborn, le 26 avril 1841.

3. Dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

et de chanteurs, une des rares villes allemandes qui eussent produit dans ces derniers temps des peintres et des sculpteurs originaux. Aussi son horizon n'est-il pas exclusivement borné par des livres et des manuscrits. Il s'est mêlé activement à la vie d'une grande nation; il n'est pas resté étranger au mouvement artistique de Vienne et son ambition sera d'être artiste à son tour. Ce philologue deviendra un des meilleurs prosateurs allemands. Il sait composer et il sait écrire. Sa phrase est sobre, nerveuse, expressive; il ne redoute pas la métaphore, mais il sait l'arrêter à temps; il cherche les formules et il les trouve. Bien plus, dans le milieu hospitalier de Vienne il y avait des centres où savants et journalistes, professeurs et littérateurs, se rencontraient et échangeaient des idées; de cette façon le savant ne court pas le risque de s'enfermer trop exclusivement dans le passé et apprend à se préoccuper des intérêts du présent. Aussi voyons-nous Scherer, dont le meilleur effort était consacré à la reconstitution de la langue et de la littérature du vieux-haut-allemand, collaborer activement à des revues et à des journaux et y traiter, dans une belle langue claire et exempte de termes techniques, des questions de philologie, de littérature et même de politique contemporaines¹. Wilhelm Grimm dit quelque part que Lachmann aime à ne montrer que la plus haute voile (*Segelspitze*) de ses découvertes et que le lecteur, debout sur le rivage, est obligé de regarder fixement et avec effort pour les apercevoir. Müllenhoff, Haupt et toute l'école philologique, dite « ésothérique »,

1. Il paraît que les savants collègues de Scherer lui en voulaient de se commettre dans le journalisme. M. Speidel lui avait demandé le *Lessing* de l'*Histoire de la littérature* pour la *Nouvelle Presse libre*. Scherer refuse dans un amusant billet qui jette un jour singulièrement vif sur les préjugés de caste des professeurs de Berlin : « Excusez-moi si je ne puis vous satisfaire en ce moment. Je ne me serais pas opposé à ce que l'on publiât mon article pendant les vacances.... Mais aujourd'hui mes honorables collègues sont de nouveau réunis et lisent la *Nouvelle Presse libre* dans la salle de lecture de l'Université, et hochent la tête, et trouvent qu'une fois de plus j'ai tout à fait manqué à ma dignité de professeur d'université (*mich höchst unakademisch benommen habe*), et ai commis une chose aussi horrible qu'un feuilleton. Pourquoi me préparer des ennuis sans nécessité ? Pendant les vacances nul d'entre eux — tout au plus l'un ou l'autre en particulier — n'aurait lu mon article. Le professeur n'est dangereux qu'en masse. » (Lettre du 16 octobre 1882.)

imite l'obscurité du maître. Scherer, bien qu'admirateur enthousiaste de Lachmann et fidèle disciple de Müllenhoff, réagit de toute sa forte personnalité contre cette tendance; il veut porter les études germaniques au grand jour; il convoque la nation tout entière à feuilleter avec lui les annales de son passé et à y puiser de fortes leçons et de nobles exemples. Vulgariser — dans le bon sens du mot — la science des Grimm, des Lachmann, des Müllenhoff et ses propres recherches sera la première tâche que s'imposera Scherer¹.

Si nous rattachons ces traits épars, nous voyons se dresser devant nous une physionomie de savant originale, personnelle, singulièrement vivante. On a dit que Scherer était un des écrivains les plus subjectifs de l'Allemagne, et que le « moi » revenait souvent, trop souvent peut-être, dans chacun de ses écrits. Cela est vrai, mais nous ne nous en plaignons pas. Quand notre auteur nous conduit à travers les obscures origines de la langue et de la littérature aryennes, c'est avec un sentiment de sécurité que nous entendons à chaque tournant de la route le pas ferme et régulier de notre guide. Avec lui nous courons le risque de nous tromper de chemin, mais jamais de piétiner sur place ni de nous égarer dans de vaines abstractions. C'est qu'à la vive imagination, au délicat sentiment de la forme, à l'alacrité scientifique de l'Autrichien, Scherer joignait le sens rassis et pratique, l'impeccable patience, la prodigieuse faculté d'emmagasinement de l'Allemand du Nord. C'est à Berlin, en effet, qu'il a eu pleinement conscience de sa vocation philologique, et c'est Müllenhoff, le plus sévère disciple de Lachmann, qui l'a initié à la science véritable². Müll-

1. Cette tendance à la vulgarisation fit encore gloser les collègues de Scherer : « L'existence d'un livre aussi populaire que l'est mon *Histoire de la littérature allemande* m'est vivement reprochée par mes savants collègues. Il paraît que cela m'empêche de faire de ces profondes recherches qui, comme tout le monde le sait, ont seules de la valeur. Probablement aussi mon style intelligible compromet-il la science et sa dignité. » (Lettre du 22 juin 1882.)

2. Dans une lettre du 27 mai 1880, Scherer esquisse pour M. Speidel comme une histoire de ses études et de ses rapports avec ses maîtres. Son premier maître en philologie allemande fut Franz Pfeiffer, de Vienne, le savant éditeur des *Monuments du moyen-haut-allemand*. Pfeiffer représentait une école dont les tendances étaient

lennhoff avait voué sa vie tout entière à la reconstitution de l'antiquité germanique : *Deutsche Alterthumskunde*, et si consciencieuses furent ses recherches qu'il ne put lui-même mener l'œuvre à bonne fin et que ce fut Scherer qui en commença la publication et en édita deux volumes. Ce qui nous frappe avant tout dans cette œuvre, c'est la puissance imaginative avec laquelle Müllenhoff reconstitue le passé, avec laquelle, par exemple, il nous décrit le si curieux voyage de Pytheas de Marseille, allant cinq siècles avant notre ère à la découverte de la Germanie ; la force de l'imagination reconstitutrice sera aussi un des caractères saillants du talent de Scherer. Son maître lui a légué de plus la sévérité et la perspicacité critiques de Lachmann, ses théories sur l'épopée et notamment sur le *Nibelungenlied*, que Scherer défendra contre les attaques de Holtzmann, de Pfeiffer et de Bartsch. C'est à Müllenhoff qu'il doit encore nombre de théories particulières, la division de la race germanique en Germains de l'Est et en Germains de l'Ouest, la conception de la religion primitive des premières peuplades allemandes, la rectification sur quelques points de la théorie de Lachmann sur les *Nibelungen*, et la théorie sur Gudrun : Scherer, si prompt d'ordinaire à revendiquer l'originalité de ses vues, confesse que, sans les cours et les conversations de Müllenhoff, ses deux œuvres maîtresses n'auraient jamais été ni conçues ni achevées.

directement opposées à celles de Haupt et de Müllenhoff : aussi Scherer nie-t-il avoir subi son influence. Ce fut Pfeiffer qui le recommanda à Jacob Grimm, dont Scherer ne partageait pas toutes les idées, à qui il reprochait de manquer de méthode et de critique, mais auquel il avait voué, comme au fondateur de la science germanistique, une vénération dont son beau livre *Jacob Grimm* est un éloquent témoignage. Comme nous l'avons indiqué, c'est l'enseignement de Müllenhoff qui laissa sur lui l'empreinte la plus profonde. En venant à Berlin, il savait un peu de sanscrit, du vieux-nordique, de l'anglo-saxon, du vieux-saxon, et il avait lu et comparé des manuscrits du vieux-haut-allemand et du moyen-haut-allemand. Mais ce qu'il est venu chercher à Berlin et ce qu'il a trouvé chez Müllenhoff c'est la méthode scientifique.

Nous croyons que Scherer n'a pas été absolument juste pour son maître de Vienne. Si, en effet, quant à la méthode, quant au fond, il est surtout redevable à l'École de Berlin, c'est à Franz Pfeiffer qu'il doit la forme qu'il a adoptée pour ses travaux. C'est Pfeiffer qui s'est élevé le premier contre l'obscurité et l'appareil technique de l'école de Lachmann, et qui fonda, en opposition avec l'école « ésothérique » et à son organe la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, la *Germania*.

En sortant des cours de Müllenhoff, Scherer était en 1864 lui-même un maître. Vienne, où il s'est mêlé activement vers 1870 aux agissements du parti allemand ; Strasbourg, où il a constitué une véritable école philologique, et où il a fondé avec Ch. Ten. Brink, Steinmeyer et Martin les *Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der Germanischen Völker*, pour y recueillir quelques-unes de ses recherches et principalement pour y concentrer les travaux de ses disciples les plus distingués, MM. Heinzel, Henning et Voigt ; Berlin, enfin, où il a réuni autour de sa chaire les plus doués des jeunes philologues allemands, voilà les étapes de sa vie universitaire. Quant à ses travaux, nous ne pourrions les énumérer ni les examiner ici tous, d'autant plus qu'ils sont disséminés dans de nombreuses revues allemandes et autrichiennes : nous n'insisterons que sur ses œuvres principales, l'*Histoire de la littérature allemande*, la *Poétique*, l'*Histoire de la langue allemande*, les *Vorträge und Aufsätze*, les fascicules parus dans les *Quellen und Forschungen*, les *Aufsätze über Goethe*, et nous nous attacherons avant tout à dégager ce qu'il y a de nouveau dans sa méthode et dans les résultats auxquels elle l'a conduit.

II.

Ce qui caractérise à nos yeux la méthode de Scherer, c'est que les deux courants contraires que nous avons vus se partager la philologie allemande moderne, les vues d'ensemble, les vastes généralisations philosophiques d'une part, les minutieuses recherches de détail, les monographies, les micrographes de l'autre, Scherer saura les réconcilier. Il commence par publier avec Müllenhoff les *Monuments de la poésie et de la prose allemandes au XI^e et au XII^e siècle* ; il consacre dans les *Quellen und Forschungen* deux fascicules aux poètes ecclésiastiques sous les Carolingiens et les Saxons et un à la poésie allemande des XI^e et XII^e siècles ; il continue et finit par une histoire de la littérature allemande des origines jusqu'à la mort

de Gœthe. Chez un littérateur de profession, cela serait on ne peut plus naturel; cela l'est beaucoup moins chez un philologue et surtout chez un philologue allemand. Que l'on songe à la méthode qu'emploiera un disciple de Lachmann pour caractériser l'œuvre et la vie d'un poète, par exemple, de *Walther von der Vogelweide*. Avant tout il s'agira de constituer le texte, de recueillir tous les manuscrits et les textes les plus anciens, de les comparer, de se décider pour l'un d'entre eux ou de corriger l'un par l'autre; ce n'est qu'après ce labeur préliminaire, souvent on ne peut plus ardu, qu'il se permettra d'interpréter et de juger. Puis il se livrera au même travail de reconstitution sur la vie de son auteur, essayera de déterminer exactement l'année et le lieu de sa naissance, de donner des détails sur ses parents et ses maîtres, l'accompagnera dans ses nombreux voyages, expliquera ses palinodies politiques, étudiera les influences littéraires qu'il a pu subir, suivra, en un mot, pas à pas, avec la plus scrupuleuse attention et la plus sévère critique, tout événement de sa vie extérieure, toute évolution de son esprit; une monographie ainsi entendue peut remplir bien des années d'un érudit. Ajoutons tout de suite que l'érudition allemande, et la philologie allemande en particulier, ont une tendance à s'occuper de détails, de petites questions. Déjà Auguste-Guillaume Schlegel avait remarqué dans la célèbre recension de 1815 que nous avons eu lieu de mentionner, que les frères Grimm avaient la religion de l'insignifiant, *die Andacht zum Unbedeutenden*. Les successeurs de Grimm ont porté ce culte à son comble et l'on sait que des savants allemands ont pu consacrer une notable partie de leur vie scientifique à noter l'emploi de telle partie du discours dans tel ouvrage de tel auteur. Scherer lui, bien que cette religion de l'insignifiant lui paraisse un des traits les plus touchants de la physionomie de Jacob Grimm¹ et qu'il lui attribue quelques-unes des œuvres les plus populaires du maître, comme les *Contes*, ne la professe en aucune façon. Il ne s'at-

1. Voyez *Jacob Grimm*, v. Wilhelm Scherer, 2^e édit., p. 149 à 153.

tache qu'aux grands côtés d'une question, aux auteurs qui émergent de leur milieu, qui le résument, qui en incarnent le plus fortement le génie propre. Il ne s'est expliqué nulle part sur cette tendance de son esprit et on pourrait en somme la déduire de son tempérament énergique, sachant élaguer les broussailles d'une question, sachant discerner du premier coup d'œil les traits caractéristiques et révélateurs d'une époque, d'une œuvre d'art, d'un poète. Si on l'avait interrogé lui-même sur cette particularité, j'imagine qu'il aurait volontiers répondu qu'il la devait à son long et intime commerce avec les plus anciens monuments de la poésie populaire de l'Allemagne, dont le trait typique réside précisément, selon lui, dans la mise en saillie du sentiment, de la passion dominante d'une situation, dans l'insistance violente avec laquelle les vieux ménestrels reviennent sans cesse sur ce sentiment et sur cette passion, les amplifient, les impriment irrésistiblement dans l'imagination vierge de leurs auditeurs. Pour nous, nous voudrions hasarder une explication un peu différente; nous croyons tout simplement reconnaître ici une des théories les plus chères de M. Taine, la théorie du caractère dominateur et persistant qui explique et d'où dérivent tous les autres caractères d'un être organisé, d'une époque historique, d'un homme. « Il n'est pas d'auteur français contemporain, nous disait Scherer, dont j'aie suivi les travaux avec autant d'intérêt et autant de profit que ceux de M. Taine »; nous rencontrerons plus d'une fois encore dans notre étude sur Scherer, le nom de M. Taine et celui de ses ancêtres intellectuels, Montesquieu, Herder et Buckle, dans lesquels Scherer avait, selon son expression, appris à épeler.

Pour caractériser d'un seul mot la méthode de Scherer, nous dirons qu'il savait merveilleusement se servir de l'outil scientifique par excellence des temps modernes, de l'induction. Il considérait avec Stuart Mill et M. Taine que les choses morales ont, comme les choses physiques, des dépendances et des conditions et que le devoir propre de l'historien consiste à

les discerner et à les fixer. Il se rendait compte qu'il était impossible et inutile d'énumérer la somme complète des antécédents d'un fait littéraire et moral, comme cela est impossible et inutile pour un fait de l'ordre physique ou chimique. Il savait encore que toute induction, à moins d'être l'énumération complète dont parle Aristote, recèle nécessairement une part d'inconnu, et qu'il est impossible non seulement à un seul homme dans une seule science, mais encore à l'homme et à la science en général de jamais atteindre à la certitude, à la vérité absolue. « Ah ! si l'on pouvait un court instant seulement après le labeur accompli se donner l'illusion d'avoir achevé l'œuvre ! Je pressens que même une longue et riche vie consacrée à la science ne saurait mener qu'à la fin de Moïse : à un rapide coup d'œil jeté sur la terre promise. Comme un fantôme menaçant, l'infini du monde jette son ombre sur le timide espoir de réussite qui pourrait naître en nous ¹. » Mais ces mélancoliques retours sur la nécessaire limitation et le caractère précaire de toute recherche humaine ne dureraient jamais chez Scherer. « Je ne crois pas, dit-il dans l'introduction à *l'Histoire de la littérature allemande aux XI^e et XII^e siècles*, je ne crois pas que le modeste essai historique que voici soit prématuré. Toute exposition d'ensemble est impossible si l'étude du détail n'est pas épuisée, et cependant l'étude du détail ne réussit qu'à la condition que de temps en temps on hasarde des expositions d'ensemble. » C'est que Scherer avait un moyen pour résoudre l'antinomie qu'il vient de poser : l'hypothèse. Il défend à plusieurs reprises la valeur scientifique de l'hypothèse et son œuvre en fourmille. *L'Histoire de la langue allemande* n'est, comme nous le verrons, qu'un vaste tissu d'hypothèses dont un grand nombre ne paraissent pas devoir se vérifier. Scherer a vu lui-même quelques-unes de ses suppositions démenties par les savants les plus autorisés, parfois même par des faits irréfutables. Il ne s'en est jamais inquiété. D'après lui, le premier droit, je dirais presque le premier de-

1. *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, 2^e édit. Introd., p. xvii.

voir du savant original est d'oser se tromper ; ce n'est qu'au bout de nombreuses erreurs que luit la découverte féconde. Dans sa biographie de Haupt il soutient que ce qui a manqué à ce savant pour faire un philologue de premier ordre, c'est précisément le courage de l'erreur. Au frontispice de l'œuvre tout entière de Scherer on pourrait graver ces nobles paroles de Lessing, que lui-même a inscrites à la première page de *l'Histoire de la langue allemande* : « Je crois avoir aussi bien mérité du vrai, quand je n'ai pu y atteindre, mais que mon erreur a été cause qu'un autre y a atteint, que si je ne m'étais pas trompé. »

III.

La théorie des caractères dominateurs, l'induction et l'hypothèse appliquées aux choses morales et littéraires, voilà jusqu'à présent les points saillants de la méthode de Scherer. Joignons-y tout de suite un troisième procédé logique, l'induction incomplète, l'analogie. Scherer revendiquait aussi hautement le droit de se servir de l'analogie qu'il avait revendiqué celui d'employer l'hypothèse. Et, à la vérité, l'analogie n'est-elle pas comme le nerf de toute méthode historique, n'est-ce pas par analogie avec des institutions, des mœurs, des sentiments connus et familiers que nous parvenons à reconstituer et à comprendre la vie des nations les plus éloignées de nous par le temps et par l'espace ? Presque toutes les vues d'ensemble de *l'Histoire de la littérature allemande* sont des raisonnements analogiques.

Induction, hypothèse et analogie ne sont tous que procédés de la méthode expérimentale et le moteur caché de cette méthode est le dogme de la causalité universelle. Scherer est aussi net sur ce point que Stuart Mill dont il paraît avoir connu et pratiqué la *Logique*. « Nous croyons avec Buckle », dit-il, « que le déterminisme, le dogme de la nécessité, cette doctrine centrale du protestantisme, est la pierre angulaire de

toute conception scientifique de l'histoire¹. » Sur ce point encore il est d'accord avec M. Taine. Pas plus que lui il ne considère les grands esprits et les grands cœurs comme des monstres, comme des aérolithes. Lui non plus ne saurait admettre de faille dans la trame des choses et des êtres. Tout esprit est réductible à des éléments susceptibles d'être analysés, chacun de ces éléments s'explique lui-même par la vie, par l'éducation, par le milieu dans lequel a grandi cet esprit. Il en est tout de même des grandes époques littéraires : on peut toujours y discerner des traits saillants qu'explique la situation particulière des nations où elles ont surgi. Le déterminisme de Scherer est peut-être plus radical, plus conséquent encore que celui de M. Taine. De même qu'un antécédent étant donné, son conséquent doit invariablement le suivre, de même des circonstances historiques déterminées posées, une littérature et un art déterminés doivent surgir irrévocablement ; c'est ainsi que vers les VI^e, XII^e et XVIII^e siècles nous verrons s'éclorre en Allemagne trois efflorescences littéraires dont les caractères sont en somme identiques.

Reprochera-t-on à notre auteur de supprimer la liberté humaine, de convertir l'homme en une machine irresponsable, de nier la personnalité et d'écarter de l'histoire toute considération morale ? Il répondra avec M. Taine que l'expérience seule détruit l'expérience, et que les objections théologiques et sentimentales n'ont pas de prise sur un fait ; il répondra : — M. Taine ne se serait sans doute jamais servi de cet argument, — que le déterminisme est par le dogme de la prédestination la clef de voûte du protestantisme et que cette religion pourtant, loin de tuer l'indépendance humaine, a inauguré en Europe l'ère du libre examen et a préparé en quelque sorte la Révolution française ; il répondra encore qu'il « croit avec Buckle que le but de l'histoire est identique « à celui que se proposent les sciences naturelles, *en ce sens* « que nous cherchons à connaître les forces intellectuelles pour

1. *Zur Geschichte der deutschen Sprache*. Introd., p. XII.

« les dominer, de même qu'à l'aide des sciences naturelles les « forces physiques ont été réduites à servir l'homme. Nous ne « nous contentons pas d'admirer le zigzag de l'éclair quand « il jaillit du poing de Jupiter ; mais nous voulons pénétrer « dans les entrailles de la montagne où Vulcain et ses cyclo- « pes forgent la foudre et nous voulons que leurs mains « arment désormais l'homme comme autrefois elles avaient « armé le fils de Thétis¹. » M. Taine avait dit — et ici la suite des idées et l'expression même sont si semblables qu'il est bien permis de supposer que Scherer avait lu les *Essais de critique et d'histoire* et s'en était souvenu, — que les recherches de ce genre, bien loin de décourager l'homme en lui représentant son esclavage, « ont pour effet d'accroître ses « espérances en augmentant son pouvoir ; qu'elles aboutissent « comme les sciences physiques à établir des dépendances « constantes entre les faits ; que la découverte de ces dépendan- « ces dans les sciences physiques a donné aux hommes le moyen « de prévoir et de modifier jusqu'à un certain point les événe- « ments de la nature ; qu'une découverte analogue dans les « sciences morales doit fournir aux hommes le moyen de prévoir « et de modifier jusqu'à un certain degré les événements de « l'histoire². » Là encore Scherer tire du déterminisme les dernières conséquences. La méthode expérimentale appliquée aux choses morales fera naître une science nouvelle qu'il propose d'appeler éthique sociale. L'on commencera par explorer dans tous les sens l'histoire d'un peuple, avant tout l'histoire du peuple allemand, mais l'histoire entendue dans son sens le plus large, non seulement l'histoire des faits, mais avant tout l'histoire des sentiments qui ont le plus ébranlé la nation, l'histoire des idées qui l'ont le plus enthousiasmée et aussi l'histoire des passions et des fautes qui ont entravé son développement normal. Cet inventaire du passé fait, ce bilan des biens matériels, intellectuels et moraux de la nation dressé,

1. *Ibid.*, XIII.

2. *Essais de critique et d'histoire*. Préface, p. XXIV.

on pourra prévoir en quelque sorte l'avenir, déterminer exactement les voies que la nation devra suivre, les écueils qu'elle devra éviter, les sommets auxquels son génie lui donne le droit d'aspirer.

IV.

Le déterminisme le plus intransigeant et le plus conséquent en histoire, en morale, en littérature, c'est là la pensée spéculative qui domine l'œuvre tout entière de Scherer. Cette théorie a été souvent examinée et réfutée chez nous, notamment à propos de l'*Histoire de la littérature anglaise* de M. Taine. Par malheur, on s'est contenté le plus souvent d'opposer au dogme du déterminisme le dogme contraire du libre arbitre; l'on a reconnu implicitement avec M. Renouvier¹ que l'on se trouvait là en face d'une de ces grandes alternatives qui, depuis l'origine de la philosophie, se sont imposées aux penseurs et dont on ne pouvait sortir que par un choix volontaire, que par une sorte de pari.

Ne pourrait-on pas, tout en admettant la causalité universelle avec toutes ses conséquences, faire quelques réserves quand elle est appliquée aux choses d'ordre moral et intellectuel? Étant données, nous dit-on, toutes les conditions matérielles et psychiques au milieu desquelles a grandi un esprit, on peut déterminer rigoureusement quel sera l'avenir de cet esprit, quels seront ses sommets et ses limites, ses grandeurs et ses taches. La thèse ainsi formulée serait juste si on n'omettait quelques considérations essentielles. Tout d'abord, il est impossible de reconstituer toutes les conditions exigibles, puis et surtout on oublie que la nature particulière d'un esprit, le noyau intime sur lequel viennent se greffer les impressions de son enfance, de son éducation, de son milieu, sont une des conditions, sont la condition essentielle de son développement

1. Voir notamment l'*Esquisse d'une classification des systèmes de philosophie* publiée dans la *Critique philosophique* et qui vient de paraître en volume.

ultérieur et quant à surprendre le gisement dernier, la couche primaire, le Moi du Moi, si je puis dire, d'un grand talent, d'une grande âme, on n'y est jamais parvenu encore : on a dû toujours se contenter de mots vagues, comme ceux d'idiosyncrasie et de génie, dans le sens étymologique du mot. Puis, et cette objection s'applique même à la causalité physique, étant donné un antécédent, un grand nombre de conséquents peuvent s'ensuivre : il faut se représenter toute cause comme un carrefour, d'où partent en tous sens des lignes sans nombre, qui tantôt se confondent, tantôt cheminent parallèlement, tantôt se contrarient et se neutralisent. Étant donnée une pression atmosphérique déterminée, nécessairement tombera la foudre qui nécessairement ira frapper en droite ligne telle habitation située à telle distance ; seulement il se trouve qu'un paratonnerre l'arrête et voilà la chaîne des effets rompue. Il y a là deux lignes de causes et d'effets qui se rencontrent et se détruisent. Il en est tout de même quand il s'agit d'esprits. Étant donné l'état politique et social de l'Allemagne au milieu du XII^e siècle, Scherer nous dira comme M. Taine à propos du XVII^e en France, qu'une flore splendide de poètes lyriques, épiques et didactiques a dû naître. Nous demandons si réellement la nécessité de la conséquence a été établie ; nous demandons si on ne pourrait pas supposer légitimement, qu'étant posées toutes ces conditions, cependant il ne se fût pas trouvé un seul esprit assez puissant pour les incarner et leur donner une expression définitive. Les grandes circonstances créent de grands hommes, nous dira-t-on ; mais c'est là une simple induction qui, à y regarder de près, a subi plus d'un démenti dans l'histoire.

Les théoriciens du déterminisme historique, moral et littéraire tablent tous sur l'axiome de Hegel : Tout ce qui est, a dû être. C'est ainsi que M. Mommsen enchaîne dans son *Histoire romaine* la déduction suivante. Étant donné l'état de Rome après les guerres puniques ; étant donné que le principe constitutif de Rome, qui résidait dans la toute-puissance effec-

tive du sénat et dans la toute-puissance nominale mais l'impuissance effective du peuple, était ébranlé; que la foule prenait conscience du rôle qu'elle pourrait jouer; qu'entre le sénat et le peuple s'était formé un troisième ordre, celui des capitalistes spéculant sur l'état et prêtant tantôt son appui au sénat, tantôt au peuple selon que l'un ou l'autre parti entraînait dans leur combinaison financière; étant donné tout cela, la révolution était nécessaire, il était nécessaire que le parti populaire, que la foule l'emportât sur le sénat, que le parti démocratique triomphât et qu'il s'incarnât dans un empereur; aussi toute l'histoire romaine n'est-elle, à partir de ce moment, qu'un acheminement vers le Césarisme et Caius Gracchus, et Sylla et Pompée ne sont que des Césars avortés. La déduction est très puissante, par malheur elle est faite après coup. Il n'est pas malaisé de démontrer que tel fait qui réellement a eu lieu, a dû avoir lieu. Les théoriciens du déterminisme prennent vraiment trop au sérieux la pensée de Frédéric Schlegel qui disait que l'historien est un prophète qui prédit le passé. Ce qu'il faudrait prouver c'est qu'au moment où un fait historique a été accompli, où une œuvre a été écrite, il était impossible et contradictoire que le fait contraire se réalisât, qu'une œuvre d'une inspiration toute différente fût écrite — et cela on ne l'a jamais fait et on ne le pourra jamais.

Bien plus, pour les historiens qui prétendent déduire une époque littéraire de son milieu, il y a un danger que bien peu d'entre eux ont su éviter; c'est qu'ayant commencé par étudier de près les œuvres littéraires qu'ils prétendent expliquer par le milieu, ils ne prêtent malgré eux à ce milieu les caractères essentiels qu'ils ont discernés dans les premières et qu'ainsi ils n'y retrouvent tout simplement que ce qu'ils y ont préalablement mis eux-mêmes. C'est là la faute que ni Scherer ni M. Taine ne nous paraissent avoir évitée.

Encore une fois, nous admettons avec Scherer, M. Mommsen, M. Taine la causalité universelle, mais de ce que tout fait a une cause, s'ensuit-il que l'on peut déterminer quel effet aura

telle cause? Des mathématiciens de premier ordre¹ ont pu soutenir qu'il y avait de l'indétermination jusque dans la mécanique et que dans certains cas un mobile pouvait se diriger aussi bien d'un côté que de l'autre sans que l'équation en fût modifiée; pourquoi ne pas admettre que dans le domaine infiniement plus plastique, plus souple, plus malléable des choses morales et intellectuelles, cette part de contingence est infiniment plus grande?

Il n'y aurait qu'un seul moyen pour l'école du déterminisme en histoire et en morale de nous prouver la légitimité de leur théorie, c'est qu'au lieu de démontrer doctement que ce qui est arrivé a dû arriver, ils ne se contentassent plus de nous prédire le passé, mais qu'ils nous prédissent l'avenir, c'est qu'ils pussent dégager les courants directeurs de notre époque et prédéterminer ce que sera l'histoire et la littérature de nos petits-neveux. Scherer, esprit hardi et logique, avait parfaitement compris la légitimité de cette épreuve et son projet d'éthique sociale y répond, comme y répond à un autre point de vue l'éthologie esquissée par Stuart Mill. Mais cette éthique sociale n'a pas été réalisée jusqu'à présent, l'on se contente et l'on se contentera longtemps encore, lorsqu'il s'agit de l'avenir, d'avancer à tâtons et sans loi — preuve manifeste de la large part qu'il faut faire à la contingence dans l'histoire, dans les sciences sociales et surtout dans les sciences éthiques.

V.

Insensiblement l'imagination aventureuse de Scherer vient de nous mener de la méthode expérimentale, de la simple recherche causale des faits littéraires et moraux à un système d'éthique sociale qu'il rattache lui-même à la *Scienza nuova* de Vico et à la psychologie sociale (*Völkerpsychologie*) de Lazarus et de Steinthal. Et il ne s'arrête pas là. Le démon de la métaphysique qui souffle dans le cerveau de

1. Voyez les mémoires que M. Boussinesq a présentés à l'Académie des sciences morales et politiques.

tout Allemand, même le plus réfractaire en apparence à la philosophie, va nous mener plus loin encore : de Stuart Mill et de M. Taine nous allons en effet rebrousser chemin jusqu'à Platon. Au-dessus des modifications sans nombre qu'ont subies l'Allemagne et l'Europe depuis plus de xxiii siècles, Scherer voit flotter, immuable, le type, l'idéal, l'idée — dans le sens platonicien du mot, il n'hésite pas à le proclamer — du Germain en soi. Ses qualités maîtresses sont la violence dans la passion¹, le culte religieux voué à la guerre, l'opiniâtreté dans le bien et dans le mal, — ce que le vieux-haut-allemand appelle *einfall* et *einhart* — et avant tout et par-dessus tout l'idéalisme. « L'idéalisme est l'étoile sous laquelle est née la nationalité allemande... le salut de l'Allemagne est dans le désintéressement, dans le dévouement, dans l'idéalisme¹. » Et ceci n'est pas une vaine phrase ; pour Scherer, l'Aryen est un rêveur, un spéculatif, un idéaliste et le Germain est l'Aryen par excellence. C'est là le fil conducteur qui guide le chercheur à travers l'histoire de la puissance et de la pensée allemandes, et qui l'empêche de perdre espoir même aux pages les plus noires et les plus désespérées. C'est l'idéalisme qui a permis au peuple allemand de se relever des désastres inouïs qu'il a subis au commencement de ce siècle ; c'est encore l'idéalisme, paraît-il, qui a été l'instrument des dernières victoires remportées par les armes allemandes. Aussi Scherer, malgré son ardent patriotisme, au lendemain de 1870, se croit obligé de rappeler aux Allemands où gît le meilleur de leur passé. Il sait fort bien que les grands génies du xviii^e siècle qui, d'après lui, ont véritablement fondé la nationalité allemande et ont conduit tout droit la nation à l'unité, il sait fort bien que ni Herder, ni Schiller, ni Gœthe, n'auraient approuvé ni même compris le teutonisme de l'Allemagne contemporaine². Leur mot d'ordre à eux était venu de

1. *Vorträge und Aufsätze : Ueber den Ursprung der deutschen Nationalität*, p. 20.

2. Lessing déjà avait dit qu'il ne se figurait pas ce que pouvait être le patriotisme, si ce n'est, tout au plus, une faiblesse héroïque. Herder avait, en 1764, à Riga, pris comme sujet de discours la question suivante : « Avons-nous une patrie comme les

France ; c'était le mot d'ordre du xviii^e siècle tout entier, c'est l'universalisme, ce sont les barrières entre peuples supprimées, c'est la communion de toutes les nations civilisées en un même idéal de justice et de tolérance. « Que le teutonisme », dit Scherer à ses concitoyens, « ne nous fasse pas oublier l'universalisme ! Ne perdons jamais le don de comprendre et d'apprécier, sans parti pris, le génie des autres nations¹. » Voilà de nobles paroles et comme on aimerait à en entendre prononcer plus souvent par les savants et les professeurs allemands ! Quel dommage que la suite du développement vienne gêner ce cri généreux ! Il y aurait, continue Scherer, un moyen d'unir le teutonisme et l'universalisme, c'est de les identifier, c'est de faire de l'Allemagne le porte-paroles de l'Europe : « Et alors les progrès de la nation allemande deviendront les progrès de l'humanité tout entière, la civilisation allemande s'élargira jusqu'à devenir la civilisation universelle². »

VI.

Voilà du pathos et du lyrisme ! Scherer n'est d'ailleurs pas le seul philologue allemand qui se croie obligé d'enfler la voix et de hausser le ton quand il parle de la langue ou de la littérature allemandes. La « germanistique » a été considérée de tout temps par ceux qui s'y livraient comme une espèce de sacerdoce et cela s'explique. La seule unité — et encore combien vacillante et précaire — qu'ait eue l'Allemagne jusqu'à

Anciens », et il y avait répondu négativement. Vers la même époque, Gœthe avait écrit dans les *Frankfurter Gelehrten Anzeigen* : « Le patriotisme des Romains, que Dieu nous en préserve », et Schiller, dans une lettre à Körner du 13 octobre 1789 : C'est un idéal petit et mesquin que d'écrire pour une seule nation : un esprit philosophique ne saurait supporter cette barrière. Un esprit philosophique ne saurait s'arrêter à une forme aussi vacillante, aussi contingente, aussi arbitraire de l'humanité et la nation la plus puissante, qu'est-elle de plus ? Il ne peut s'intéresser à une nation et à un événement national qu'autant qu'ils sont une condition de progrès pour l'espèce tout entière*.

1. *Ibid.* *Die deutsche Spracheinheit*, p. 68.

2. *Ibid.*, p. 69.

* Voyez M. Lévy-Brühl dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1887 : *les Idées politiques de Herder*.

nos jours a été l'unité de langue et de littérature. Dès le vi^e siècle, il y eut bien une dangereuse scission entre la Haute et la Basse-Allemagne ; mais, dès le viii^e, Charlemagne, en réduisant presque toutes les peuplades germaniques, a empêché que l'abîme ne se creusât trop profondément ; dès ce moment, il s'établit une langue de cour, dont tous les fonctionnaires de l'Empire sont obligés de se servir pour correspondre avec l'Empereur et ses ministres, et c'est cette langue officielle, ce dialecte franc, haut-allemand, qui est comme le noyau primitif de la langue moderne. Quand les Saxons succédèrent aux Carolingiens, il y eut à redouter que le dialecte saxon, bas-allemand, ne se substituât au dialecte franc ; il n'en fut rien et le biographe d'Otto le Grand nous raconte que l'empereur parlait le dialecte franc avec un léger accent saxon, *leniter saxonizans*. Sous les empereurs de Franconie et de Souabe, le cachet haut-allemand de la langue de cour ne fit que s'affirmer, et c'est de cette dernière que se serviront les grands poètes du moyen-haut-allemand, les Wolfram, les Gottfried et les Walther. Cet idiome si souple, si poli, si harmonieux, dans lequel les différences dialectales étaient venues peu à peu s'atténuer et se fondre, est envahi dès le xiv^e siècle par les dialectes et les patois qui l'enlacent et l'étouffent comme autant de plantes parasitiques, et de nouveau l'unité de langue menace de disparaître. A ce moment, à point nommé, se constitue en Bohême, dans un pays neutre, où le haut-allemand et le moyen-allemand se mêlent, la langue de la chancellerie impériale. Les chancelleries des princes sont obligées de l'adopter ; et, au commencement du xvi^e siècle, un humble moine saxon, qui a eu l'audace de traduire la Bible pour que tous pussent la lire et l'interpréter, se servira pour se faire comprendre du plus grand nombre, de cette langue officielle qu'il se borne à vivifier par les dialectes populaires du moyen-allemand. La Bible de Luther sauvegarde à jamais l'unité de la langue. Opitz, Schottelius, les sociétés de langue du xvii^e siècle,

Gottsched et, enfin, les génies de la fin du xviii^e siècle, seront les fidèles et jaloux gardiens de la langue de Luther, de l'allemand moderne. Cette langue et la littérature qui est sortie d'elle ont été le seul ciment qui eût relié les différentes parties de l'Allemagne ; elles sont les avant-coureurs de la grande œuvre d'unité que l'Allemagne, pendant si longtemps, a vainement tentée. Aussi, — et cela est compréhensible maintenant, — est-ce avec une véritable dévotion que les historiens révèlent à la nation les prouesses de ses grammairiens et de ses écrivains. Luther, non pas le réformateur de la religion, mais le réformateur de la langue, est un autre Charlemagne. Les puristes du xvii^e siècle, même les plus ridicules comme Philippe de Zesen, ont bien mérité de la grande cause nationale. Jacob Grimm, enfin, nous apparaît comme un précurseur immédiat du grand chancelier.

Encore un coup, la note est forcée et ce lyrisme d'érudit manque certainement de poésie spontanée. Mais, ce qui est incontestable, c'est que c'est à ces considérations qu'est due la passion ardente que Scherer a mise au service de son œuvre philologique. Il a conscience de travailler pour son peuple et d'être suivi par lui. Un souffle puissant traverse son œuvre historique et dresse sur pied, presque vivants, les personnages qu'il fait défiler devant nous. Scherer se plonge avec un vrai enthousiasme dans le passé le plus lointain et le plus obscur des langues germaniques. Les voyelles et les consonnes anciennes appartiennent au patrimoine de la nation et sont sacrées pour cela. L'histoire de la langue, l'histoire de la littérature n'est pas pour lui une science morte : il ne note pas de simples faits, il déterre des ancêtres auxquels la piété et l'amour des petits-fils insuffle comme une vie supérieure et idéale. La vie, voilà le mot qui est revenu plusieurs fois sous notre plume quand nous avons essayé de fixer la physionomie de l'homme ; la vie, voilà le premier trait qui nous frappe en abordant l'examen de l'œuvre la plus intéressante de Scherer, *l'Histoire de la littérature allemande*.

TROISIÈME CHAPITRE.

I.

« Mon ambition en composant l'*Histoire de la littérature allemande*, écrit Scherer, si ce n'est manquer de modestie que d'en faire l'aveu, a été de faire une œuvre d'art. » Réunir en un tableau d'ensemble toutes les manifestations du génie allemand ; tenir compte de tous les courants esthétiques et scientifiques qui ont agité la vie de la nation depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux temps modernes ; déterminer l'action du milieu sur la littérature et la réaction de la littérature sur le milieu ; faire la part de l'influence de la littérature classique et des littératures étrangères ; faire émerger parmi les innombrables personnalités qui ont joué un rôle dans ce drame de dix-huit siècles, celles qui ont le plus fortement exprimé les sentiments et les idées de leur époque, celles qui ont envisagé la vie et l'art d'une façon originale et qui pour incarner leur idéal ont trouvé une forme nouvelle et adéquate ; peindre avec vigueur l'ensemble et avec délicatesse les détails ; être complet sans être diffus, être personnel sans devenir paradoxal : voilà ce à quoi a visé Scherer et ce à quoi, dans une grande mesure, il nous semble avoir réussi. Et nulle littérature peut-être n'est aussi rétive à ce tableau d'ensemble que la littérature allemande. Un des traits essentiels du génie germanique et qui se révèle aussi distinctement dans l'histoire de son art que dans son histoire politique est en effet le particularisme. L'Allemagne n'a jamais eu cette personnalité que Michelet a pu revendiquer pour la France ; ce vaste corps était un agrégat de parties hétérogènes et non une réunion d'organes, mus par une même loi et conspirant vers un même but. L'Allemagne n'a pas eu de centre, de cœur

et de cerveau qui eût attiré à lui toutes les forces vives de la nation et dont fût parti un mouvement littéraire et artistique uniforme qui se serait imposé universellement. Aussi les Allemands n'ont-ils guère eu de traditions littéraires : les différentes générations ne se sont pas transmis un même idéal esthétique qui se serait progressivement développé et accru ; les capitaux artistiques, accumulés par une époque privilégiée, ont été bien vite dilapidés par d'indignes héritiers. Nous n'avons pas à démêler ici les avantages et les désavantages de cette absence de centralisation : nous avons seulement à constater que la matière fournie par la littérature allemande à son historien est on ne peut plus rebelle et qu'il faut un art consommé pour s'en rendre maître. Bien des esprits différents ont tenté l'œuvre depuis que Herder et Auguste-Guillaume Schlegel avaient rompu avec la critique dogmatique et donné les premiers modèles de la critique historique : de l'aveu de tous les connaisseurs c'est Gervinus qui s'est approché le plus près du but, Gervinus dont l'histoire de la littérature nationale de l'Allemagne parut trois ans après la mort de Goethe et clôt en quelque sorte la période héroïque de la littérature allemande.

Gervinus avait, lui aussi, la prétention de faire une œuvre d'art¹ : Scherer nie que malgré les éminentes qualités de l'ouvrier le but ait été atteint. Gervinus était avant tout un historien politique et c'est une pensée politique qui préside à son tableau de la littérature allemande et lui confère son unité. Pour lui la littérature allemande, malgré bien des arrêts et des reculs momentanés, suit une ligne ascendante jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. A ce moment l'idéal est atteint, la fusion intime du génie allemand avec le génie classique d'une part, avec la fleur des génies français et anglais de l'autre, est réalisée : désormais la décadence est inévitable, bien plus elle est en quelque sorte désirable. L'Allemagne, en effet, comme le vieux Faust, doit se tourner de la contemplation et

1. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 4^e édition, 1853. Introduction, p. 3 à 16, et *Shakespeare*, 4^e édition, 1872. Préface de la 3^e édition, p. v à xii.

de la spéculation vers l'action ; le peuple de poètes et de penseurs doit devenir un peuple de héros ; l'éducation esthétique, préconisée par Schiller dans ses lettres fameuses, est achevée, il est grand temps que l'ère politique surgisse. Guidé par ces considérations générales, l'historien souabe parcourt, on peut dire pour la première fois, l'étendue complète de la littérature allemande et la carte qu'il a dressée de son voyage d'exploration semble en grande partie définitive : les grandes lignes, les cadres de la littérature étaient désormais fixés. Et l'œuvre ne vaut pas seulement par la force et l'unité de la conception d'ensemble : elle vaut encore par l'ingéniosité et la délicatesse de l'exécution, par la hauteur des points de vue, par la souplesse avec laquelle l'auteur pénètre les individualités les plus hétérogènes, par l'art avec lequel il caractérise les époques et peint les hommes. Malgré toutes ces qualités, l'histoire de Gervinus n'est jamais devenue populaire et ne le deviendra jamais : elle manque de clarté, de simplicité de plan, de perspective, en un mot d'air et de lumière. L'auteur se préoccupe de trop d'intérêts à la fois, il a trop de vues, trop de points de comparaisons. Chaque œuvre est pour lui un centre d'où partent en tous sens des lignes d'associations divergentes. Il ne sait pas dominer le flux montant de ses idées, il ne sait les canaliser. Qu'on ajoute à cela des phrases touffues, enchevêtrées et embroussaillées, un style où se heurtent les termes techniques, les termes abstraits et le parler populaire et l'on comprendra sans peine la fin de non-recevoir que Scherer a opposée aux prétentions artistiques de son grand prédécesseur. Scherer reconnaît d'ailleurs que Gervinus a été son maître pour la littérature moderne comme Müllenhoff l'a été pour la littérature ancienne. Il rendait justice encore à l'utilité de l'histoire de Koberstein ; mais il ne la regardait avec raison que comme un répertoire de faits et non comme un livre. En revanche il ne goûtait guère l'esprit de l'histoire de Vilmar dont l'étroit criterium religieux et moral lui répugnait. Il ne devait pas enfin éprouver une sympathie excessive

pour l'*Histoire de la littérature allemande au XVIII^e siècle* de Hettner, à qui il reprochait d'avoir l'esprit plutôt philosophique et métaphysique que scientifique et empirique. En somme, si Scherer a profité des recherches de chacun de ses prédécesseurs, son œuvre est entièrement originale : il s'est tracé lui-même sa route et il est temps que nous l'y suivions.

II.

Quand on se trouve en face d'une série de faits aussi multiples et aussi divers que ceux que la littérature allemande fournit à son historien, il s'agit avant tout de les grouper, de les classer, de les diviser. Or, à voir se succéder les différentes époques littéraires de l'Allemagne, l'on s'aperçoit vite qu'une loi et une loi simple préside à leur succession. Si l'on compare la littérature allemande à une chaîne de montagnes, l'on y discerne du premier coup d'œil trois grands sommets et trois grandes vallées, c'est-à-dire trois périodes de floraison et trois périodes de décadence, trois moments où le génie allemand s'est élevé aussi haut que le génie grec et trois moments où il est tombé au-dessous du pire. Et, chose singulière, il y a alternance régulière entre ces mouvements d'ascension et ces mouvements de recul : après chaque sommet une vallée, après chaque période de floraison une période de décadence. Jusqu'ici on n'avait admis que deux grandes périodes littéraires, celle du XII^e et celle du XVIII^e siècle. D'après Scherer, il faut y joindre une troisième qu'il place au VI^e siècle environ, alors que le Germain, après le cataclysme des invasions, en possession d'un pouvoir inespéré, regarde en arrière, se souvient de ses luttes et de ses victoires, les chante et crée ainsi sa légende et son épopée nationales. Si de ces cantilènes primitives un seul fragment est parvenu jusqu'à nous, nous avons une preuve manifeste de la vitalité de ces premières productions du génie germanique : c'est que, sans avoir été fixés par l'écriture, ces premiers chants épiques se sont con-

servés dans la mémoire de la nation et ont revécu une première fois, six cents ans plus tard, sans avoir rien perdu de leur action sur l'âme populaire; c'est que, après avoir été ensevelis pendant une seconde période de six cents ans, ils ont été une seconde fois retrouvés et traduits et ont exercé une seconde fois une influence considérable sur la marche de la littérature.

Quant aux périodes du XII^e et du XVIII^e siècle, il est impossible, en les regardant de près, de n'être pas frappé des nombreuses analogies qu'elles présentent. Leur idéal esthétique, leur idéal religieux, leur idéal moral est en somme identique. Toutes deux visent à la beauté, ont le culte de la forme, se soucient de l'art de bien dire, de dire harmonieusement. Et cela est d'autant plus remarquable que le génie allemand est en général plus porté à se préoccuper du fond que de la forme, du sujet que de la manière de le traiter; avant tout il veut faire impression sur les esprits, frapper fort et caractériser; c'est ainsi que le principe de l'accentuation de l'allemand est logique et non musical. Au XII^e et au XVIII^e siècle l'Allemagne devient artiste et c'est chaque fois le génie roman qui lui a montré le chemin du beau: sans les trouvères et les troubadours, les grands épiques et les grands lyriques du XII^e siècle n'auraient jamais fait entendre leurs strophes harmonieuses; sans l'éducation esthétique que la littérature française du XVII^e et du XVIII^e siècle a donnée à l'Europe tout entière, le renouveau de la littérature moderne de l'Allemagne serait inconcevable. Bien plus, dès le VIII^e siècle cette influence esthétique se fait sentir: à ce moment en effet au principe de l'allitération se substitue le principe musical de la rime et c'est aux chants d'Église que cette transformation est due. Et avec l'idéal esthétique se modifie l'idéal religieux. L'esprit s'élargit; on apprend à estimer la vertu à quelque confession qu'elle appartienne. Wolfram v. Eschenbach, au lieu de vouer aux flammes les païens, montre dans le *Parzival* et le *Willehalm* que le salut ne réside pas dans des articles de foi, mais dans le sentiment

intérieur, et que des non-chrétiens peuvent parfaitement y aspirer et y atteindre. Lessing, dans le *Nathan*, ne fait aucune différence entre les cultes, qui ne sont tous que des interprétations d'une seule et même vérité. Goëthe enfin, dans le fameux fragment des *Geheimnisse*, fait invinciblement songer au *Tempelisen* de Wolfram. En même temps les mœurs s'adoucissent: le fort désapprend à abuser de sa force, le pauvre et le malheureux inspirent la pitié et non plus le mépris; les explosions de l'animalité sont réprimées et l'homme tente de se dominer. Pour vaincre les autres, il faut se vaincre soi-même, chantent également Walther v. der Vogelweide et Goëthe. On voue à la femme un culte discret et presque religieux: « douces et fleuries sont les femmes pures, rien n'égale la joie de les contempler, rien dans les airs, rien sur la terre, rien sur les prairies vertes », dit Walther, et Schiller de même: « Honorez la femme¹. »

D'autre part, les points de contact entre les périodes de décadence ne sont pas moins nombreux. Gervinus déjà avait remarqué que le X^e siècle rappelait étrangement le XVI^e; Scherer insiste sur l'analogie et la poursuit dans ses détails. Si les Carolingiens tentent au X^e siècle par des traductions et des paraphrases de mettre la Bible à la portée du peuple, la grande œuvre de Luther n'a pas d'autre fin; si les jongleurs parcourent cités et villages et, semblables aux journalistes d'aujourd'hui, mettent leurs auditeurs au courant des nouvelles du jour, les pamphlétaires du XVI^e siècle remplissent le même rôle; si Lambrecht compose le roman d'*Alexandre* et un inconnu celui de *Ruodlieb*, le XVI^e siècle pullule de romans; si Rhosvita dramatise dans son couvent de Gandersheim des légendes sacrées, Hans Sachs, dans son établi de Nuremberg, se livre au même travail: dans les deux époques, mêmes goûts satiriques, même préférence accordée aux fabliaux et aux nouvelles, même intolérance religieuse et même relâchement dans les mœurs².

1. *Geschichte der deutschen Litteratur*, p. 17 à 22.

2. *Geschichte der deutschen Dichtung im elften und zwölften Jahrhundert*, p. 2 à 10.

Si l'on se représente d'ensemble les différences entre les époques que nous venons de caractériser, on s'aperçoit qu'elles se réduisent à la différence fondamentale entre le tempérament de l'homme et le tempérament de la femme ; il y a alternance régulière entre les époques masculines et les époques féminines, entre les époques où domine la force brutale, où le pouvoir de la femme est méconnu, où l'homme, tout à la lutte, n'a pas le loisir de se préoccuper d'intérêts esthétiques, et celles où règne la femme, où son influence civilisatrice adoucit les mœurs, tempère les passions, où pour gagner ses faveurs, ce n'est pas aux armes, mais au luth et à la lyre que l'on a recours¹. A y regarder de près, cette alternance peut déjà se constater à cette époque primitive où les Germains, fixés en Europe, se créèrent leur mythologie. Tout d'abord, tous leurs dieux avaient revêtu le costume guerrier : éternellement en lutte avec des dragons et des géants, ils sont destinés eux-mêmes à être dévorés par l'universel incendie. Puis la conception se modifie et s'adoucit : le Dieu du tonnerre épouse la Déesse de la paix et après le crépuscule des dieux une aurore naîtra : la terre sortira verte et scintillante du fond des ondes et le blé lèvera sans avoir été semé. De même les premiers noms de femmes qui sont parvenus jusqu'à nous indiquent cette double conception : les uns rappellent la guerre, la tempête et l'hiver, les autres la paix, la joie et l'amour². Nulle part on ne peut mieux étudier la succession des deux époques que dans la poésie lyrique du Moyen Age. Au début l'homme triomphe, c'est lui qu'on implore, c'est la femme qui pleure d'avoir été abandonnée, qui demande, en voyant l'oiseau traverser l'atmosphère où peut bien errer en ce moment le bien-aimé. Puis au ton majeur succède le mineur : on ne parle plus à la femme qu'à genoux comme à une sainte, on lui voue un amour éternel ; et n'y répond-elle pas, on porte durant toute la vie une plaie inguérissable au cœur....

1. *Geschichte der deutschen Litteratur*, p. 10 et suiv.

2. *Preussische Jahrbücher*, XXXI, 493.

C'est à dessein que nous avons insisté longuement sur ces rapprochements : ils forment un des caractères les plus particuliers du talent de Scherer. Il ne voit pas de meilleur moyen pour peindre une époque lointaine et inconnue que de la mettre en parallèle avec des temps plus rapprochés. On a toujours essayé d'expliquer le présent par le passé, il faut retourner la méthode et expliquer aussi le passé par le présent : l'analogie ainsi maniée est un des instruments essentiels de l'historien. La plupart des rapprochements de Scherer sont d'ailleurs extrêmement intéressants et ingénieux : si parfois il semble aller trop loin, si, par exemple, il exagère peut-être la tolérance du XII^e siècle et si le parallélisme avec le X^e siècle lui fait trop ravalier le XVI^e, il corrige d'habitude par des restrictions ce que sa pensée semblait tout d'abord avoir d'excessif. Parfois pourtant, à force de jongler avec les époques, Scherer arrive à des conceptions aussi bizarres que sa théorie de l'alternance entre les époques masculines et les époques féminines. C'est de la mythologie et du symbolisme et nous ne sommes qu'à demi étonnés quand Scherer imagine que l'on pourrait sur cette alternance composer un poème didactique. Ici la folle du logis, qui chez Scherer n'est jamais complètement bridée, l'a entraîné trop loin. En tous cas, cette méthode d'illustration réciproque, *gegenseitiger Erhellung*, qui jouera, comme nous le verrons, un grand rôle dans les travaux de linguistique de notre auteur, met de la vie et du piquant dans le récit. En plein X^e siècle, à propos de jongleurs composant des chansons latines, Scherer évoque un bureau de rédaction de nos jours ; des humbles légendes de Rhosvita nous voici transportés tout à coup au plus brûlant des drames d'amour de Shakespeare ; l'auteur nous fait traverser avec une vertigineuse rapidité les temps et les espaces, et notre esprit amusé par les rencontres les plus imprévues n'a guère le temps de se lasser.

III.

Une fois le principe de division trouvé et les lignes de démarcation entre les différentes époques tracées, Scherer fait défiler devant nous, en les caractérisant en traits précis et brillants, les grandes œuvres et les grands auteurs de l'Allemagne. Nous ne pouvons évidemment pas songer à le suivre partout : nous ne voudrions nous arrêter quelque peu avec lui que devant les auteurs qu'il a mis au premier plan de son tableau. Wolfram v. Eschenbach, Walther v. der Vogelweide, Lessing et Gœthe, voilà selon Scherer les plus grands noms de la littérature allemande, et les pages qu'il leur a consacrées sont les plus entraînantes et les plus vivantes de son histoire. Un trait commun rattache ces quatre caractères : ce sont des hommes d'action et non des hommes de cabinet. Le vrai poète pour Scherer ne doit pas rester étranger à la vie ; il doit se jeter dans la mêlée ; il doit apprendre à connaître les hommes et les passions qui les meuvent ; il doit accumuler les expériences sentimentales et ne mettre jamais en vers que des sentiments qu'il a éprouvés ; donner une forme artistique à la vie, *das Leben bilden*, voilà la mission du vrai, du grand poète. Wolfram, Walther, Lessing et Gœthe répondent tous quatre à cet idéal.

Nul n'a mieux connu, nul n'a peint avec des traits plus précis et des couleurs plus brillantes la vie chevaleresque que Wolfram v. Eschenbach et c'est parce qu'il la connaissait si bien qu'il ne s'y est pas arrêté, qu'il a tenté de s'élever au-dessus d'elle. C'est chez lui que l'idéal religieux du Moyen Age porte ses fruits les plus délicats. A côté, au-dessus du monde extérieur, de ses attraites et de ses tentations, il voit s'étendre l'infini du monde intérieur, du monde de l'âme. Le vrai héros n'est pas pour lui celui qui donne les plus grands coups d'épée, qui vole d'aventure en aventure, qui conquiert les femmes les plus tentantes : c'est celui qui prend conscience de la véritable destinée de l'homme, qui sait regarder au delà de l'existence

terrestre, qui sait dompter ses appétits, qui, malgré tous les déboires, espère et croit. De même que Faust atteint le salut parce que incessamment il tente de devenir meilleur et d'employer au bien toutes les puissances de son être, *immer strebend sich bemüht*, de même Parzival, *der Stete und der Treue*, qui va de la vie inutile à la vie sainte, de l'amour frivole à l'amour grave, est jugé digne du Saint-Graal¹.

Moins mystique, moins préoccupé de l'au-delà, de ce que Scherer appelle avec Gœthe le troisième monde, *die dritte Welt*, Walther von der Vogelweide vit tout entier dans le présent. Aucun des intérêts de ses contemporains ne lui reste étranger : toute sa poésie jaillit des événements, les accompagne et les illustre, est, comme toute vraie poésie, une poésie de circonstance. Walther est bon patriote : « Celui qui cherche la vertu et l'amour pur, qu'il vienne dans notre pays. » Il est bon chrétien : il croit en Dieu, il croit dans la Mère et dans le Fils et solennellement il proclame sa foi. Son idéal de l'homme est viril : il doit être ferme comme le roc, uni et droit comme un fût de colonne, l'action lui convient et la richesse le démoralise. Mais avec cela il est tolérant et humain : valet et maître sont égaux devant la mort ; chrétiens, juifs et païens servent un seul et même Dieu. Et ce Dieu il ne s'est pas incarné dans un homme, il ne s'est pas incarné surtout dans le grand païen romain, dans le nouveau Judas, dans le premier serviteur du Diable, dans le pape. Avec le pape un ferment empoisonné s'est introduit dans le christianisme ; c'est contre lui que Walther lance ses plus virulentes épigrammes, ses strophes les plus enflammées. Il le montre au milieu de sa cour, se gaussant de la sottise des Allemands, à qui il impose deux empereurs pour qu'ils pillent et dévastent l'empire, tandis que lui et les siens empochent l'argent allemand, s'engraissent de poulets et se remplissent de vin. Partout dans les vers de Walther, une sève bouillonnante, du mouvement, de la vie. Les mêmes qualités distinguent ses poésies amoureuses : point de plaintes in-

1. *Geschichte der deutschen Litteratur*, p. 170 à 185.

terminables, point de soupirs éternels comme ceux que poussent les Reinmar v. Hagenau et les Friederich v. Hausen. Il n'est pas absorbé, comme la plupart des Minnesinger, par la vie amoureuse ; si sa maîtresse est belle et bonne, d'autres peut-être le sont davantage. Mais quand il aime, il trouve des traits ineffaçables pour peindre celle qui a gagné son cœur et nous n'oublions plus cette bouche rouge qui sourit avec tant d'amour : *den rothen Mund der so minniglich lächelt*¹.

C'est un homme encore, et dans toute l'acception du mot, que Lessing. Il est batailleur et vagabond comme Walther ; il est large, tolérant et préoccupé des plus hautes questions de l'humanité comme Wolfram. Il a soif de la vérité et la tâche propre de l'homme lui semble consister dans la poursuite du vrai. Avant tout il aime la recherche personnelle et indépendante et s'il n'accepterait pas la vérité, si Dieu la lui offrait, ce n'est pas seulement qu'il estime qu'elle est due à Dieu seul, mais c'est peut-être aussi qu'il ne veut pas l'accepter toute faite, fût-ce des mains de Dieu le Père. Il est sans pitié pour les médiocres, mais plein d'une sympathie active pour les talents naissants et les méconnus. Il a passé sa vie à sarcler la littérature allemande ; il a été de ceux qui ont le plus efficacement travaillé pour la grande cause de la tolérance et du libre examen ; il a été de ceux qui ont le plus contribué à préparer la grande période littéraire de l'Allemagne, à préparer l'avènement de Goethe.

Car toute la littérature allemande semble à Scherer converger vers cette grande apparition : Klopstock, Wieland, Lessing et Herder n'ont fait que l'annoncer. En Goethe toutes les tendances qui avaient agité l'esprit allemand se fondent et s'harmonisent. Il est classique et romantique ; il boit à toutes les sources vives de la poésie ; il emprunte à la Grèce, à l'Angleterre, à la France, à la vieille littérature nationale, à l'Orient : c'est le poète en soi et comme pour le jeune Grillparzer, Goethe est pour Scherer presque un personnage

1. *Geschichte der deutschen Literatur*, p. 197 à 209.

mythique. Il essaie pourtant de caractériser la marche, l'évolution de cette force de la nature. Il distingue dans la pratique artistique du poète de Weimar trois phases principales. La première est celle où Goethe s'abandonne sans esprit de critique et d'analyse à l'irrésistible poussée de son génie, où il met en pratique les théories de Herder, où il crée *Götz* et *Werther*, s'inspire de Shakespeare et de la poésie populaire, et donne des modèles de l'art germanique par excellence, de l'art caractéristique, qui avant tout s'intéresse à l'individu et recherche la vérité plutôt que la beauté, se préoccupe du dessin plutôt que de la couleur et se distingue par la force plutôt que par la tendresse. Puis à Weimar sa fougue s'apaise ; l'influence de la cour, l'influence d'une femme d'élite tempère l'exubérance de son génie. Il aspire à la pureté et veut que toute sa poésie en soit pénétrée. Il ne veut plus d'un seul bond démesuré escalader les cieux : il apprend que tout ici-bas, dans le monde physique comme dans le monde moral, ne se modifie que par des transformations lentes et insensibles. Il ne s'intéresse plus seulement aux traits particuliers d'un individu, mais aux traits généraux de l'espèce. Il ne veut plus rendre toutes les faces d'un événement, toutes les lignes d'un caractère : il apprend à élaguer et à choisir, il s'achemine vers l'idéalisme. Ses héros ne sont plus Prométhée, César et Faust ; chez lui aussi se réalise l'alternance des périodes masculines et féminines ; dorénavant c'est la femme qui est au premier plan de son œuvre et Iphigénie, la vierge immaculée, est le fruit le plus parfait de cette conception nouvelle de la vie et de l'art. Le voyage d'Italie achève la transformation. Il ne se préoccupe plus que des formes les plus parfaites, que des formes nécessaires du monde physique, du monde moral et du monde esthétique : le fougueux réaliste devient idéaliste intransigeant. La Nature pour créer les formes innombrables des animaux et des plantes travaille d'après des idées, d'après des types ; les artistes les plus parfaits, les sculpteurs grecs, portaient de même de l'idée générale de

l'homme, en élaguaient toutes les différences particulières, et n'en retenaient que les traits essentiels et typiques. Pour atteindre à la maîtrise, les artistes modernes doivent se soumettre à la même loi. Aussi ce qui intéresse maintenant Goethe ce ne sont plus les hommes, mais c'est l'homme et les rapports immuables qu'il entretient avec les autres hommes, avec la Nature, avec Dieu. C'est ainsi qu'il traite dans les *Élégies romaines* les rapports entre l'homme et la femme; dans la *Fille naturelle* les rapports entre père et fille; dans *Hermann et Dorothee* les rapports de l'individu et de la communauté, l'opposition entre la vie stable et la vie errante; dans les *Affinités Électives*, les rapports entre mari et femme. Un pas de plus dans cette voie et nous voilà arrivés à l'allégorie et au symbolisme du second *Faust*¹.

Dans ces divisions si ingénieuses et si fines, il y a toujours quelque chose de factice et d'artificiel. On impose à la fantaisie du poète une marche uniforme; on ne tient pas compte des bonds de son imagination, des hasards de la cristallisation artistique. Au milieu de sa période typique, Goethe crée les caractères, individuels s'il en fut, de Wilhelm Meister et dans ses œuvres de jeunesse on pourrait trouver au besoin de ces situations typiques, de ces rapports immuables de sa dernière période: par exemple le rapport entre l'amant et la maîtresse abandonnée, Weisslingen et Marie, Clavigo et Marie, Faust et Marguerite. Il faut évidemment admettre que Goethe, en vieillissant, avait une tendance à généraliser, à allégoriser, à se désintéresser de l'étude directe de la nature. Mais il faut être extrêmement prudent dans l'emploi des catégories esthétiques. Rien n'est plus difficile que la distinction entre les caractères individuels et les caractères généraux, entre l'art caractéristique et l'art typique. Werther, le caractère le plus singulier, le plus bizarre, le plus personnel de l'œuvre de Goethe, est à la fois un original et un type, et quelques-uns des rapports les plus essentiels, rapports de l'homme avec les

1. *Geschichte der deutschen Litteratur*, pp. 479 à 500, 528 à 581 et 700 à 720.

autres hommes, rapports de l'homme avec la femme, rapports de l'homme avec le milieu, sont traités dans ce roman où triomphe l'art réaliste et individualiste. L'esthétique allemande tout entière soutient que Shakespeare est l'artiste individualiste et caractéristique par excellence: ne peut-on pas soutenir avec la même apparence de raison, que ce sont les types au contraire qui fourmillent dans son œuvre et que Lear, Iago, Othello et Macbeth sont les incarnations de passions universelles? Scherer a dû reconnaître lui-même que les catégories qu'il distingue sont parfois on ne peut plus voisines et il est obligé d'appeler la troisième phase du talent de Goethe le réalisme typique, unissant ainsi deux concepts qu'il venait d'opposer.

Peut-être aussi que l'admiration de Scherer manque parfois de mesure et de critique. Il parle avec le même enthousiasme de la *Fille naturelle* et de *Pandore* que de *Werther* et des premières poésies lyriques et il est loin d'aborder le second *Faust* avec l'ironie mordante de Vischer¹. Malgré ces excès, cette faculté d'admiration de Scherer est loin de nous choquer: les hommes qu'il admire étaient en somme dignes d'admiration et ses préférences nous révèlent son propre idéal esthétique, ses idées morales et religieuses. Scherer est partisan de la tolérance la plus absolue. Il veut qu'on respecte les fois et les convictions les plus diverses; il veut qu'on rende justice aux génies les plus hétérogènes: c'est un large, c'est un noble esprit. On lui a reproché chez nous d'avoir exagéré l'influence exercée par la Prusse sur la littérature allemande² et peut-être en effet son portrait de Frédéric II est-il flatté et surtout le parallèle avec Lessing était-il inopportun. Mais qu'on se rappelle que c'est déjà Goethe qui, dans *Dichtung et Wahrheit*, a pour la première fois insisté sur le rôle considérable que Frédéric devait occuper dans une histoire de la littérature allemande; qu'on se rappelle que Scherer avoue lui-

1. *Aufsätze über Goethe*, p. 249 à 281.

2. Voyez M. Bossert dans la *Revue critique* du 18 décembre 1882.

même que s'il a appelé la période s'étendant de 1740 à 1786 le Siècle de Frédéric, c'est que cette dénomination lui avait paru commode; qu'on n'oublie pas surtout que s'il a rendu justice et au delà à l'influence du génie prussien, il n'a pas été ingrat envers le génie des autres nations et surtout envers le génie français. Il constate que sans l'influence française l'Allemagne n'aurait jamais trouvé le chemin du beau; il constate que cette influence a été en somme bienfaisante et nécessaire et il défend Molière contre Auguste-Guillaume Schlegel. Il professait pour la littérature française, ancienne et moderne, la plus haute estime: il se tenait au courant de toutes les publications nouvelles et surtout des publications relatives à la littérature allemande, qu'il ne lisait jamais, nous disait-il, sans le plus grand profit. La meilleure étude sur Werther était à son avis celle du Goethe de M. Mézières, et il plaçait les recherches sur les poésies lyriques de Goethe de notre maître, M. Lichtenberger, au-dessus de tous les commentaires allemands.

IV.

Gervinus était historien, Koberstein et Vilmar professeurs de littérature; Hettner est esthéticien. Scherer, de métier, était philologue et linguiste et son *Histoire de la Littérature* porte la marque de cette spécialité. Pour tracer le tableau complet de la littérature allemande, il remonte jusqu'aux origines de la littérature indo-européenne et caractérise de la façon la plus remarquable les premières manifestations littéraires des Aryas, qui lui semblaient recéler les germes de tous les genres et de toutes les formes littéraires postérieures. Pour la littérature ancienne il n'est pas seulement au courant des travaux les plus récents, il ne fait pas seulement preuve d'une étendue de connaissances vraiment surprenante, mais presque partout il a mis lui-même la main à l'œuvre, il peut nous donner les résultats de recherches personnelles. C'est ainsi

qu'il propose une interprétation nouvelle du mythe de Brunhilde, dans laquelle il voit le soleil, alors qu'il était adoré comme une femme, qui le soir se couche à l'Ouest et que vient réveiller le matin le jeune Dieu, quand elle apparaît sur la cime des montagnes baignée d'or liquide¹. C'est ainsi qu'il a donné une monographie on ne peut plus curieuse des poètes latins du IX^e et du X^e siècle; qu'il nous fait assister à la transition de la littérature populaire et latine du X^e siècle à la littérature aristocratique, nationale et courtoise du XI^e²; qu'il nous peint la lutte sourde de l'Église contre les ménestrels d'une part, chantant les cantilènes populaires d'inspiration païenne qu'elle accuse de fourberie et de mensonges, contre les chevaliers de l'autre, qui donnent leur âme au monde, à la Frau Welt, et qu'elle essaie de terrifier par les horribles visions de Wierent v. Gravenberg et les sanglantes invectives du satirique Heinrich v. Mülk, lutte qui finit par la victoire de l'idéal mondain, qui non content de captiver l'élite des poètes et du public, pénètre l'idéal religieux et transforme la sainte Vierge en une belle et noble dame, pour laquelle on brûle d'amour et qui daigne guérir les blessures qu'elle a faites³. Pour l'interprétation des Niebelungen, Scherer suit en général Lachmann et Müllenhoff, mais là encore il innove: d'après lui nous ne possédons qu'un fragment de la première cantilène; il trouve des différences notables entre les cantilènes IX et X que Müllenhoff attribue au même auteur et dans lesquelles, d'après lui, le caractère de Kriemhilde est conçu d'une façon absolument différente; la cantilène XVI lui paraît en opposition avec la cantilène XVII, dont l'auteur relève Kriemhilde et les Huns, resserre le nœud de l'action et explique comme par une invincible fatalité les crimes commis par l'un et l'autre parti⁴. Pour Gudrun enfin il apporte

1. *Geschichte der deutschen Literatur*, p. 11.

2. *Geschichte der deutschen Literatur im elften und zwölften Jahrhundert*, p. 136 à 143.

3. *Ibid.*, p. 17 à 21, et *Geschichte der deutschen Literatur*, p. 79 à 87.

4. *Geschichte der deutschen Literatur*, p. 110 à 124, et Appendice, p. 730 et 731.

aussi des points de vue nouveaux; il insiste beaucoup plus qu'on ne l'avait fait avant lui sur le caractère artistique de ce poème; il montre comment là un poète merveilleusement doué a embrassé son sujet d'un bout à l'autre, lui a imposé un style uniforme et en a fait une œuvre d'art très supérieure aux Niebelungen et qui se place tout à côté du Parzival et des meilleures poésies de Walther¹.

De plus, à côté de ces corrections et de ces reconstitutions, il a fait à la langue une plus large place que presque tous ses prédécesseurs. Chaque époque littéraire a sa langue et sa métrique propres et il y a toujours parallélisme entre la langue et la littérature. Dans la première époque l'allitération pénètre si bien la langue que des locutions allitératives sont parvenues jusqu'à nous. Au VIII^e siècle environ, la rime se substitue à l'allitération et l'influence prépondérante donnée aux voyelles permet au système des consonnes de se désagréger. Dans la période du moyen-haut-allemand la langue assouplie et presque unifiée fournit un merveilleux instrument aux poètes épiques et lyriques, et après le XIV^e et le XV^e siècle, pendant lesquels la langue suit la décadence de la littérature, elle est forgée à nouveau et solidement cette fois par le ciseau de Luther et appropriée aux grandes tâches que lui réserve l'avenir.

Et Scherer applique la méthode philologique non seulement à la littérature ancienne, non seulement à l'étude de la langue. L'art de reconstituer un texte, de reconnaître, sous les modifications dues à des interpolations et à des transformations de génie et de style d'un auteur, la version primitive, il en trouve l'emploi dans l'étude des œuvres modernes. Il a essayé de reconstituer le texte primitif, la version originale du *Faust*, et sa tentative a révolutionné et partagé en deux camps les critiques allemands². Partant d'une scène en prose,

1. *Geschichte der deutschen Literatur*, p. 132 à 142, et Appendice, p. 731 et 732.

2. *Ibid.*, Appendice, p. 771 et 778, et *Aus Goethe's Frühzeit: Der Faust in Prosa et Der erste Theil des Faust*, p. 76 à 121.

la scène : *Trüber Tag und Feld*, il a émis l'hypothèse que le texte original du *Faust* était tout entier rédigé en prose, et il place cette rédaction avant le *Götz* dans l'hiver de 1771 à 1772. En effet, le style de cette scène rappelle de la façon la plus frappante la première rédaction du *Götz v. Berlichingen* : même exubérance, même crudité, même réalisme. Il semblait impossible à Scherer qu'après avoir modifié son style dans la seconde rédaction du *Götz*, Goethe y fût revenu plus tard. Fort de ce principe, Scherer tente de reconstituer la première esquisse en prose; les vers célèbres : *Es walkt sich über mir — der Mond verbirgt sein Licht — die Lampe schwindet!* — ne sont que de la prose : de même la scène du jardin (v. 3184-3190), la scène de la cathédrale et la scène de la prison étaient primitivement rédigées en prose et ont été plus tard traduites en vers par Goethe. Il y a quelques mois, M. Erich Schmidt a publié l'*Urfaust*¹, et l'hypothèse de Scherer ne s'est trouvée confirmée que pour deux scènes : la scène *Trüber Tag und Feld* et la scène de la prison; pour tout le reste déjà le premier jet de Goethe était en vers. Scherer s'est donc trompé en grande partie; mais l'éditeur de l'*Urfaust* est obligé de rendre hommage à la pénétration que Scherer a mise au service de cet essai de reconstitution et il semble accepter quelques-unes de ses hypothèses relatives à l'interprétation du *Faust* qui avaient été le plus contestées. C'est ainsi qu'il admet que le premier modèle de Marguerite a bien été la Gretchen de Francfort et que le Herder de Strasbourg a prêté des traits de caractère à la fois à Méphistophélès et à Faust.

Enfin c'est encore la philologie qui permet à Scherer de pénétrer le style, de caractériser la langue de chaque auteur. Il n'a pas seulement l'ambition de peindre à larges traits, comme à fresque, les grandes périodes; il veut entrer dans l'atelier des artistes en mots et rendre compte de la façon particulière dont ils sertissent la pensée. L'étude sur Walther v. der Vogel-

1. *Goethe's Faust in ursprünglicher Gestalt*. Weimar, 1888.

weide, les articles sur Gœthe¹ fournissent les plus délicates de ces analyses de style. Voici, pour donner une idée de la manière de l'auteur, l'analyse du fameux lied de Strasbourg : *Mon cœur battit, vite à cheval*. « Quel départ, quelle réception, « quels adieux ! En quatre strophes une série de scènes : point « d'états, des événements ; en peu de mots l'action la plus ra- « pide, le tout pénétré du souffle brûlant de la passion et même « l'exclamation de la fin, qui sonne comme une réflexion gé- « nérale, bien motivée par l'âme courageuse de l'amant qui « cherche à surmonter la peine de la séparation par l'élan « de bonheur de son cœur. A cheval, il vole vers l'aimée à tra- « vers la nuit et la forêt — c'est ainsi que débudent volontiers « les chansons lithuaniennes des *Volkslieder* de Herder — ; nous « avons vu tomber avec lui le soir et la nuit ; tous les objets « autour de lui deviennent fantômes : nous les avons vus sur- « gir en passant avec lui devant eux. Pas de mythologie ! « Le chêne seul comparé à un géant surgissant comme une « tour. « La lune de sa colline de nuages perce, ensommeillée, « à travers la buée » ; ceci pourrait être la transformation d'une « image de Shakespeare que Herder affectionnait et avait tra- « duite : Combien douce, dort la lune sur la colline ! En outre, « quelle force de verbes et partant quelle force de vie donnée « aux objets de la nature ! Le soir *berce* la terre ; les vents « *agitent* leurs ailes silencieuses ; la nuit *crée* mille monstres ; « les ténèbres *regardent* de leur cent yeux noirs du fond des « arbustes... Tout est conforme à la théorie du lied de Herder « que celui-ci fondait sur la nature primitive de la langue : « Verbe ! vie ! action ! passion ! La mythologie non acceptée « comme une science morte mais créée à nouveau comme si elle « ne devait que naître. Ce sauvage contemplait l'arbre avec sa « majestueuse couronne de feuilles et admirait : les feuilles se « mirent à bruire ! C'est la divinité qui se manifeste ! Le sau- « vage tombe à terre et adore : voilà l'histoire de l'homme qui « vit par les sens. » Ces paroles, Herder les écrivait à Strasbourg.

1. Voyez surtout : *Aufsätze über Gœthe*, p. 295 à 326.

« Gœthe avait appris à considérer la nature comme un sauvage. « Il a réalisé le vœu de Herder et accompli par là un immense « progrès. Il s'est en quelque sorte désaltéré dans la source « primitive dont autrefois avait jailli la poésie : dorénavant « il était prêt à toutes les tâches¹. »

Et Scherer s'est assimilé les qualités de son auteur favori. Chez lui aussi tout est verbe, tout est vie, tout est action. Il essaie de sentir les belles œuvres comme un sauvage sent la nature, sans parti-pris, sans théorie préconçue. Il juge peu, il cherche avant tout à caractériser et à peindre, et si, pour sentir profondément la poésie, il faut être poète, Scherer, certes, était un poète.

V.

Gœthe, pris comme centre de la littérature allemande, permet à Scherer de pousser son histoire jusqu'en 1832 et d'embrasser ainsi tout au moins le premier tiers du XIX^e siècle. Il avait l'intention de joindre à une édition nouvelle de son livre un appendice consacré à la littérature contemporaine. Il ne lui a pas été donné d'accomplir ce projet et nous n'avons de lui sur la littérature de nos jours que quelques articles de journaux et de revues et plusieurs études plus étendues dans les *Vorträge und Aufsätze*.

Sans partager la théorie de Gervinus sur l'évolution de la littérature allemande, il aboutit fatalement aux mêmes conclusions que l'illustre historien. Pour lui aussi, la littérature allemande a atteint son apogée avec Lessing, Gœthe et Schiller, et l'histoire du romantisme et de la littérature contemporaine est en quelque sorte, tout comme l'histoire de la littérature française au XVIII^e siècle chez M. Nisard, l'histoire des pertes successives, l'histoire de la déchéance de la poésie et de la prose allemandes. Il reconnaît bien quelques mérites à l'école romantique : il goûte la poésie lyrique des Arnim et des

1. *Geschichte der deutschen Litteratur*, p. 482.

Brentano, tout imprégnée des parfums agrestes et vivifiants de la chanson populaire : il prise les traductions impeccables des Schlegel et des Gries ; mais il ne nous paraît pas avoir rendu justice au grand mouvement philosophique qui a préparé, nourri et suivi le mouvement romantique. Après avoir montré comment successivement la métaphysique a dominé la philologie, la psychologie, les sciences naturelles et l'esthétique, il conclut qu'en somme son règne a été néfaste. Si elle a donné des impulsions générales, sa « tyrannie inféconde » a causé aux différentes sciences d'incalculables dommages. Heureusement, ajoute-t-il, que l'histoire et la philologie sont entrées en lutte ouverte avec elle, et heureusement ce sont elles qui l'ont emporté¹. Nous verrons dans le chapitre suivant, que cette rancune contre la métaphysique jouera un rôle capital dans l'esthétique de notre auteur et qu'une de ses prétentions sera d'arracher cette science à la stérile domination de la philosophie. Sans doute le grand courant philosophique de l'Allemagne a plus d'une fois submergé son lit naturel et s'est répandu sur les domaines voisins ; sans doute le mélange, par exemple, de la philosophie et de la philologie, des sciences naturelles et de la métaphysique, n'a pas toujours été heureux et harmonieux ; mais est-il juste d'affirmer qu'un mouvement qui a produit les systèmes de Fichte, de Schelling et de Hegel, de Herbart et de Schopenhauer, a été infécond et néfaste ? Ne sera-ce pas ce mouvement philosophique qui, un jour, quand l'Allemagne, revenue de sa répugnance pour les idées générales, pour les idéologues, se rappellera son passé ; ne sera-ce pas cette série de rêves grandioses sur l'absolu qui seront son titre le plus glorieux, et j'ajoute, le plus solide à l'admiration et à la reconnaissance des hommes qui pensent ?

Ce n'est pas pour la métaphysique seule, d'ailleurs, que Scherer nous paraît avoir été injuste, c'est aussi pour la poésie du commencement de notre siècle et, avant tout, pour son représentant le plus illustre, pour Henri Heine. Ici les qualités de

1. *Geschichte der deutschen Literatur*, p. 627.

philologue qui, si souvent, rendent Scherer si clairvoyant et si ingénieux dans ses études littéraires, l'aveuglent et le font dévier. Au lieu d'essayer de nous faire comprendre l'attrait inexprimable qu'ont exercé et qu'exercent encore sur les imaginations les délicieux lieds du poète de Dusseldorf, il consacre la plus grande partie de l'article sur Heine à nous prouver que le sujet de la *Loreley* n'est pas emprunté à un Volkslied, mais a été inventé de toutes pièces par Brentano, dont Heine n'a fait qu'arranger la poésie¹. Cette façon de juger Heine n'est-elle pas souverainement injuste et quelque peu mesquine ? Nous savions que Heine a été romantique et qu'il s'est inspiré aux mêmes sources que Brentano et Arnim ; comme eux, il a imité les Minnelieder et le Volkslied. Mais quel parti n'en a-t-il pas su tirer ? Quelle intensité de passion n'a-t-il pas su mettre dans ces strophes de huit vers, qui éveillent au fond de nous tout un monde de sensations et de rêves assoupis ? Quel usage n'a-t-il pas su faire de cette « ironie », de cette « bouffonnerie transcendente », de cette « parodie de soi-même », dont Frédéric Schlegel avait fait le dogme essentiel de la religion romantique ? Avec quel art achevé n'a-t-il pas réalisé l'idéal, selon Jean Paul, du poète humoristique, du poète qui sourit au milieu de ses larmes et qui pleure la lèvre contractée par un rictus ? Quels tableaux puissants cette main d'une délicatesse féminine, n'a-t-elle pas su ébaucher dans la *Nordsee* et quelle littérature peut opposer quelque chose d'équivalent à l'*Intermezzo* et à *Atta Troll* ? Ici le critique a été en défaut, j'ajoute que l'homme a été moins large que d'habitude. Nous l'avons dit, Scherer n'est point prude et ne fait jamais entrer de considération morale dans ses jugements esthétiques. Pour Heine il a réédité les vieux reproches d'obscénité : a-t-il pressenti que Heine deviendrait *persona ingrata* et que l'Allemagne officielle s'opposerait un jour à l'érection d'une statue au chantre des Lieder ?

Scherer a-t-il été plus juste pour Grillparzer, auquel il a

1. *Ibid.*, p. 662.

consacré une longue étude dans les *Vorträge und Aufsätze* et quelques pages dans l'*Histoire de la littérature*, où il lui fait une place parmi les dramaturges allemands? La destinée littéraire de Grillparzer a été singulière. Après un début éclatant, après quelques grands succès, réels et d'estime, une de ses œuvres dramatiques : *Weh dem der lügt*, essuya au Burgtheater de Vienne un échec tel que le vieil auteur, blessé au plus profond de son légitime orgueil, jura de ne plus rien donner au théâtre et sut tenir sa promesse. Après sa mort il parut oublié, lorsque Heinrich Laube, prenant les rênes du Burgtheater, fit représenter avec un succès prodigieux toute la série des œuvres du dramaturge de Vienne. On sut enfin en Autriche qu'on avait à opposer quelqu'un aux grands dramaturges allemands. On ne le sut pas encore en Allemagne et ne voulut pas le savoir, même après que Laube eut publié chez Cotta, en 1872, l'édition complète des œuvres de Grillparzer et eut révélé, à côté des drames représentés et imprimés, des pièces inédites de premier ordre comme la *Jüdin von Toledo*, *Libussa*, et surtout le *Bruderzwist von Habsburg*. On a affecté de tous temps en Allemagne un certain dédain pour la littérature autrichienne. Si, au moyen âge, c'est en Autriche que les vieilles cantilènes épiques, proscrites par l'Église, ont vécu parmi le peuple ; si c'est là que vraisemblablement ont été remaniés et rédigés les *Nibelungen* ; si incontestablement le grand lyrique Walther von der Vogelweide a chanté en Autriche, le mouvement littéraire s'y est arrêté à la fin de la période du moyen-haut-allemand. L'Autriche a été la patrie des farces et des bouffonneries et le Hanswurst était brûlé depuis longtemps à Leipzig, qu'à Vienne, la cour et la ville se délectaient encore aux exploits de tout un peuple falot de Pierrots du cru et de Colombines nationales, que créait la fantaisie intarissable de Stranitzky, de Joseph Prehauer, de Weiskern et de Joseph Kurz. C'est en 1770 seulement que mourut le Pierrot autrichien et que les pièces, dites régulières, commencèrent à obtenir la vogue. Vers 1780 l'Autriche se décide à reconnaître la victoire remportée par les

Stürmer et Dränger et à représenter le théâtre expurgé de Shakespeare, de Gœthe et de Schiller ; expurgé, car la censure, qui, plus tard, pesa encore si lourdement sur le génie de Grillparzer, n'admit ni le *Nathan*, ni le *Götz*, ni les *Brigands*, ni *Don Carlos*. Durant toute cette période l'Autriche ne fait que se mettre au pas de l'Allemagne ; elle suit le mouvement, sans parvenir à s'en rendre maîtresse ; les noms d'Ayrenhoff, de Joseph de Kollin et de quelques autres ne méritent guère qu'une rapide mention de la part des historiens de la littérature allemande. Il n'en va pas de même pour Grillparzer que l'on s'est trop longtemps contenté de ranger dédaigneusement parmi les auteurs de drames fatalistes. Scherer essaye de rendre justice à l'auteur de *Sappho* et de *Medea*, mais il avoue qu'il n'éprouve pas de sympathie véritable pour son grand compatriote et son étude s'en ressent. Il n'a pas assez dit que depuis Gœthe et Schiller, l'Allemagne n'a pas eu de plus grand auteur dramatique ; bien plus, que Grillparzer, ainsi que Henri de Kleist, avait un tempérament plus dramatique que l'un et l'autre des deux héros de la littérature allemande. Dès sa première pièce, l'*Aïeule*, 1817, se révèle sa maîtrise : c'est un mélodrame sans doute, mais un mélodrame comme le théâtre allemand en compte trop peu. Un an après, il donne *Sappho*, un de ces drames d'âme (*Seelendramen*) comme Gœthe, au milieu de sa carrière, les avait affectionnés et qui doit, en effet, être rangée après l'*Iphigénie*. Puis en 1821 paraît la *Toison d'or*, cette grandiose trilogie, à laquelle le *Wallenstein* seul pourrait être comparé, où se mêlent dans un amalgame étincelant, l'esprit classique et l'esprit romantique, dont la construction est aussi solide que la langue en est harmonieuse, dont certaines scènes, celle, par exemple, de la lyre, méritent d'être placées à côté de ce que le génie allemand a produit de plus exquis. Avec *Ottokars Glück und Ende*, 1825, le poète aborde un sujet historique et national, et représente pour la première fois, dans le personnage de Rodolphe, un membre de cette dynastie de Habsbourg, dont il s'était si intimement assimilé l'esprit,

qu'un critique a pu prétendre ingénieusement que Grillparzer devait être quelque prince autrichien enchanté, condamné le jour à être directeur d'archives et évoquant la nuit les souvenirs de son passé splendide. *Ein treuer Diener seines Herrn*, 1828, traite de même un épisode de l'histoire d'Autriche et Grillparzer y crée un caractère de serviteur — de fonctionnaire, a-t-on pu dire ironiquement — d'une fidélité telle, que l'empereur François I^{er} commença par interdire la représentation de la pièce, sous le prétexte qu'elle était d'un loyalisme excessif. Avec *Hero und Leander*, notre auteur revient à l'antiquité grecque, dramatise la légende rapportée par Musée et dessine dans le personnage de Héro un des caractères les plus achevés du théâtre allemand. Pour *la Vie, un Songe*, Grillparzer s'inspira d'un conte de Voltaire, *le Blanc et le noir*, pour *Wehe dem der lügt* — comédie (?) mérovingienne — de Grégoire de Tours : c'est cette dernière pièce, outrageusement sifflée, qui mit fin à la carrière dramatique du poète. Mais, parmi ses œuvres posthumes, deux tout au moins sont de premier ordre : le fragment d'*Esther*, et surtout le *Bruderzwist von Habsburg*, où se trouve le caractère le plus profondément creusé des drames de Grillparzer. Voilà, très rapidement notée, cette œuvre dont différents historiens littéraires de l'Allemagne se permettent de parler avec mépris. Encore une fois, avec Kleist, Grillparzer fut certainement le plus grand talent dramatique que l'Allemagne eût produit. Nous sentons bien pourquoi Scherer ne le goûte qu'à demi. Grillparzer est un féminin, il n'a pas pour l'action, pour l'action violente, la prédilection de Kleist et de Scherer lui-même. Ses sympathies vont plutôt aux caractères simples, aimants, contents de leur obscurité, cherchant les joies du cœur plutôt que la gloire, le bonheur intérieur plutôt que les grands exploits. Chez lui, presque toujours, ceux qui aspirent à s'élever sont humiliés, et ceux qui sont humbles s'élèvent ou méritent tout au moins de s'élever. Sa philosophie est tout entière dans ces paroles d'un de ses héros : « Il n'y a qu'un bonheur ici-bas, — c'est la paix

silencieuse de l'âme, — c'est un cœur sans faute. — La grandeur est dangereuse, — et la gloire un jeu vain. — Ce qu'elle donne ce sont des ombres éphémères, — ce qu'elle prend est tout ! » — Sans doute ce ne sont pas là des sentiments bien héroïques, mais combien ils reposent après le halètement, après la tension continue qu'imposent à nos nerfs les drames échevelés de Kleist ! Ils n'ont pas empêché d'ailleurs Grillparzer de concevoir et de réaliser des caractères héroïques : son Ottokar, sa Médée, sont d'une taille assez grandiose et, en représentant le premier, Grillparzer a avoué dans ses Mémoires avoir voulu se mesurer avec la grande ombre de Napoléon lui-même....

En résumé, il est peut-être préférable pour la gloire de Scherer de ne pas nous avoir donné l'appendice projeté. Il eût, sans doute, contenu bien des pages intéressantes, mais il est à craindre que la vue du maître, si claire, si impartiale d'habitude, quand il s'agit du passé, n'eût pas envisagé avec la même objectivité le présent. Il eût transporté dans ces études infiniment délicates, son humeur batailleuse, mais il n'est pas sûr qu'il l'eût toujours mise au service de la bonne cause. Telle qu'elle est, avec ses lacunes et ses défaillances, l'œuvre littéraire de Scherer est de premier ordre. Il disait un peu ironiquement, quand on lui en parlait, qu'il était avant tout grammairien et philologue et que ses essais littéraires avaient besoin d'indulgence. Il serait à souhaiter que beaucoup de littérateurs de profession eussent la vivacité et la finesse d'impression, le don plastique, la verve pittoresque, le style entraînant et coloré de ce grammairien.

QUATRIÈME CHAPITRE.

Nous ne nous sommes pas demandé jusqu'ici quels ont été les principes esthétiques qui ont présidé à la composition de l'*Histoire de la littérature allemande*. C'est que Scherer a consacré à l'esthétique de la poésie un ouvrage spécial, qu'il ne lui a pas été donné de publier lui-même, auquel il n'a pu mettre la dernière main, que l'on a dû reconstituer d'après ses notes et celles de ses élèves et qui vient de paraître il y a quelques semaines¹. Scherer attachait une importance capitale à ses recherches relatives à la poétique et il est extrêmement regrettable qu'il n'ait pu donner à sa pensée sa forme définitive, qu'il n'ait pu élaguer de son ouvrage les inévitables redites d'un cours fait à des élèves et en faire, au lieu d'un recueil d'observations souvent sans suite et sans liens logiques, un livre composé et écrit. Tel qu'il est cependant, il est fort intéressant et mérite assurément d'être analysé et discuté.

I.

Tout critique sérieux, qu'il se l'avoue ou qu'il n'en sache rien, a une esthétique. Il est impossible de juger une poésie, un roman, un article même, sans criterium du beau : toute épithète, pour peu qu'elle soit motivée dans l'esprit du critique, implique une théorie. Il s'agit donc de poser les fondements d'une théorie de la poésie, les fondements, car l'œuvre n'a jamais été sérieusement entreprise. Jusqu'ici la poétique a été presque exclusivement le monopole des philosophes : les esthétiques générales de Hegel, de Vischer, de Zimmermann, traitent la théorie de la poésie concurremment avec celle des autres arts. Après avoir construit une théorie du Beau on l'a appliquée aux différents arts, on l'a éprouvée sur les différentes

1. *Die Poetik von Wilhelm Scherer*, herausgegeben von Richard M. Meyer. 1888.

formes du beau. De là un vice originel inhérent à toutes les poétiques existantes. Les œuvres n'ont pas été étudiées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, d'après des principes qui fussent propres à la poésie ; mais elles ont servi à la démonstration de thèses philosophiques. Selon que l'esthéticien était idéaliste, ou formaliste, ou sensualiste, les mêmes œuvres servaient à l'illustration des systèmes les plus opposés. La théorie de la poésie ne sera constituée que le jour où elle aura été définitivement détachée de la philosophie et de la métaphysique. La philologie, nous l'avons vu, n'est devenue une science que lorsque Jacob Grimm l'eut délivrée du compromettant contact de la philosophie de la Nature. L'éthique n'a de chances de devenir une discipline sérieuse que depuis que les Schæffle et les Wundt, au lieu de la rattacher à un système général, en ont fait une science naturelle, empirique, inductive, enregistrant les faits et essayant d'en dégager les lois au lieu de leur en imposer arbitrairement. Il en est tout de même de la poétique. Toutes les analyses de Hegel et de Vischer ne servent de rien quand il s'agit de caractériser une œuvre poétique déterminée. Or, c'est là le but véritable de toute poétique : fournir des points de vue qui permettent de caractériser une œuvre particulière. Pour atteindre ce but, la poétique devra changer entièrement de méthode. Elle aussi deviendra une science empirique et inductive. Elle ne fixera pas de lois *à priori*, elle ne déterminera pas la valeur absolue des genres, elle ne donnera pas la formule de l'épopée, du drame en soi. Elle prendra conscience que les faits poétiques ne sont que des faits qu'il s'agit d'étudier tout comme les faits d'un autre ordre. Il faudra commencer modestement par recueillir le plus de faits poétiques possibles ; on les classera ensuite d'après des principes qu'il s'agit de rechercher ; on essayera enfin, si faire se peut, de déduire quelques lois. On n'aura ni système, ni idée préconçue. Au lieu de chercher la forme unique et absolue du drame, on caractérisera les différentes formes du drame. On rendra justice à tous les genres poétiques que les différents peuples ont cultivés. L'es-

théticien, tel que le rêve Scherer, ira à son œuvre avec le calme et l'impartialité d'un entomologiste classant des insectes. On ne parlera plus de la valeur en soi d'une œuvre, mais bien des effets qu'elle a exercés sur les contemporains, sur l'étranger, sur la postérité. Puis, après être descendu aux effets, on remontera à la cause, c'est-à-dire au poète; on essayera de surprendre les secrets de la production poétique, de noter les principales facultés qui ont été en jeu, les différentes circonstances qui ont activé, entravé ou modifié la production. On ne craindra pas d'appliquer à l'étude de la production poétique les lois de la production économique: toute œuvre d'art a une valeur marchande aussi bien qu'une valeur idéale. On se préoccupera par conséquent des nécessités économiques de la production poétique et on étudiera avec soin les rapports entre le poète qui offre et le public qui demande et qui achète¹.

Si la poétique, ainsi entendue, descend des hauteurs sereines où jusqu'ici elle a plané et perd le concours de la philosophie, elle retrouvera, en revanche, en prenant pied à terre, des sciences empiriques qui lui prêteront leur assistance. Elle entrera en rapport avec la psychologie empirique qui lui révélera les facultés poétiques; avec l'anthropologie et l'ethnographie, qui lui enseigneront les conditions physiques de la production poétique et les formes poétiques des peuples barbares; avec la philologie et la linguistique enfin, qui seront ses plus précieuses auxiliaires. Herder déjà, dans son *Mémoire sur l'origine des langues*, avait insisté sur les rapports intimes qui unissent la langue à la poésie et avait montré que les mots étaient une interprétation poétique de la nature. Auguste-Guillaume Schlegel et Guillaume de Humboldt comptent parmi les rares esthéticiens qui se soient servis de ces indications. L'on trouve encore quelques vues éparses dans les traités et les lettres de Schiller et de Goëthe. Mais pour tomber sur un esthéticien qui eût vraiment conscience de ce qu'il y avait à faire, il faut descendre jusqu'à Aristote. Lui aussi procède par divisions et par

1. *Die Poetik*, p. 33 à 72.

classifications. Il a distingué entre le sujet et la forme que lui imprime le poète; il a rattaché la poétique à la rhétorique et l'on sait que c'est dans la rhétorique qu'on a cherché et trouvé la solution des plus graves problèmes de la poétique. Il a compris le secours que la grammaire et la métrique peuvent apporter à la théorie de la poésie et il a insisté dans la poétique sur les différences entre la langue de la poésie et la langue de la prose. Il a recherché enfin l'effet exercé par la tragédie sur le spectateur. Mais si A. G. Schlegel reproche à Aristote de disséquer et de classer les œuvres poétiques comme s'il s'agissait de phénomènes naturels, Scherer lui reproche au contraire de n'avoir pas été assez naturaliste. Peut-être que si Lessing avait achevé le *Laocoon*, l'œuvre définitive eût été écrite. Aujourd'hui il s'agit avant tout de réunir les différentes observations en un corps de doctrine et de traiter les innombrables questions que soulève la théorie de la poésie d'après un ordre logique. Voici celui que nous propose Scherer. On commencera par rechercher le but et l'origine de la poésie; on traitera ensuite les rapports entre le public et le poète; on constituera enfin les théories des sujets, de la forme intérieure et de la forme extérieure. Nous examinerons successivement les principaux points de ces différents chapitres.

II.

Et tout d'abord, qu'est-ce que la poésie, quelles en sont les limites, quelle en est l'origine? Il semble que toutes les fois qu'on se sert de la langue dans un but artistique on fait de la poésie. Cependant, d'une part, l'inventeur d'un ballet, d'une pantomime, d'un opéra est un poète, de l'autre, un mathématicien, un naturaliste, qui, pour rendre compte de ses découvertes, se sert d'une belle langue, claire, élégante, poétique même, nous ne l'appelons pas poète. Pour pénétrer jusqu'à l'essence de la poésie, il faut remonter aux origines et essayer de discerner les genres primitifs. La poésie primitive est insé-

parable de la danse et du chant. Les fêtes religieuses ont réuni à des jours consacrés une assemblée de fidèles qui, pour célébrer leurs divinités et pour manifester leurs sentiments de joie, ont dansé autour du sanctuaire. Le mouvement de la danse, après avoir été irrégulier et désordonné, a été peu à peu soumis aux lois de la mesure : on a fait quatre pas en arrière et quatre pas en avant, on s'est dirigé alternativement et à distances égales à droite et à gauche, le rythme est né. Les danses ont été accompagnées de chant et de musique ; au chant on a tout naturellement associé des paroles rythmées, des vers, et les paroles seules, les vers, ont suffi plus tard aux manifestations joyeuses des peuplades primitives. La poésie s'est donc successivement détachée de la danse et du chant, qui tous deux obéissent à la loi du rythme et ce sera jusqu'ici le rythme qui servira à caractériser essentiellement la poésie.

Le premier genre poétique paraît avoir été le chœur accompagné de danse et de musique, et il a donné naissance au drame, à la tragédie et à la comédie. Puis, quand les peuples primitifs eurent enregistré un grand nombre d'observations relatives aux rapports des hommes avec le milieu et des hommes entre eux, ils se les sont rappelées à propos d'un événement particulier, ils ont « subsumé le cas particulier sous une règle générale » et c'est ainsi qu'est né le proverbe, qui semble, lui aussi, avoir été une des formes les plus anciennes de la poésie. Bientôt les hommes essayèrent d'expliquer, d'interpréter les phénomènes extraordinaires qui les environnaient de toutes parts, les cataclysmes naturels, l'éclair et le tonnerre, l'hiver et la tempête, et créèrent ainsi le conte mythique. Ensuite, quand de grands événements politiques, des invasions, des guerres, des tyrannies sont venues bouleverser la vie de la nation, le souvenir en a été perpétué par des récits, tantôt rythmés, tantôt non rythmés : de là sont nées les cantilènes épiques, de là naissent les cycles épiques. Enfin l'Aryas primitif aussi bien que l'Australien d'aujourd'hui a éprouvé le besoin de donner au sentiment le plus puissant qui agite l'âme

humaine, au sentiment de l'amour, une forme particulière ; il a exhalé, solitaire, sa plainte amoureuse, il a appelé l'aimée, il lui a reproché sa froideur, ses faveurs accordées à un autre : la poésie lyrique a surgi.

Cependant, dans les genres poétiques énumérés, la prose a déjà fait son apparition et c'est une des premières et des plus délicates questions de la poétique que de déterminer quels genres prosaïques appartiennent à la poésie. A l'origine, on trouve le rythme, la marque essentielle de la poésie, partout : les dogmes religieux, les articles de loi, les apophtegmes moraux sont rédigés en vers. Puis prose et poésie cheminent côte à côte jusqu'à ce que peu à peu certains genres évoluent définitivement vers la prose : le poète didactique d'autrefois est le savant d'aujourd'hui, le jongleur devient journaliste, l'auteur de cantilènes épiques historien. Il est d'autant plus difficile de séparer la prose de la poésie que tous les genres de la poésie peuvent être traités en prose. C'est ainsi que Novalis a fait des odes en prose, c'est ainsi que l'on peut imaginer un historien traitant telle partie de l'histoire selon les lois de l'épopée et que le *Cosmos* de Humboldt et les *Époques de la Nature* de Buffon sont bien près des grands poèmes philosophiques de la Grèce. Tout ce que l'on peut dire c'est que tous les genres traités en vers appartiennent à la poétique et que sa juridiction s'étend encore sur les genres prosaïques qui offrent les plus étroites analogies avec les formes poétiques, c'est-à-dire le drame en prose, le roman, la nouvelle et le conte¹.

Ce sont là jusqu'ici considérations purement historiques. On a montré la naissance et la succession des genres poétiques ; on a montré comment danses, chants, vers et prose sont nés. Mais la question de l'origine de la poésie a une autre face : il s'agit de se demander pourquoi la poésie est née. Pour Aristote, on le sait, c'est l'instinct d'imitation, joint au sens inné de la mesure et de l'harmonie, qui créa la poésie. Scherer fait remarquer que l'instinct d'imitation n'est pas l'instinct primordial

1. *Die Poetik*, p. 1 à 33.

des hommes primitifs ; ils ne commencent pas par comparer une copie à un modèle, ils n'ont pas soif de vérité, ils ont soif de plaisir. C'est du plaisir, c'est de l'instinct de représenter le plaisir, de le prolonger par la représentation que la poésie est sortie. La danse, mère du rythme et par là de la poésie, émane elle-même du saut et le saut est un accompagnement naturel du plaisir, est par l'exertion musculaire lui-même un plaisir. Le chant a été, suivant l'observation de Darwin, associé primitivement au plaisir sexuel et l'exertion des cordes vocales est probablement un plaisir physique. Il en est de même du rire, et si l'on imagine qu'au lieu de sauter, de chanter et de rire solitairement, les hommes se sont réunis pour rire, pour chanter et pour sauter en commun, nous avons les premiers acteurs, les premiers poètes et le premier public. Au chant on a associé la parole, qui, elle, sert à exprimer directement, d'une façon compréhensible à tous, l'objet du plaisir. Enfin on pouvait à la danse, au chant et à la parole associer des gestes, une action, symbolisant le plaisir. La poésie plaît donc par la représentation d'un plaisir : elle est accompagnée des manifestations traditionnelles du plaisir, des sauts, des danses et du chant, et renforcée et précisée par la parole et une action symbolique. Quant au plaisir représenté, c'était sans doute primitivement le plaisir sexuel. Le plaisir causé aux premiers hommes par la poésie a été donc tout d'abord le plaisir d'une activité physique déterminée ; cette activité physique a été elle-même associée de tous temps avec un plaisir, le plaisir sexuel. L'action symbolique associée au plaisir provoqué le plaisir de l'activité intellectuelle de la comparaison ; les paroles concentrent cette activité sur des objets déterminés et la facilitent. En somme, la poésie a été de tous temps et de toutes parts associée au plaisir et c'est à cette série d'associations qu'elle doit de plaire : de même la langue, l'interprète la plus puissante de la poésie, est elle-même née du plaisir¹.

Ici une difficulté grave arrête la recherche. Si la poésie est

1. *Die Poetik*, p. 73 à 96.

née du plaisir et plaît par la représentation du plaisir, comment des représentations désagréables peuvent-elles plaire ? Cette question a embarrassé extrêmement Scherer : il l'a traitée à plusieurs reprises et a accumulé une foule d'arguments dont nous nous contentons de choisir les plus intéressants. Tout d'abord, si l'expression du plaisir accroît le plaisir, l'expression de la peine la diminue ; le fait matériel d'exprimer ce qui chagrine allège et la conscience d'exciter la pitié soulage infiniment : c'est ainsi que les poèmes chantant la peine ont pu naître. Puis, les premières formes de la poésie qui ont offert des représentations désagréables ont eu toutes rapport à la mort ; si on a éprouvé du plaisir aux chants funèbres, c'est qu'on y a vanté les hauts faits d'un mort, qu'on a cherché à apaiser son âme ; c'est qu'avant tout la mort, à laquelle nous sommes tous destinés, nous intéresse et nous passionne tous. Enfin, la représentation désagréable, la représentation d'une lutte, d'une mort, nous émeut, nous excite, nous fait vivre ; nous prenons part au malheur d'autrui, nous sommes satisfaits des mouvements de pitié que nous éprouvons et nous nous réjouissons sans doute, tout au fond de nous, de n'être pas frappés des malheurs auxquels nous assistons. Ici intervient aussi l'explication donnée par Aristote : la représentation de grandes catastrophes excite notre horreur et notre pitié, donne un libre jeu à nos passions, leur permet de faire explosion et en délivre ainsi, en purge, pour employer le vrai terme d'Aristote, notre âme¹.

Ainsi la poésie peut se permettre de représenter la peine, mais elle jaillit essentiellement et dans la plupart des cas de la joie. La grande majorité des hommes trouvent dans la poésie du plaisir par la représentation du plaisir, et la force de la poésie réside précisément dans cette association intime avec des représentations agréables. Une fois en possession de cette force, la poésie peut l'employer aux fins les plus diverses. Après avoir amusé seulement, elle tente d'instruire, d'améliorer,

1. *Die Poetik*, p. 96 à 113.

d'agir sur les âmes, de les exciter à l'action. C'est ainsi que la poésie est devenue, et de très bonne heure, un instrument d'évangélisation et un instrument politique.

Apte à donner du plaisir, à enseigner, à remuer les masses, la poésie acquiert une valeur considérable. Elle devient une espèce de marchandise soumise à la loi de l'offre et de la demande. Déjà le jongleur, pour trouver un gîte, avait à se préoccuper du goût du public, et chantait aux uns des cantilènes populaires, aux autres des légendes sacrées, et aux troisièmes des romans français. Les poètes de nos jours sont, eux aussi, les esclaves du public. Rien n'est plus difficile que d'imposer à une époque des formes d'art qu'elle ne goûte plus : c'est ainsi que de nos jours nul ne songera à faire accepter une épopée et que bientôt peut-être il en sera de même de la tragédie. En somme, on peut dire que les peuples modernes ont la poésie qu'ils méritent. Très important est le rôle des intermédiaires entre le poète et le public, des critiques. C'est à eux qu'il incombe de former le goût des lecteurs, de leur indiquer les belles œuvres et de proscrire sans pitié les médiocres¹.

Enfin la poésie a aussi une valeur idéale. Que le poète le veuille ou non, son œuvre exerce une influence morale. Les uns, comme Gellert en Allemagne, comme Marmontel en France, se proposent de rendre meilleurs en montrant la vertu récompensée et le vice châtié : leurs fables et leurs contes moraux conviennent à merveille au peuple qui se console des misères d'ici-bas par l'espoir d'une justice supra-terrestre. D'autres veulent améliorer en montrant les effets désastreux du vice, mais ils courent le risque de flatter par leurs peintures les instincts bas de leurs lecteurs et d'aller ainsi tout à l'encontre de leur but. D'autres enfin n'ont aucune intention moralisatrice et ce sont peut-être ceux qui exercent l'influence la plus bienfaisante. C'est ainsi que *Wilhelm Meister*, malgré la hardiesse de certaines situations, malgré le monde interlope que nous y coudoyons, est en somme un livre moral : la vie y est

1. *Die Poetik*, p. 121 à 137.

représentée avec tant de vérité, les perspectives qui s'ouvrent à nous sont si larges et si vastes, que nous sortons de cette lecture plus forts, plus mûrs, plus éclairés, en un mot meilleurs¹.

III.

Il est temps maintenant de se tourner de l'œuvre vers la production poétique, vers le poète. L'économie politique distingue trois grands facteurs de la production : la nature, le capital et le travail. Nous les retrouvons tous trois dans la production artistique. C'est à la nature, éternellement féconde, que le poète emprunte ses sujets ; les traditions littéraires, les genres et les sujets que se transmettent les générations constituent son capital ; la façon nouvelle dont il envisage la vie et l'art, la note originale qu'il apporte, voilà son travail. La question de la division du travail joue un rôle très important dans la poétique. Tantôt deux poètes collaborent directement à une même œuvre. Tantôt une œuvre restée fragmentaire est continuée, comme cela est arrivé pour le *Tristan* de Gottfried, pour le *Willehalm* de Wolfram et, plus récemment, pour le *Demetrius* de Schiller. Tantôt enfin une œuvre transmise oralement a été modifiée par les différents intermédiaires qui l'ont empêchée de périr : nous voilà tout à coup en face de la grande question de l'origine des épopées, et pour mieux préciser, de l'origine du *Nibelungenlied*. Que l'on imagine qu'un poète compose une cantilène sur la trahison de Kriemhilde. Un autre, qui connaît cette première version, la modifie et la met au goût du jour ; il insiste sur les passages qu'il croit devoir intéresser ses auditeurs, il n'avance pas avec la rapidité de son prédécesseur et le poème se subdivise en deux ou trois chants, par exemple, dans la demande en mariage de Kriemhilde, dans l'invitation des Burgondes, et dans leur réception au pays des Huns. Chacun de ces chants peut prendre

1. *Die Poetik*, p. 137 à 147.

une vie indépendante, et se transmettre et se modifier à son tour. Les différentes versions de ces différents chants peuvent longtemps vivre côte à côte, se mêler d'éléments qui leur étaient primitivement étrangers, subir les influences des milieux qu'elles traversent, des différents poètes qui les adoptent et leur impriment chacun la marque de son talent, jusqu'à ce que, à un moment donné, paraît un rédacteur, qui essaie de réunir ces parties devenues hétérogènes, d'expliquer les contradictions, et s'il n'y parvient pas, de les mettre simplement bout à bout, et c'est ainsi qu'on se trouve en présence de grands cycles épiques, comme l'*Iliade* et le *Nibelungenlied*. Scherer soutient avec la dernière énergie que chacune de ces cantilènes épiques a son auteur. Il ne sait pas ce que c'est qu'une poésie qui se forme d'elle-même. Le peuple, la masse fournit les grands sujets; c'est lui qui gagne et perd les batailles, qui tue et massacre; mais il a toujours fallu un poète, qui créât la forme, qui sût composer et qui sût chanter¹.

Ce poète, quelles sont ses facultés maîtresses? Au début de la création poétique on peut presque toujours constater une émotion violente, qui met en branle l'imagination. C'est l'imagination qui est la faculté poétique par excellence. Pour Scherer, elle ne se distingue guère de la mémoire: le poète puise sans cesse dans ses souvenirs personnels ou dans ses lectures; il ne peut décrire que des sentiments qu'il a éprouvés, ou qu'il a vu éprouver à d'autrui. L'imagination lui représente ses expériences accumulées en les modifiant par les associations innombrables que chaque fait évoque en son esprit: la puissance d'association est la marque du grand poète. Puis les images une fois en mouvement, l'entendement intervient et les règle, les concentre et les fixe. Il y a entre le rêve et la production artistique de frappantes analogies; ici et là l'imagination est maîtresse presque absolue. Quant à la parenté entre le génie et la folie, Scherer n'en est guère convaincu: toute création suppose bien un violent ébranlement nerveux,

1. *Die Poetik*, p. 148 à 159.

mais on a tort d'affirmer que le génie est toujours maladif et mélancolique. Gœthe était aussi sain de corps que d'esprit: il a sans doute éprouvé des crises, mais il les a surmontées et s'il a su chanter la tristesse, il a su peut-être mieux encore chanter la joie. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les types de poètes sont ou ne peut plus différents. Il faudrait, pour obtenir un tableau complet des types de poètes, les examiner au point de vue de leur siècle, du sol, de la race, de l'âge, du tempérament, du caractère, de la profession, de l'hérédité, du régime, des habitudes, du degré de culture générale, de l'influence qu'ils ont exercée sur leurs contemporains, et ce n'est que quand ce tableau sera dressé qu'il sera possible de déterminer exactement quelles sont les circonstances les plus favorables à la production poétique¹.

Tous les poètes, quelle que soit la diversité de leur talent, sont obligés de s'adresser au public et cette obligation leur impose des lois uniformes. Il faut affrioler le public par la nouveauté; il faut s'adresser à son imagination et lui permettre de vagabonder au loin: il ne faut pas fatiguer son attention par une durée excessive, mais la retenir par la multiplicité des incidents, par l'imprévu des situations, par l'horreur tragique de la catastrophe. Il faut faire converger tous les détails vers une seule idée d'ensemble, être vrai ou du moins vraisemblable, être clair et faciliter le travail de l'intelligence, qui est plus captivée par une situation concrète que par une série d'états vagues, par le mouvement que par le repos, par l'action que par des considérations générales. Il faut que le public soit préparé à ce qu'il entendra et qu'on ne lui donne pas un drame quand il s'attend à rire. Il faut enfin que le poète profite de la faculté d'association de ses auditeurs et de ses lecteurs. Chaque mot éveille tout d'abord le concept qu'il désigne, mais son pouvoir ne s'arrête pas là. Les mots n'ont pas seulement une surface, ils ont en quelque sorte une profondeur. Chacun d'entre nous s'est formé lui-même son vocabulaire et

1. *Die Poetik*, p. 159 à 185.

il attache une signification particulière à bien des termes. Que l'on songe aux émotions profondes qu'un seul mot comme Dieu, mère, enfant, peut soulever dans certaines âmes. Très souvent l'art du poète consistera à mettre en relief certains mots qui évoquent dans l'âme du lecteur tout un monde de représentations¹.

IV.

Le poète une fois caractérisé, il s'agit de se demander où il ira puiser ses sujets. Trois mondes s'ouvrent devant lui. Tout d'abord le monde extérieur, avec tous les êtres et toutes les choses ; puis le monde intérieur, c'est-à-dire l'âme humaine, les caractères et les passions ; enfin le troisième monde, l'au-delà. Ce troisième monde il est bien difficile au poète moderne d'y pénétrer. Les dieux grecs sont morts et il faut tout l'art qu'a déployé Gœthe dans les *Élégies romaines* et dans l'*Achilleïde* pour les faire revivre. Le Dieu moderne est invisible et impalpable et les quelques poètes qui ont essayé de représenter le ciel, les anges et le paradis ont misérablement échoué. Le troisième monde sera pour le poète moderne le monde des rêves, des pressentiments, de la superstition : le rôle que joue dans *Wallenstein* la croyance dans les astres peut servir de modèle. Pour le monde extérieur, Lessing a fixé à tout jamais jusqu'à quel point il peut fournir des sujets aux poètes. La règle générale à donner, c'est que le monde extérieur ne doit jamais constituer le sujet principal, mais doit seulement fournir le fond du tableau. Car le sujet poétique par excellence est l'âme humaine, dans toutes ses manifestations. Ici le champ est illimité et pour tracer une division il faudrait commencer par énumérer toutes les actions humaines, toutes les situations, la gamme infinie des sentiments et des passions. Cependant on peut essayer tout au moins de tracer des cadres généraux. Toutes les situations dans lesquelles

1. *Die Poetik*, p. 185 à 205.

l'homme peut se trouver se réduisent en somme à trois rapports : aux rapports entre l'homme et Dieu, entre l'homme et les autres hommes, entre l'homme et lui-même. Il faudrait, là encore, pour être complet, dresser d'après ces trois points de vue un tableau de toutes les situations possibles, et Scherer nous en fournit un pour les différentes combinaisons auxquelles peut prêter le sentiment de l'amour, qui tombe dans la division des rapports entre l'homme et les autres hommes¹.

Une fois une situation déterminée choisie, le poète crée les caractères qui incarnent l'action et il a toujours soin de conformer le caractère à l'action. Les caractères représentés soulèvent chez le spectateur ou le lecteur les sentiments les plus différents : ils peuvent inspirer l'admiration, la pitié, l'horreur, ils ne doivent jamais causer du dégoût. En général, et Aristote l'avait déjà remarqué avec raison, ce sont les caractères moyens qui ont chance de plaire au plus grand nombre : nous avons besoin de retrouver dans le héros ce mélange de vertu et de vice qui caractérise l'humaine faiblesse. Parmi les actions, ce sont celles qui ont trait à l'amour qui intéressent le plus la masse. Il est extrêmement difficile de faire accepter du public un drame ou un roman où l'amour ne joue aucun rôle, et c'est là une des preuves que l'origine de la poésie est bien celle que lui assignent les physiologistes. Quant aux effets qu'elles produisent, les actions sont ou bien agréables ou bien désagréables ; parmi les agréables, sérieuses ou comiques, et d'un sérieux ou d'un comique sublime, moyen ou bas. Le comique est caractérisé par le rire et nous avons déjà vu que le rire est une des manifestations originelles du plaisir. La question du rire est une des plus délicates de la poétique et là encore Scherer n'arrive pas à une théorie définitive. Il se contente de faire observer que toute erreur qui n'excite ni pitié, ni horreur, ni dégoût, ni ennui, ni chagrin, fait généralement rire. Mais il avoue que cette définition n'embrasse pas tous les cas possibles : quand nous rions d'un mot d'esprit, il

1. *Die Poetik*, p. 205 à 218.

n'y a nulle erreur, mais nous nous réjouissons de la perspicacité de celui qui le dit, et peut-être aussi de la nôtre qui le comprend et le goûte¹.

La situation arrêtée, le caractère créé, le poète impose à son sujet une forme particulière. Il faut distinguer, d'après Scherer, la forme intérieure de la forme extérieure. La forme intérieure est la façon particulière dont un auteur envisage les hommes et les choses; c'est sa conception originale de la vie. A ce point de vue, les poètes se divisent en deux grands groupes : les poètes objectifs et les poètes subjectifs. Le type le plus parfait du poète objectif est Gœthe et les différentes phases que Gœthe a traversées sont les formes générales de l'objectivité poétique : c'est ainsi que nous obtenons le naturalisme, le réalisme typique et l'idéalisme. Quant à la conception subjective, elle peut être humoristique, satirique, élégiaque ou idyllique. D'ailleurs les points de vue de l'objectivité s'appliquent également à la subjectivité et l'on peut placer à côté du naturalisme objectif le naturalisme subjectif, à côté de l'idéalisme de Gœthe, l'idéalisme de Schiller².

Enfin tout poète traduit d'une façon particulière sa vision du monde. Il peut tout d'abord représenter directement, c'est-à-dire décrire, par exemple, un caractère en énumérant ses qualités ou indirectement en laissant deviner le caractère d'après les paroles et l'action : le *Volklied* fournit les modèles les plus achevés de la caractéristique indirecte. Le poète bénéficie d'une série de conventions qui lui permettent de faire monologuer ses personnages, de les faire parler en vers, de leur imposer à tous une diction noble et uniforme; mais il ne doit pas abuser de cette licence et trouver le milieu entre la diction naturelle et la diction emphatique. Le poète se sert, pour représenter, de la langue, des mots, de signes. Lessing déjà a remarqué que les mots étaient des signes artificiels et ne représentaient qu'indirectement. Le drame seul, par le geste

1. *Die Poetik*, p. 218 à 226.

2. *Ibid.*, p. 226 à 235.

et l'action, représente directement et c'est pour cela qu'il est le genre poétique par excellence. Il y a trois grandes formes du discours : le monologue, le discours proprement dit et le dialogue; puis le poète peut parler en son propre nom, sous un masque ou dans un rôle; enfin il peut faire des considérations générales sans rapport de temps, ou parler du passé, du présent, de l'avenir, exprimer des vœux, inciter à l'action : c'est là le triple point de vue auquel on peut envisager les genres poétiques. Ainsi la forme primitive de la poésie épique est le discours, la déclamation oratoire; le poète parle au milieu d'un cercle pressé d'auditeurs et il parle en son propre nom : aussi a-t-on eu tort de soutenir que le poète épique était entièrement objectif. Il est impossible de faire un récit sans y mettre quelque chose de soi-même : toute épithète implique un jugement; à l'épopée se rattachent la ballade, la romance, et même jusqu'à un certain point le lied. Dans le drame, le poète disparaît entièrement; sa forme propre est le dialogue, et le passé y est rendu présent. La poésie lyrique est essentiellement la représentation d'un état d'âme : le poète y parle en son nom et conte l'histoire de ses joies et de ses peines; sa forme est le monologue. Les lois de la composition poétique ont été données par Gœthe dans sa dissertation sur la poésie dramatique et la poésie épique. Il distingue cinq espèces de motifs : les motifs qui activent l'action, ceux qui l'entravent, ceux qui la retardent, ceux qui font intervenir des événements précédant l'action et ceux qui anticipent sur l'avenir. Quant à la langue proprement dite, elle sera imagée, pleine de vie et de mouvement. Le poète n'essayera pas de décrire minutieusement; à mesure que se déroulent ses épithètes descriptives, nous les oublions et nous ne parvenons pas à nous faire une image nette et précise de l'objet représenté. Le grand art consiste à rattacher les caractères d'un paysage, les traits d'une physionomie à un mouvement; « une bouche rose », voilà qui est expressif, mais combien bien plus, « une bouche rose qui sourit »; nous avons immédiatement la vision du baiser. Aussi

les parties du discours les plus poétiques sont-ce celles qui expriment le plus directement le mouvement ; avant tout le verbe, le verbe actif, qui fait songer à la fois au sujet qui agit et à l'action, et qui acquiert le plus de force poétique quand le mouvement, quand l'action est physique : *sich schæmer* désignait primitivement se couvrir. Puis viennent les participes, les adjectifs, les substantifs et la théorie des métaphores et des tropes enseigne les différentes manières de donner à ces derniers une valeur poétique. Il faudrait en dernier lieu énumérer tous les systèmes métriques et examiner les rapports entre la langue, la poésie et le rythme¹.

V.

Voilà dans ses grandes lignes la *Poétique* de Scherer : il nous reste à formuler notre jugement sur l'œuvre posthume du critique allemand. Tout d'abord la méthode que Scherer propose d'appliquer à la poétique nous paraît parfaitement légitime. Nous admettons que la théorie de la poésie peut se détacher des grands systèmes philosophiques et que la méthode inductive convient aux faits poétiques, comme aux faits naturels. Nous voulons avec lui que l'esthéticien aborde les œuvres sans parti-pris, qu'il ne leur impose pas de criterium absolu, qu'il rende justice à toutes les manifestations du beau, qu'il essaye d'entrer dans le génie de toutes les nations. Pour tout cela Scherer n'a fait que codifier les résultats de son expérience de critique, n'a fait que donner la théorie de la critique historique telle que Herder et A. G. Schlegel en Allemagne, Sainte-Beuve et parfois M. Taine chez nous l'ont pratiquée.

Seulement Scherer ne s'en est pas tenu là. Il n'a pas seulement, après avoir tracé les grandes lignes de la méthode, essayé de l'appliquer, de classer les faits, d'écrire une espèce de répertoire, de dictionnaire des genres poétiques. Il a abordé

1. *Die Poetik*, 235 à 277.

les questions d'origine et par là nous semble s'être écarté de son plan primitif. En effet, dès qu'on s'occupe des questions d'origine, il est impossible de rester empirique et de ne s'en tenir qu'à l'expérience. On a nécessairement recours à l'hypothèse, à la construction, au système. Scherer, en soutenant que la source de toute poésie est le plaisir et essentiellement le plaisir sensuel, est aussi systématique que Vischer ou que Zimmermann ; si l'un est idéaliste, l'autre formaliste, Scherer est sensualiste intransigeant et le voilà, bien malgré lui, parmi ces philosophes en *iste*, auxquels il fait une guerre si acharnée. Il a bien essayé de démontrer sa théorie, mais nous savons depuis Locke ce que valent les témoignages des voyageurs et des missionnaires et, quant aux peuples primitifs, il manque absolument de documents et est obligé d'avoir incessamment recours à des hypothèses que vraisemblablement on ne pourra jamais vérifier.

De plus, il nous paraît que l'éducation scientifique de Scherer ne le rendait pas tout à fait propre à toute l'étendue de la tâche qu'il avait entreprise. Ce philosophe malgré lui manquait un peu de connaissances philosophiques. Il fait dans sa théorie de la production poétique une très large part à l'association, mais il n'était pas au courant des travaux des associationnistes anglais et américains, Bain, Spencer et William James, où il aurait pu trouver une foule d'arguments. Sa théorie de l'imagination est d'une psychologie un peu élémentaire et un peu superficielle et pour toute la partie psychologique de la *Poétique*, si nous reconnaissons que Scherer est arrivé par une route bien à lui aux solutions qu'il nous propose, nous sommes obligés d'avouer que ces solutions ne sont pas bien nouvelles.

En revanche, la façon dont il pose les questions est on ne peut plus originale. A propos de la division du travail, il nous fait la théorie de l'origine de l'épopée ; à propos de la valeur marchande d'une œuvre d'art, il traite la question de la *Natur* et de la *Kunstpoesie*. Jamais encore on n'avait tant entendu

parler dans une poétique de facteurs de la production et de lois de l'offre et de la demande. Tout cela est ingénieux et piquant, mais bien artificiel et parfois même un peu puéril. A force de vouloir frapper l'imagination par des rapprochements inattendus, Scherer arrive à une sorte de marivaudage scientifique qui dépasse les limites du goût.

Il faut donc faire dans la *Poétique* deux parts très distinctes : l'une où Scherer fait des théories générales, l'autre où il se contente de noter les résultats de son expérience de critique ; c'est la dernière qui nous paraît de beaucoup la plus remarquable. Peut-être qu'on pourrait lui reprocher d'avoir trop exclusivement en vue les œuvres allemandes et aurait-il dû intituler son travail *Poétique de la Littérature allemande*. Mais en somme partout où il se trouve sur son terrain de critique, de philologue, de linguiste, les observations fines, les rapprochements délicats abondent. Il a insisté avec grande raison sur le profit que la poétique peut retirer d'une étroite union avec la philologie et la linguistique, il a montré quelles révélations les recherches sur l'origine et la filiation des mots peuvent apporter à la théorie de la poésie : dans toutes ces questions il est tout à fait original et éminemment suggestif.

En résumé, la *Poétique* de Scherer, tout incomplète, toute fragmentaire, tout insuffisante sur certains points qu'elle nous paraisse, porte bien la marque essentielle de l'esprit de l'auteur. Elle fait penser, elle soulève des questions nouvelles, elle pose à nouveau des questions que l'on croyait résolues. L'édifice que Scherer avait rêvé de construire ne s'élève pas au-dessus du sol, mais celui qui reprendra l'œuvre et la mènera à bonne fin devra avoir incessamment recours à la géniale esquisse de son prédécesseur.

CINQUIÈME CHAPITRE.

Nous avons, dans le premier chapitre de cette étude, tenté d'esquisser l'évolution de la philologie et de la linguistique allemandes, depuis les origines jusqu'à Wilhelm Scherer. Nous avons ensuite mis en saillie les traits essentiels de la physionomie de Scherer et essayé de dégager les idées générales qui ont présidé à ses recherches scientifiques et leur confèrent une unité. Puis nous avons analysé son œuvre littéraire et esthétique, en faisant remarquer que les parties les plus originales en étaient celles où le littérateur et l'esthéticien s'effaçaient devant le philologue et le linguiste. C'est sur ces derniers que nous allons maintenant concentrer toute notre attention, et nous revenons ainsi, après de longs détours, qu'expliquent et qu'excusent au besoin la mobilité intellectuelle, la diversité d'aptitudes, la curiosité universelle de notre auteur, à notre point de départ : à la philologie et à la linguistique allemandes, à l'œuvre philologique et linguistique de Scherer.

I.

Nous l'avons dit déjà, Scherer a débuté par la philologie et, quelle que fût la diversité de ses études postérieures, il n'a jamais cessé de rester philologue. Aussi se fait-il de la philologie l'idée la plus élevée. Pour la caractériser, il n'hésite pas à emprunter les épithètes dont l'Ancien Testament accompagne le nom de Zebaoth. La philologie, dit-il, embrasse tout, comprend tout, éclaire tout. *Die Philologie ist allumfassend, allverstehend, allbeleuchtend*¹. Nous dirons avec moins d'emphase que

1. Aufsätze über Goethe. Goethe-Philologie, p. 3.

pour Scherer comme pour Bækh, la philologie est avant tout une science historique, est en somme l'histoire elle-même. Comme l'histoire, elle s'appuie sur quelque chose de donné, de connu, qu'elle étudie à nouveau, à l'encontre des arts qui créent de toutes pièces. Son but le plus prochain est le mot parlé et écrit, et puisque toute science est impossible sans mots, la philologie est une nécessité absolue et primordiale de l'esprit humain. Comme toutes les autres disciplines historiques, la philologie peut être définie : la connaissance du connu, *das Erkennen des Erkannten* ¹.

Cette formule admise, quelle devra être la méthode propre à la philologie? Ce sera — et la conséquence découle naturellement et nécessairement de la définition — la méthode historique. Contrairement à Schleicher, Scherer n'admet pas de différence entre l'évolution et la dissolution d'une langue, entre la nature et l'histoire. Pour lui, il n'a trouvé partout que de l'histoire. Il lui est impossible de concevoir une langue comme un résultat achevé d'événements préhistoriques, éternellement mystérieux. Toute langue, toute étape de langue, tout mot, toute forme qu'un témoignage autorisé nous transmet, appartient au philologue, appartient à l'histoire ².

Un des procédés essentiels de la méthode historique, et nous l'avons dit déjà à propos de faits littéraires et esthétiques, est l'analogie. Il n'est pas de meilleur moyen pour connaître le passé, que d'étudier le présent, et que de projeter en quelque sorte le présent dans le passé. De même que le géologue se refuse d'admettre que les révolutions préhistoriques du globe ont été amenées par des causes inexplicables et différant de celles qui agissent encore de nos jours, le linguiste ne saurait chercher, pour les phénomènes très anciens qu'il étudie, des lois autres que celles que lui révèlent les phénomènes linguistiques modernes. La loi de la causalité universelle, que nous

1. Cf. Bækh, *Encyclopédie und Methodologie der philologischen Wissenschaften*, herausgegeben v. Ernst Bratuschek. Leipzig, 1877, p. 10 et suiv.

2. Scherer, *Zur Geschichte der deutschen Sprache*. 2^e édit. Berlin, 1878, p. 14.

avons trouvée parmi les articles de foi de Scherer, vaut pour la philologie et la linguistique, comme pour toutes les autres sciences. Tout fait a une cause et les mêmes causes produisent partout et toujours les mêmes effets. Nous verrons, en exposant les théories de Scherer, quel usage fréquent et souvent heureux il fait de l'analogie.

Si maintenant, guidés par la loi de la causalité et par l'analogie, nous étudions l'évolution des langues, nous nous apercevrons qu'elle obéit à une double loi : à la loi de la transmission et à la loi de la différenciation. Toute racine, toute forme tend, d'une part, à persévérer et, de l'autre, à s'altérer. La linguistique tout entière, à l'exception de la phonétique, a pour but de résoudre les racines prédictives et formelles (pronominales) en leurs éléments les plus simples, de faire l'histoire des variations de pouvoir de ces sons simples, de montrer comment, par transmission et par différenciation, ils maintiennent leur existence et leur sens. Les lois de la transmission et de la différenciation expliquent les éliminations des racines, les altérations phonétiques et le renouvellement dialectal. En effet, les racines et les formes se transmettent de père en fils, de famille en famille, de tribu en tribu. Mais déjà les enfants altèrent l'héritage acquis. Tel mot préféré l'emporte sur ses synonymes, qui, après avoir vivoté encore quelque temps, finissent par tomber tout à fait en désuétude. Les racines, comme tous les êtres vivants, subissent la loi de la lutte pour l'existence ; il y a dans ces batailles, qui méritent de trouver des historiographes, des vainqueurs et des vaincus, et nous verrons en étudiant plus loin les racines aryennes, quelle loi particulière préside à leur élimination. Pour la grande majorité des cas, Scherer pose la formule suivante : Si une forme a l'emporte sur une forme b , c'est que a et b ont un élément commun x , qui les distingue des formes analogues : $a = x + \alpha$ $b = x + \beta$. La victoire de α , la déchéance de β , s'explique presque toujours par la fréquence de l'emploi du premier. L'altération phonétique se comprend de la même manière. Les

sons transmis se modifient. L'articulation difficile est remplacée par l'articulation plus facile. Les voyelles que sauvegarde l'accent sont maintenues, les voyelles non accentuées se décolorent et finissent par disparaître. Tel accouplement de son, qui flatte l'ouïe grossière des peuples primitifs, persiste malgré la loi phonétique. Les motifs esthétiques jouent un rôle considérable dans les altérations phonétiques. Les héritiers ne maintiennent jamais une langue dans l'état où elle leur a été transmise, mais, suivant la loi générale de l'évolution, ils l'individualisent. Il en est de même enfin pour le renouvellement dialectal. D'une contrée circonscrite une population exubérante est obligée d'émigrer et de chercher fortune ailleurs. La langue qu'elle emporte de la mère-patrie, se détruit ou se dénature chemin faisant. Chaque tribu choisit parmi les synonymes de cette langue ceux qui lui conviennent et à mesure que les différentes tribus se séparent leur langue se différencie. Puis, quand chacune d'elles est enfin arrivée dans la contrée où elle doit se fixer, elle y trouve des conditions d'existence physique et morale souvent tout autres que celles qu'elle a quittées et leur langue est obligée de s'y adapter¹. C'est ainsi que les langues donnent naissance à des dialectes et que les dialectes deviennent à leur tour des langues; c'est ainsi que s'explique la naissance successive du zend, du sanscrit, du celte, du germain, du grec et du latin, du slave et du lette, tous également issus de la langue aryenne primitive, parlée dans les hautes vallées de l'Oxus. A la transmission et à la différenciation il faut ajouter des phénomènes similaires : le malentendu, la conséquence fautive et l'hypostase, par exemple : la locution *zu Frieden* devenant l'adjectif *zufrieden*.

Transmission héréditaire et différenciation, ce sont là des termes que la théorie de Darwin nous a rendus familiers. Scherer, surtout après le mémoire de Schleicher sur « la théo-

1. Cf. Max Müller, *la Science du langage*, et E. Burnouf, *la Science du langage*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1867.

rie de Darwin et la linguistique », avait le devoir de rechercher quel parti cette science pouvait tirer de l'hypothèse du grand Anglais. Nous avons vu que pour les racines, pour les flexions et les suffixes, Scherer admet la loi du *struggle for life*, mais il fait remarquer avec raison que c'est là une théorie bien connue et appliquée avant Darwin, et que celui-ci, de son propre aveu, n'a fait que projeter dans le monde animal des observations qu'on avait faites, bien avant lui, sur les hommes. Il voit encore, dans la linguistique comme en zoologie, l'utilité des tables généalogiques. Mais ce qu'on doit surtout apprendre de Darwin, c'est l'observation minutieuse des phénomènes simples et accessibles et la projection dans le passé des connaissances acquises par l'étude du présent. De même encore que par Darwin les essais méprisés des éleveurs et des horticulteurs ont acquis une importance scientifique considérable, de même certaines disciplines philologiques dédaignées devraient être reprises et rendraient sans doute à la science les plus signalés services; ainsi la synonymique, la rhétorique et la stylistique. Les formations synonymiques sont pour le philologue d'un intérêt capital : elles créent des racines, des syllabes de dérivation, des flexions et même des constructions syntactiques. De même le besoin stylistique de varier l'expression et de rendre un même concept par des expressions parallèles, date probablement des premières époques de la langue aryenne, et peut souvent aider à faire comprendre des formes obscures. Enfin, de même que Darwin a recours pour expliquer les organes et les fonctions des races supérieures aux organes et aux fonctions de races inférieures, le linguiste doit tenir compte des formes inférieures des langues; c'est ainsi que l'étude des langues agglutinantes a éclairé et renouvelé en quelque sorte l'étude des langues indo-européennes.

Les biologistes, les physiciens et les chimistes font profession de s'en tenir aux phénomènes et de ne pas chercher à expliquer les causes premières; malgré les progrès prodigieux des sciences naturelles, les concepts de force, d'atome, d'éther,

sont aussi mystérieux aujourd'hui qu'autrefois. Nous connaissons assez Scherer pour deviner qu'il ne se résoudra pas à cette résignation : il veut pousser les recherches jusqu'au delà même du possible et il ne recule devant aucune hypothèse, quelle qu'en fût la témérité. Il juge qu'il est de la plus haute importance pour le linguiste de se poser la question de l'origine de la langue. Pour résoudre complètement et empiriquement le problème, il faudrait rechercher la signification primitive des éléments derniers de toutes les langues et montrer comment ces éléments ont acquis ces significations. Il est probable que nous n'atteindrons jamais à cette induction complète. Mais peu importe. Il suffirait pour le moment que l'on fit l'enquête sur l'aryen primitif. Il suffirait de posséder les trois quarts des racines aryennes dans leur forme primitive, avec leurs significations premières et alors une imagination, sachant écarter toute conclusion arbitraire et exercée sur les premiers monuments de la poésie aryenne, considérerait ces racines simples comme des composés de sons simples et indivisibles, comme des agrégats d'atomes linguistiques, et conclurait des significations des composés aux significations des parties composantes¹. Sans doute il faudra avoir recours à l'hypothèse ; mais il ne faut ni une hardiesse, ni une perspicacité trop grandes, pour entrevoir, ci et là, le lien entre la nature des sons et leur signification. Le son peut, par exemple, essayer d'imiter le concept désigné : ainsi dans la racine *ma remplir*, le son que produit la bouche close et remplie, est caractéristique du sens, et les recherches de Heyse, de Bielenstein et d'autres, si elles sont hypothétiques, n'en sont pas moins dignes d'intérêt et d'encouragement.

Quelle est dans la création des mots et des formes, le rôle de la volonté et de l'intelligence humaines ? D'après Scherer il est considérable. Si nous voyons de nos jours des écrivains créer des mots, pourquoi ne pas supposer que les chefs de tribus, les guerriers, les premiers poètes des peuples primitifs

1. Zur Geschichte, p. 24.

faisaient de même ? Seulement cette intervention de l'individu n'entraîne pas forcément l'arbitraire et le hasard : elle est entourée de garanties que l'étude d'époques connues apprend à connaître et à apprécier. On admettra plus facilement la théorie de l'invention du langage, quand on saura exactement comment, dans le phénomène psychologique de l'invention, le conscient et l'inconscient se mêlent et se confondent.

Scherer fait donc intervenir dans la linguistique, l'homme avec ses facultés intellectuelles et esthétiques, avec sa volonté qui choisit et élimine, qui crée et détruit. Il s'éloigne ainsi d'une théorie qui, pendant un certain temps, a fait fortune. Bopp déjà aimait à appliquer à la linguistique, la terminologie des sciences naturelles : on trouve chez lui des expressions, comme l'anatomie, la dissection anatomique, la dissolution chimique de la langue¹. Schleicher — naturaliste de distinction — a poussé l'analogie jusqu'à ses dernières conséquences. Il a essayé de démontrer que la philologie et la linguistique étaient deux sciences absolument différentes. Si la philologie est une science historique, la linguistique est pour lui uniquement une science naturelle. L'objet de ses recherches n'est pas la vie intellectuelle des peuples, l'histoire, mais le langage seul ; ce n'est pas la libre activité de l'esprit, mais c'est la langue, formée par la nature, soumise à des lois organiques invariables, aussi indépendantes d'une volonté particulière que l'est le chant du rossignol. L'objet de la linguistique est un organisme naturel et pour le linguiste la langue est une fin en soi² ?

Scherer, nous l'avons vu, n'arrive en aucune façon à cette conclusion. Il parle, lui aussi, de la vie de la langue, de son évolution, de lois phonétiques. Mais il se rend compte que la langue ne vit que par ceux qui la parlent, que son évolution dépend de celle de la nation où elle est née, où elle a grandi, où elle se modifie et meurt, que les lois phonétiques enfin ne

1. Voir Delbrück, *Einleitung in das Sprachstudium*, 2^e édit., 1884, p. 17.
2. Aug. Schleicher, *Die deutsche Sprache*, 2^e édit., p. 120 et suiv.

sont que des lois empiriques et non des lois véritables¹. Avec Rümelin (*Vorträge u. Aufsätze*, p. 5) et Curtius (*Bemerkungen über die Tragweite der Lautgesetze*, 1870), il affirme que les faits linguistiques sont soumis à des lois et que les dérogations apparentes et réelles à la loi doivent toujours être explicables et expliquées. Seulement l'explication de ces lois doit être cherchée, non dans la langue, organe indépendant, mais dans l'homme, aussi bien dans sa structure organique que dans sa nature psychologique. Car Scherer occupe une place intermédiaire entre ceux qui font de la linguistique une science uniquement historique et ceux qui en font une science organique, uniquement naturelle : ici, comme bien souvent ailleurs, il réconcilie deux théories contraires, en s'appropriant ce que chacune d'entre elles recèle de vérité. La langue est pour lui à la fois quelque chose d'organique et quelque chose d'intellectuel : ce qu'il y a en elle d'organique, les sons, devra être expliqué par la science des organes vocaux, par la physiologie vocale ; ce qu'il y a en elle d'intellectuel, les racines, les flexions, les suffixes, sera expliqué par la psychologie et l'histoire. Le linguiste devra toujours se servir concurremment de ces deux instruments et ne jamais oublier, quand il fait de la physiologie, que l'intelligence et la volonté interviennent, même quand il s'agit des sons et de leurs modifications, et quand il fait de la psychologie, que la matière sur laquelle la volonté et l'intelligence opèrent, appartient au domaine des sciences naturelles, à la physiologie.

II.

La physiologie, appliquée à la linguistique, est une science toute moderne. Brücke cite dans la revue historique qui ouvre son volume², parmi ses prédécesseurs, Juan Pablo Bonet 1620,

1. *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, p. 17, note.

2. *Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprache für Linguisten und Taubstummler*, v. Ernst Brücke. Wien, Gerold, 1876, 2^e édit., p. 3 à 7 et 152 à 169.

Johann Wablis 1653, Kempelen, Du Bois Raymond père 1812, Robert Willis 1828, Chladni 1824, Purkine 1836, Johannes Müller, Ellis, Rapp, Czech et Lepsius 1855. Scherer ajoute à cette liste les noms de deux élèves de Jacob Grimm, Rudolf v. Raumer et Theodor Jacobi. Mais l'impulsion définitive a été donnée par les articles de Brücke, parus dans la *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, cahiers 7, 8, 9, en 1856. C'est à Brücke, malgré les travaux les plus récents de Merkel (*Laetik*) et de Sievers (*Grundzüge der Lautphysiologie*, 1876) que Scherer revient sans cesse ; c'est de là qu'il puise les résultats qu'avec son esprit d'initiative et sa hardiesse ordinaires, il essaye d'élaborer et de féconder. Nous n'avons pas à examiner ici en détail l'œuvre de Brücke ; nous nous demanderons seulement quels sont ces résultats que Brücke a fournis à Scherer et quel parti celui-ci en a su tirer.

Le livre de Brücke passe en revue tous les sons que produisent nos organes vocaux et il essaye avant tout de les distinguer les uns des autres et de les classer. Tout d'abord s'impose la division en voyelles et en consonnes. Elles diffèrent en ce que pour toute consonne il se produit dans le canal buccal une clôture ou un rétrécissement qui donne naissance à un bruit, distinctement perceptible, indépendant du son, de la voix et de la voix chuchotée, tandis que pour les voyelles le canal buccal n'est ni clos, ni rétréci de telle façon que le son serait caractérisé par le bruit né à la clôture ou au rétrécissement, et non par la différence de résonance de la voix, de la voix chuchotée ou du souffle¹. Pour les voyelles, ce qui les distingue les unes des autres, c'est l'allongement ou le raccourcissement du tuyau additionnel qui, sous la forme de la cavité de la bouche et de l'arrière-bouche, est ajouté au larynx². Ainsi pour l'*i* le tuyau additionnel est le plus court, pour l'*ou*³ le plus long possible ; pour l'*a* il est plus court que

1. *Loc. cit.*, p. 40.

2. *Ibid.*, p. 17.

3. Je remplace toujours l'*u* allemand par *ou*, la lettre du son équivalent en français.

pour l'*ou* et plus long que pour l'*i*. Les autres voyelles sont formées par le raccourcissement et le rétrécissement dans le milieu du larynx, du tuyau, à partir de *i* jusqu'à *ou*. C'est ainsi que Brücke obtient pour les voyelles le tableau suivant :

	a			
	a ^o	a ^o		
	e ^a	a ^o	o ^a	
	e	e ^o	o ^o	o
	i	i ^{ou}	ou ⁱ	ou

Les diphtongues naissent quand on passe d'une voyelle à une autre et que durant le passage on fait sonner la voix : d'où, *ai*, *a^oi*, *e^ai*, *aou^{ou}*, *a^oou^{ou}*, *oi*, *oui*, *oua^o* et *o^oou*. Enfin toutes les voyelles et toutes les diphtongues peuvent être prononcées ou bien purement ou bien avec nasillement. Le son nasal naît quand l'air de la cavité nasale est mis en oscillation par les ondes sonores partant des cordes vocales.

Pour les consonnes, le principe de division est double : la place de l'articulation et le domaine de l'articulation, *die Articulationsstelle und das Articulationsgebiet*. D'une part : 1° le nez est fermé à l'air et le canal buccal est clos quelque part : c'est ainsi que naissent les explosives, *Verschlusslaute*, les ténues *p*, *t*, *k*, et les moyennes *b*, *d*, *g* ; 2° le nez est fermé à l'air et le canal buccal est tellement rétréci dans une de ses parties que l'air exhalé produit un frottement contre les parties atteignant au rétrécissement : d'où les aspirées, les *sibilantes*, les demi-voyelles *f*, *s*, dur, *ch* allemand, *w*, *s*, doux et *j* ; 3° aux aspirées ou fricatives (*fricare*, froter) se rattachent les *l*, qui sont formés eux aussi par un rétrécissement du canal buccal, mais là le rétrécissement ne se trouve pas dans la partie médiane du canal buccal, mais aux deux côtés, entre le bord des lèvres et les molaires, de façon que l'air passe dans l'intérieur des joues et s'échappe ainsi ; 4° le nez est fermé à l'air et une des parties ou le bout du canal buccal est mis en vi-

bration par l'air, de là les *r*, les sons tremblés, *Zitterlaute* ; 5° enfin, le chemin à travers le canal buccal est fermé à l'air, mais le nez lui est ouvert, de là les nasales, les *résonnantes*, les semi-voyelles, *m*, *n*. Comme les voyelles, ces dernières consonnes ne produisent pas un bruit indépendant de la voix, mais elles s'en distinguent, en ce que le chemin à travers le canal buccal est clos, et partant elles ne peuvent pas comme les voyelles accompagner des consonnes. Voilà pour les consonnes qui n'ont qu'une place d'articulation ; la place d'articulation est cette partie de la plaine médiane du canal buccal où les parties articulantes se rapprochent. Ces places d'articulation sont répandues dans trois domaines d'articulation, et d'après ces trois domaines, les cinq séries de consonnes que nous venons d'énumérer se subdivisent en trois séries nouvelles : 1° la lèvre inférieure forme clôture ou rétrécissement avec les incisives supérieures ; 2° la partie antérieure de la langue forme clôture ou rétrécissement avec les dents ou le palais ; 3° la partie médiane ou postérieure de la langue forme clôture ou rétrécissement avec le palais. Cette division établie, Brücke passe successivement en revue les explosives, les fricatives, les *l*, les *r*, les nasales des trois domaines d'articulation et obtient ainsi la gamme complète des consonnes qui n'ont qu'une place d'articulation. Il y ajoute les consonnes qui ont une double place d'articulation, c'est-à-dire qui produisent en même temps deux bruits distincts : le *sch* allemand *s* χ ou plus précisément *s*¹ χ ² ou *s*² χ ², le *c* italien *t*¹ (*s* χ), le *ch* anglais *t*¹ (*s*¹ χ ²), le *j* français (*z*¹ *y*²), le *j* anglais *d*¹ (*z*¹ *y*²) et enfin les sons mouillés, en italien *gl*, en espagnol *ll*, c'est-à-dire *l* et *n* suivis immédiatement de *j*.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur le chemin parcouru, qu'avons-nous obtenu ? Une classification plus ou moins discutable des voyelles et des consonnes, des tableaux commodes où le linguiste trouve, à leur place, avec une étiquette appropriée, les sons dont il a besoin. Quant aux explications, il me semble qu'au fond elles sont moins nouvelles qu'elles ne

le paraissent au premier abord et que, même nouvelles, leur utilité pour le linguiste n'apparaît pas très clairement. Que la différence entre les voyelles soit une différence de hauteur ou une différence de longueur du tuyau additionnel du larynx, en quoi cela pourra-t-il expliquer leurs modifications? Pour nous, la physiologie des organes vocaux rend au linguiste à peu près les mêmes services que la physiologie cérébrale au psychologue. Elle devra fournir au linguiste la matière sur laquelle il travaillera et si Brücke dit que le linguiste arrive empiriquement à une série de lois dont l'explication doit être cherchée dans la physiologie¹, je dirais plutôt que le physiologue doit décrire les différents phénomènes linguistiques, et que c'est le linguiste qui, avec l'aide de la physiologie sans doute, mais surtout avec l'aide de la psychologie et de l'histoire, devra chercher les explications définitives et formuler les lois. C'est bien là, en somme, l'avis de Scherer. La tâche du physiologue, dit-il, se réduit pour le moment à décrire aussi précisément que possible les différents sons. Quant aux motifs derniers, le physiologue est aussi peu avancé que le linguiste, et quant à la question de savoir à laquelle des deux sciences revient le droit de les rechercher, elle n'est point résolue. En tous cas, la psychologie et l'esthétique devront toujours être consultées. Bien rarement un changement de son s'explique uniquement par la facilitation de l'articulation. Parmi les causes physiques peuvent intervenir aussi les erreurs de l'ouïe qui se propagent de génération en génération; parmi les motifs psychologiques, qui expliquent seuls ou du moins contribuent à l'explication, il faut tenir compte de l'inattention, de la paresse, de la rapidité ou de la lenteur du débit, de la passion de celui qui parle, de ses efforts de bien dire, de dire harmonieusement, des modifications de goût, du jeu avec les sons, des influences de civilisation et de langues étrangères. C'est surtout sur les points limitrophes des sciences que la division du travail est impossible et ne conduit qu'à laisser sans ré-

1. *Grundzüge*. Préface, p. 1 et 2.

ponse les questions les plus importantes. Or toute recherche des causes dernières porte précisément sur ces points et l'union du travail forme ici, comme dans le monde économique, le complément nécessaire et indispensable de la division du travail¹.

Maintenant que la question de compétence entre les deux sciences est vidée, nous avons à rechercher comment Scherer a appliqué les principes de Brücke et a essayé de les étendre et de les continuer. Il part de la vue qu'il doit y avoir pour tous les organes vocaux une position naturelle et normale, un point d'indifférence. Déjà Brücke fait observer que pour expliquer le passage du *θ* grec à l'*f* russe, passage que l'on peut constater aussi dans quelques dialectes allemands, il faut tout simplement que les incisives, dont la position naturelle se trouve entre la pointe de la langue et la lèvre inférieure, forment rétrécissement avec cette dernière, au lieu de le former avec la première². C'est cette position naturelle de tous les autres organes qu'il s'agit de fixer, pour expliquer maint autre changement et c'est dans la *Lalétique* de Merkel que Scherer trouve l'indication cherchée. D'après Merkel voici la position naturelle des différents organes qui produisent les sons. Le larynx occupe une place médiane dans la gorge. Les mâchoires sont rapprochées presque jusqu'au contact des dents, la bouche est fermée, la langue légèrement bombée, sa pointe touche les incisives, son dos n'est éloigné que de quelques lignes de la superficie totale de la cavité palatale, l'épiglotte forme avec la glotte un angle d'environ 40°, le voile du palais pend de façon à ouvrir à l'air le chemin à travers le nez³. Maintenant il faut distinguer, d'après Scherer, de cette position normale physique, la position normale linguistique. En effet, dans la position naturelle physique, les organes vocaux sont considérés à l'état d'inactivité, tandis que dans la position naturelle

1. *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, p. 35, 36, 91, 92.

2. *Grundzüge*, p. 39.

3. Merkel, *Laletik*, p. 37 et 62.

linguistique, c'est-à-dire dans la position à laquelle les organes, dans leur activité retournent le plus facilement et le plus volontiers, les organes sont considérés à l'état d'activité. Cette position linguistique varie pour toutes les langues, pour tous les dialectes, pour tous les patois. Ainsi Merkel a montré que chez les Sémites, qui ont une prédilection particulière pour les consonnes, il y a développement particulier de la *pars basilaris ossis occipitis* et une largeur et une profondeur remarquables de la cavité pharyngo-nasale, que clôt le voile du palais¹. De même Scherer a observé que les paysans autrichiens avaient une tendance à nasiller les voyelles, c'est-à-dire, d'après les principes de Brücke, à ouvrir à l'air expiré le passage à travers le nez : la position normale active du voile du palais doit donc être pour les paysans d'Autriche l'état de suspension, et la vérification de l'hypothèse consisterait à prouver que les muscles élévateurs du voile du palais sont moins développés chez les Autrichiens que chez les peuples qui articulent leurs voyelles purement². De cet état normal actif absolu il faudrait distinguer l'état normal actif relatif, qui pourrait peut-être résoudre la délicate question des assimilations de voyelles. Le problème de l'assimilation se formule ainsi : quels sons dans une langue ou dans un dialecte ont le pouvoir de modifier les sons voisins, jusqu'à quelle distance cette influence peut-elle s'exercer, quelle est la nature de cette influence, est-elle unilatérale ou réciproque ? Il faut sans doute faire intervenir ici, comme presque toujours dans les explications physiologiques, des motifs psychologiques et moraux. Pour que l'on ait dit *engil* au lieu de *angil*, il faut, semble-t-il, supposer que la voyelle *i* de la dérivation est entrée plus tôt dans la conscience que la voyelle de la racine, qu'elle a été plus près du seuil de la conscience (*Schwelle des Bewusstseins*, terme bien connu de la psychologie de Herbart) que la consonne ou les consonnes qui l'ont précédée. Mais cette expli-

1. Merkel, *Laletik*, p. 42.

2. *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, p. 34 et suiv.

cation ne suffit pas. Si le vieux-haut-allemand change *engil* en *angil* et non *ongoul* en *angoul*, comme le vieux-nordique, c'est qu'il faut tenir compte de la nature particulière de l'*i* et de l'*ou*, c'est que la facilitation de l'articulation d'une voyelle *e* plus proche de l'*i* que de l'*a* ne paraissait pas nécessaire pour le passage de l'*a* à l'*ou*. Les assimilations sont donc un des phénomènes linguistiques où l'on peut le mieux étudier l'action combinée des motifs physiologiques et psychologiques. Il est évident que la prononciation d'*engil* est plus facile que celle d'*angil*, mais, d'autre part, si on n'a pas modifié *angoul* en *ongoul*, c'est que sans doute des raisons esthétiques, qu'il est impossible de deviner aujourd'hui, protégèrent l'*a* d'une altération.

C'est encore par l'action combinée de la physiologie et de la psychologie, que Scherer essaie d'expliquer un des phénomènes essentiels de la phonétique allemande : la substitution des consonnes. Nous aurons lieu d'exposer et d'examiner sa théorie quand nous arriverons à la philologie allemande proprement dite.

III.

Car, et nous l'avons laissé entrevoir dans notre premier chapitre, depuis que Schleicher avait définitivement posé l'hypothèse d'une langue aryenne primitive, parlée dans les hautes vallées du Tibet, dont seraient nées toutes les langues dites indo-européennes, la philologie allemande est devenue un chapitre de la philologie indo-européenne. Pour expliquer les racines, les syllabes de dérivation, les flexions, les voyelles et les consonnes des différents dialectes germaniques, on ne remonte plus seulement avec Jacob Grimm aux dialectes les plus anciens de la famille germanique, au gothique, au vieux-haut-allemand et au vieux-bas-allemand, mais on va chercher les explications dernières dans les racines, les flexions, les voyelles et les consonnes de l'aryen primitif. Tout philologue allemand

est tenu d'être en même temps indianiste et la plus grande partie de l'histoire de la langue allemande de Scherer est consacrée à l'examen et à l'éclaircissement des racines et des formes aryennes. Ce serait mettre dans l'ombre quelques-unes des plus brillantes hypothèses de Scherer, que de ne pas le suivre dans ces reconstitutions, dont plusieurs tout au moins semblent définitivement acquises à la science.

Schleicher avait tracé dans son *Compendium* des langues indo-germaniques, le tableau suivant de la phonétique aryenne, c'est-à-dire de la langue parlée immédiatement avant la séparation des Aryas. Voyelles : *a, i, ou, aa, ai, aou, âa, âi, âou*. Consonnes : *k, g, gh, j, s, v, t, d, dh, n, m, r, p, b, bh*. Les linguistes modernes, et parmi eux Scherer, ont contesté l'exactitude de ce tableau. Ils ont conclu de la diversité de sons des langues modernes, à la diversité de sons dans la langue primitive, et ont revendiqué pour elle les *é* que possède l'arménien et les *r*. De plus, si pour Bopp l'agglutination des syllabes dérivatives et des flexions a suivi la scission de la langue primitive, on admet de nos jours que ces agglutinations datent de l'aryen, et que ce sont des mots complets qui ont été transportés dans les différentes langues qui s'en sont détachées¹. Mais alors comment dans ces langues des formations nouvelles sont-elles possibles ? Avec Withney et Leskien, Scherer répond que, puisque les formations nouvelles dans une langue achevée ne peuvent s'expliquer par l'agglutination des éléments constitutifs des mots, à moins que ces éléments ne soient eux-mêmes des mots complets, elles ne peuvent être dues qu'à l'analogie : *Neubildungen sind Nachbildungen*, toute forme nouvelle est une forme créée par analogie avec une forme ancienne. Cette langue primitive, qui possédait la flexion, dans laquelle les expressions périphrastiques devaient déjà abonder, a donné naissance aux différentes langues indo-européennes. Parmi les nombreuses tribus aryennes, les unes restent en Asie, les autres émigrent en Europe : d'où les langues aryennes de l'Est et

1. Voir Delbrück, *Einleitung in das Sprachstudium*, p. 57.

les langues aryennes de l'Ouest. Parmi les Aryas de l'Ouest, Scherer distingue, avec la plupart des linguistes, les Celtes, les Italiens, les Germains, les Lettoslaves, les Thraces et les Grecs, mais il n'admet pas avec Schleicher et quelques autres l'existence d'une nation et d'une langue slavo-germanique : les analogies incontestables entre les deux familles de langues s'expliqueraient tout naturellement par les rapports de voisinage des deux nations. Quoi qu'il en soit, tous ces peuples ont emporté de l'Asie en héritage commun la langue mère : c'est d'elle qu'ils tiennent leurs racines, leurs flexions, leurs verbes, leurs substantifs, leurs pronoms et leurs prépositions et pour en expliquer les altérations, il faut commencer par reconstituer ce trésor commun, que chacun d'entre eux a monnayé d'une façon particulière et originale.

Et tout d'abord les racines. Les racines sont les mots de la période qui a précédé la naissance de la flexion, et avec le développement de la flexion, elles disparaissent. La racine est, pour parler avec Delbrück, un centre de signification idéal, *ein ideales Bedeutungscentrum*, et il n'y a que des racines aryennes. Depuis Bopp on distingue deux classes de racines : les racines verbales ou prédicatives (verbes, substantifs et adjectifs) et les racines pronominales ou démonstratives (pronoms, prépositions, conjonctions et particules). Curtius, Withney et Max Müller sont partisans de cette théorie, tandis que Grimm, Schleicher et Weber essayent de dériver les racines pronominales des racines verbales. Scherer ne doute pas que jusqu'à un certain point cette dernière théorie ne recèle une part de vérité ; mais il ne s'arrête pas là, et, comme nous le verrons, il essayera inversement de dériver les racines prédicatives des racines démonstratives¹. Quant à la forme des racines, quant à la question de savoir s'il n'y a que des racines monosyllabiques, Scherer n'a pas d'avis particulier. Je suppose qu'il aurait parfaitement admis des racines de deux syllabes, et que, fidèle au principe de la projection du présent dans

1. *Zur Geschichte*, p. 451.

le passé, il aurait voulu, avec Paul et Braune contre Schleicher, que les racines primitives possédassent non seulement les voyelles simples *i*, *a* et *ou*, mais encore *ei*, *eu*, et d'autres. En résumé, pour Scherer comme pour Delbrück et pour tous les *Jung-Philologen* il n'y a de donnés que des mots, dont on extrait les racines à l'aide d'opérations grammaticales. Ces racines, nous avons vu que Scherer les soumet aux lois de la transmission et de la différenciation et à la loi du combat pour la vie. Les racines, dit-il, sont des forces historiques indépendantes, qui étendent leur domaine les unes aux dépens des autres ; celles-ci acquièrent un vaste empire, celles-là s'étiolent et périssent. Comme dans la vie des peuples et des États, les circonstances se modifient continuellement. Les causes de l'accroissement et de la diminution de la puissance sont multiples et complexes ici et là. Certaines grandes causes, comme les changements de pouvoir dans l'ensemble de la situation historique, portent au faite, tantôt tel mot, tantôt tel autre, qui domine quelque temps les esprits et ajoute un sens nouveau au vocabulaire. Nous voyons continuellement, en suivant la langue allemande dans sa période historique, c'est-à-dire littéraire, comme le nombre des racines diminue et comme elles sont remplacées par des composés, c'est-à-dire des combinaisons des racines existantes. Il n'y a jamais de lacune à combler ; la compensation précède la perte et devient le motif de la perte. Un verbe déterminé augmente le nombre de ses significations, il s'empare de fonctions qui jusqu'ici ont appartenu à d'autres verbes ; mais l'empire agrandi exige la division en sphères particulières et le verbe victorieux se renforce de prépositions qui le limitent et le restreignent. L'acquisition de significations nouvelles est une transmission, la composition avec des prépositions peut être considérée comme différenciation¹. Cette explication vaut pour les racines aryennes. A côté des mots simples on trouve toujours des mots composés, ayant exactement le même sens : ch

1. *Zur Geschichte*. Préface de la première édition, p. XV.

bien, ces mots composés finissent en règle générale par l'emporter sur les mots simples et voici pourquoi. Les mots simples et surtout certains d'entre eux, que l'on emploie beaucoup, deviennent trop généraux, acquièrent trop de significations, et il est nécessaire de trouver un moyen pour distinguer leurs différents sens. On distingue les différents sens, en ajoutant au mot simple des éléments qui le modifient, et quand chacun des sens nouveaux qu'avait pris le mot simple a été désigné par une particule qui lui est accolée, il est évident que les synonymes simples deviennent inutiles. Deux raisons activent ce procès. Tout d'abord la faculté de généralisation augmente avec le développement d'une nation et par conséquent aussi d'une langue, et l'on préfère de ne désigner un individu que par ce par quoi il se distingue de l'espèce à laquelle il appartient. Puis la langue se transmet par mémoire et il est infiniment plus facile d'opérer avec des éléments peu nombreux que l'on combine à volonté, que de se charger la mémoire d'un nombre considérable de termes n'offrant entre eux aucune analogie. Ainsi s'éliminent les racines, et les langues en se développant perdent de leur bien-être physique, pour atteindre une perfection intellectuelle toujours croissante, loi que déjà Jacob Grimm avait posée et développée¹.

Aux racines viennent donc s'accoler certains éléments qui en désignent les modifications, qui en désignent la personne, le genre, le nombre, le temps, le mode, c'est-à-dire les flexions et les suffixes. Trois théories sont possibles pour expliquer la genèse de la flexion : les théories d'évolution, d'adaptation et d'agglutination. Nous avons exposé la première à propos du livre sur la *Langue et la sagesse des Indiens* de Frédéric Schlegel, et nous pourrions passer outre, si elle n'avait pas été reprise de nos jours par un philologue éminent, par Rudolf Westphal. Pour Westphal comme pour Schlegel, la langue, pour désigner les différents rapports des choses, s'est créé des flexions, comme elle avait créé les racines pour dési-

1. *Ibid.*, p. 20.

gner les choses elles-mêmes. Ces flexions, loin d'être des mots ayant eu une vie propre et ayant été accolés aux racines, ont donné naissance aux pronoms¹. Quant à la théorie d'adaptation, elle a été soutenue notamment par l'indianiste Ludwig. Suivant Ludwig, qui s'appuie sur la langue des Védas, il n'y a eu primitivement que des thèmes, dont les significations se sont peu à peu différenciées et spécialisées et une seule classe de suffixes servant à modifier les racines, les *Stammbildungssuffixe*; originellement, il n'y avait aucune espèce de rapport entre les flexions et les pronoms. Ce n'est que plus tard, par exemple dans le sanscrit, que les cas ont acquis un sens spécial. Si on demande maintenant à Ludwig comment cette acquisition a eu lieu, il répond qu'on a prêté aux suffixes une signification particulière. On voulait désigner certaines catégories et les suffixes qui n'avaient primitivement qu'un sens démonstratif s'adaptèrent à ce besoin. « La signification primitive des suffixes personnels est démonstrative; cette signification fit place à la fonction de la formation des mots; puis les suffixes prirent la signification verbale en général (comme dans l'infinitif); puis, quand le nombre de ces éléments se fut accru, on les mit en rapport, d'après des analogies approximatives ou sans analogie aucune, avec la catégorie des personnes grammaticales qui s'étaient développées, en attendant, dans le pronom personnel. J'admets donc une signification primitive et le passage à travers trois métamorphoses². »

Scherer, est-il besoin de le dire, est partisan résolu de la troisième théorie, de la théorie d'agglutination de Bopp et de Pott, dont il proscrit seulement les éléments symboliques que ces deux savants y avaient laissés³. Il ne peut concevoir que les racines aient « transsudé leurs flexions, et que celles-ci

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 63 et 69.

2. A. Ludwig, *Agglutination oder Adaptation?* Prague, 1873, p. 62, cité par Delbrück. *Op. cit.*, p. 68.

3. Bopp, *Grammaire comparée*. Texte, §§ 113 et 206.

se soient détachées goutte à goutte, comme la gomme des arbres¹. Il n'aurait jamais compris non plus, comment les flexions casuelles et les pronoms, ayant une origine absolument indépendante, présentent de si frappantes ressemblances. Il fait donc dériver, avec la plupart des philologues, et suivant l'analogie des langues agglutinantes, les cas des pronoms, et non les pronoms des cas. Seulement il ne s'arrête pas là : il essaie, d'une part, de fixer, après Curtius, la chronologie des flexions, et, de l'autre, de révéler leur signification primitive.

Curtius dans sa *Chronologie der indogermanischen Sprachforschung*, avait raisonné de la façon suivante. Pour lui, un aoriste comme *a-dik-sa-t*, c'est-à-dire, alors montrant il était, ne peut dater que d'une époque où il n'y avait pas encore de différence entre le singulier et le pluriel. Du moment qu'on avait pris l'habitude de désigner le pluriel dans les substantifs, les thèmes verbaux devaient nécessairement porter eux aussi la marque du pluriel, c'est-à-dire qu'on obtiendrait pour l'exemple cité *a-dik-as-sant*, c'est-à-dire, alors montrant ils étaient. Or, il est reconnu que ces formes verbales sont beaucoup plus récentes que les thèmes du présent, renforcés et non renforcés, et par conséquent les désinences casuelles sont plus récentes que les thèmes verbaux, même les plus récents. C'est ici qu'intervient Scherer. Dans le cas cité, le pluriel ne devait pas être attendu. Curtius cite lui-même des constructions comme *côrayâ'm âsa*, et puisque la racine peut elle-même être employée comme substantif d'action, des accusatifs comme *a-dik-am sa-t* et *a-dik-am sa-nt*, doivent convenir également au singulier et au pluriel. Il est impossible de conclure de là qu'il n'y avait pas encore de ces accusatifs, quand les formes citées sont nées et que de pareilles constructions sont relativement récentes. Il faut partir de l'époque où la langue aryenne n'avait, pour désigner les choses et les rap-

1. *Zur Geschichte*, p. 455.

ports des choses, que des racines. La proposition se composait alors de trois termes, du prédicat, de la copule et du sujet. La racine *as* est la copule commune qui relie le sujet au prédicat ; le prédicat peut être aussi bien une racine verbale qu'une racine nominale, et le sujet aussi bien un substantif qu'un pronom. Quelle que soit la nature du prédicat et du sujet, la copule peut être présente ou manquer. Si nous supposons les pronoms *ma*, *tva* et leurs pluriels comme sujets, nous obtenons, si la copule fait défaut, la forme primitive du présent, du parfait, de l'imparfait, de certains aoristes, c'est-à-dire de tous les temps et de tous les modes sans la racine *as* entre la partie prédicative et la partie pronominale du verbe ; si la copule est présente, la forme fondamentale de l'aoriste avec la racine *as*, et du futur. Cette forme fondamentale c'est la disposition syntactique : la question de savoir quand ces éléments se sont amalgamés dans l'unité du mot, est un problème particulier. La composition, comme moyen linguistique, repose sur ceci : à l'époque de la simple juxtaposition des racines matérielles, naquirent des liaisons de racines, des formules d'une solidité telle, qu'elles furent maintenues quand cette première époque prit fin, et qu'elles devinrent les modèles de formations nouvelles. C'est ainsi que quelques vieilles familles de la noblesse germanique dont l'origine remonte jusqu'aux divinités païennes, ont survécu à la mort de leurs dieux et se sont maintenues dans le nouveau monde chrétien et romain. Les composés sont les chartes les plus anciennes de la langue : ce sont eux qui nous révèlent la construction aryenne primitive, construction aussi immuable que la construction des langues monosyllabiques. La loi générale de cette construction, qui vaut encore pour les langues germaniques, c'est que le déterminant précède le déterminé ; les compléments, les déterminations adverbiales, tout ce qui plus tard constitua les cas obliques, précèdent le verbe, l'adjectif, le substantif : ainsi sanscrit *dharma vid* (le devoir connaissant), *hṛcchaya-pīḍita* (d'amour torturé), *nabhac-cyuta* (du ciel tombé), *mahi-pāti* (de la terre le maître), *priya-*

bhāryā (chère épouse). Le moyen le plus ancien d'exprimer la liaison, les rapports des racines, consistait à les placer les unes après les autres, de façon à constituer par l'accent et la cadence, par des moyens musicaux, une unité. La liaison n'est en somme que le rapport en général ; nous verrons tout de suite que les suffixes des cas obliques ne désignent eux aussi que l'action d'être ensemble, d'être proche, d'être lié. Tous ces suffixes, à l'époque où ils constituaient des mots indépendants, des pronoms et des propositions, suivaient les racines prédicatives et ont fini par s'y agglutiner. La construction aryenne était donc primitivement : complément, prédicat et sujet. Le sujet peut manquer ; le prédicat comme verbe peut être précédé d'adverbes ; sujet et prédicat peuvent naturellement être multiples et entre le prédicat et le sujet peut se placer le verbe substantif comme copule.

Le plus ancien moyen grammatical pour désigner le rapport des racines est donc la simple juxtaposition : après vint le redoublement, qui doit dater de l'époque où existait la forme de la racine : consonne plus la voyelle ; ce qui était alors redoublement de la racine deviendra plus tard redoublement de la consonne initiale et de la voyelle radicale. Le redoublement désigne toujours un accroissement d'intensité, et médiatement, de nombre, d'extension et de distance dans l'espace et dans le temps : *mögen*, *Kraft*, *vis*, *force*, désignent en même temps la force et le nombre. De même le redoublement rend le passé, mais non le futur, comme dans les langues malaisiennes. Les flexions nominales et verbales sont donc contemporaines et le même instinct les explique : toutes deux révèlent la distinction déjà faite entre le concept d'ici et là, distinction qui est rendue dans le pronom, par *a* pour ici et *at* ou *ta* pour là, distinction qui crée le moi et le toi, l'un et le deux, et d'où dérivent toutes les formes grammaticales et tous les suffixes. Si l'on veut tenter la chronologie des époques de la flexion, il faut placer la première après le redoublement, la seconde après la genèse des suffixes superlatifs *ma* et *va*, la troisième après la

genèse de l'élément *a* et la quatrième après l'affranchissement des racines de la construction immuable¹.

La genèse et la chronologie des flexions expliquées, Scherer recherche leur signification primitive. Déjà pour les racines, — et nous n'avons pas examiné cette théorie, tant elle est hypothétique, — Scherer avait émis l'idée que l'on devait trouver dans leur forme primitive des prépositions. Pour la flexion, il est plus affirmatif et soutient énergiquement que les suffixes casuels étaient des prépositions. Voici sa démonstration. Dans tous les suffixes aryens désignant le datif, l'ablatif, le locatif et l'instrumental, il a retrouvé la racine *sma* et cette racine est une préposition, désignant la communauté, l'union, l'état de se trouver ensemble, et ayant donné naissance à *εν* et *μετα* en grec, au *sem* latin, au *mat* zend et au *mith* gothique. De même dans les suffixes désignant le datif, l'ablatif et l'instrumental, on retrouve la racine *bhi*, lithuanien *be*, offrant la plus grande analogie avec la préposition *ambhi* (sanskrit *abhi*, grec *ἀμφί*, vieux-haut-allemand *umbi*) et sans doute identique avec elle. Cette préposition semble elle-même identique avec l'adjectif numéral *ambha* (sanskrit *ubhá'u*, grec *ἄμφω*, lithuanien *abhū*) et le passage de l'une à l'autre s'explique très simplement. Le sens de l'adjectif numéral est la *dualité*, qui donne le sens de la proximité et aussi de l'éloignement : une chose et une chose, cela peut vouloir dire deux choses qui se touchent et deux choses qui sont séparées. De ces exemples, et d'autres qu'il est inutile de citer, Scherer se croit en droit de conclure que les flexions aryennes primitives étaient des propositions. Cette conclusion s'impose d'ailleurs en quelque sorte *à priori*. En effet la flexion, qui sert à désigner quelque rapport de la racine, doit tout naturellement être rendue par les mots qui ont précisément la tâche de désigner les rapports des choses, c'est-à-dire par les prépositions, qui expriment les rapports de temps, d'espace, de communauté, par les pronoms et les conjonctions. Scherer formule donc la loi suivante. Les particules

1. *Zur Geschichte*, p. 474 à 490.

des mots sont des particules d'espace. De ces dernières naissent les pronoms et les adjectifs numéraux et ce sont ces mots qui, agglutinés aux racines, servent de suffixes casuels¹.

Et cette théorie des particules d'espace ne vaut pas seulement pour les suffixes casuels ; elle vaut encore pour les suffixes thématiques, *Stambildungssuffixe* et les thèmes verbaux. Bopp et Pott dérivent ces suffixes *a, i, u, ta, na, ra, as, tar*, — *tama, mant*, etc. — en partie de pronoms et en partie de racines prédicatives. Schleicher et Curtius n'admettent pas la dérivation de racines prédicatives et dérivent, par exemple, le suffixe *tar* de deux racines pronominales, *ta* et *ra*. Benfey, avec Ebel et Kuhn, prétend que tous ces suffixes se laissent ramener à la forme fondamentale *ant*, qui est la forme du participe présent actif ; cet *ant* dériverait de la troisième personne du pluriel *anti*, et se serait modifié en *at, an, a, as, ar, i, it, in* et *is*, et par l'adjonction du thème pronominal *a*, en *anta, ata, ana, ara, asa* et *isa*². Quant à Scherer, il revient pour quelques suffixes aux racines prédicatives, ainsi pour *va* qu'il explique par la racine *av*, se rassasier, accomplir, mais il suppose pour la grande majorité qu'ils étaient des signes du locatif et que les thèmes formés par eux étaient des *locales*. Ainsi pour le suffixe *a*. « Si l'on dit que le suffixe *a* confère à la racine le sens substantiel, qu'il est le *Das* et le *Er* général, on se meut sur une hauteur vertigineuse d'abstraction où je ne puis suivre. Le suffixe *a* n'est autre que l'*a* de la déclinaison. On en connaît le sens locatif et l'emploi comme préposition, qui dérive du sens de la liaison. Et comment en effet peut-on rendre de la façon la plus simple et la plus sensible le possesseur d'une qualité, d'un état, d'une action ? Évidemment en disant qu'il se trouve dans cette qualité, dans cet état, dans cette action³. »

Il en est de même des thèmes verbaux. Ainsi l'*a* du subjonc-

1. *Zur Geschichte*, p. 382 à 458.

2. Delbrück, *op. cit.*, p. 85 à 90.

3. *Zur Geschichte*, p. 457 et 447 à 479.

tif n'est autre que le suffixe locatif dont nous venons de parler, et ce sens répond en effet à la signification du subjonctif. Enfin, pour les terminaisons de personnes, Scherer envisage la troisième personne du singulier comme dérivée d'un suffixe nominal, locatif d'un participe.

Cette théorie sur la genèse, la chronologie et le sens primordial de la flexion est sans doute extrêmement intéressante, mais il n'aura pas échappé au lecteur qu'elle repose tout entière sur une série d'hypothèses. Tandis que les linguistes modernes évitent, à l'exemple des naturalistes, d'affronter l'examen des causes dernières, les questions d'origine, ce sont celles-ci au contraire qui invinciblement attirent Scherer. Là où tous perdent pied, Scherer prétend avancer et nous servir de guide. Aucune obscurité ne l'arrête, aucune hypothèse ne l'effraie : ce courage de l'erreur qu'il demande au véritable savant, il en est doué au plus haut point. Son imagination le conduit en se jouant à travers les problèmes les plus impénétrables : elle aime à se heurter contre les obstacles et s'anime et se renforce au choc. Scherer a une imagination de poète et de visionnaire, et le piquant c'est qu'il l'applique aux questions les plus ardues de l'érudition. De même que les mathématiques supérieures exigent de ceux qui s'y livrent, outre la solidité de la raison et la force de la déduction, une puissance imaginative considérable, l'érudition, à une certaine hauteur ou plutôt à une certaine profondeur, devient une construction, une véritable vision. Scherer, pour me servir du langage de la métaphysique allemande, est un érudit transcendantal. Quant aux résultats de ses hypothèses, ils sont loin d'être acquis à la science. La genèse des flexions et leur chronologie restent obscures. Il semble démontré qu'elles ne sont pas nées d'une seule fois comme par une génération spontanée, mais quant à fixer les étapes de leur évolution, la science actuelle en est tout à fait incapable. Il en est de même du sens primitif des flexions. Ce suffixe locatif *a*, que Scherer retrouve dans les suffixes, plusieurs savants considérables en ont pu contester l'exis-

tence : bien plus, Scherer n'a pas démontré que la déclinaison a précédé la formation des suffixes thématiques, et par conséquent toute la théorie des locatifs peut être révoquée en doute. Scherer a vu lui-même plusieurs de ses hypothèses démenties par des faits irréfutables, mais cela n'a jamais pu ni le décourager ni l'arrêter. Lui aussi, comme son ancêtre intellectuel Lessing, avait plus soif de la recherche de la vérité que de la vérité elle-même ; il préférerait, avec l'homme de Pascal, la chasse au gibier ; et s'il est obligé de reconnaître qu'il s'est trompé, il se console par la pensée que celui qui résout fausement certains problèmes a infiniment plus de mérite que ceux qui ne se les sont jamais posés ¹.

IV.

Nous voilà arrivés enfin à la philologie allemande proprement dite : le chemin a été long et ardu, mais bien des questions préliminaires ont été élucidées. Le but de la vie scientifique tout entière de Scherer a été d'expliquer la genèse de la nation et de la langue germaniques. Il a voulu arriver par l'analyse physiologique et la caractéristique psychologique à faire l'histoire des sons allemands. Il a voulu pénétrer jusqu'au fond de la personnalité du Germain, révéler les motifs moraux qui l'ont fait agir et il est arrivé à la conclusion que c'est le dévouement à l'idéal qui a créé sa nationalité et sa langue. Cette théorie, que nous avons exposée à propos des idées générales de Scherer, nous la verrons maintenant appliquée à la langue allemande.

Il y a eu certainement, d'après Scherer, une langue allemande primitive et commune à toutes les tribus : seulement, elle était probablement dès l'origine scindée en dialectes. L'accent tonique sur la syllabe radicale, la loi des consonnes

¹. *Zur Geschichte*, p. 26.

et des voyelles finales, la substitution des consonnes enfin, la distinguent des autres langues aryennes, au point de vue phonétique. Au point de vue morphologique, elle est caractérisée par l'apophonie¹ de la voyelle radicale du verbe, suivant le type de la langue aryenne primitive; par la perte des temps qui avaient l'augment, du futur et du subjonctif proprement dit; par les verbes *præterito præsentia* d'après le type aryen primitif; par la perte de l'ablatif et du locatif et par la triple forme, forte, faible et sans flexion, de l'adjectif. Au point de vue de la formation des mots et du vocabulaire, par l'importance de l'apophonie qui pénètre toute la langue, et enfin au point de vue syntaxique par la substitution des prépositions aux cas perdus et par l'introduction des verbes auxiliaires. En général la syntaxe et le style de la langue germanique primitive ont dû offrir les plus frappantes analogies avec celles de la langue aryenne : plus de parataxe que d'hypotaxe et l'hypotaxe sous sa forme la plus simple, sans conjonction, sans relatif, rendue par la simple juxtaposition et précisée par l'accent. La construction était comme dans la langue aryenne : prédicat et puis le sujet. Quant à la chronologie, Scherer pose avec Karl Werner, d'abord la substitution des consonnes, puis l'accent et les lois des voyelles et des consonnes finales : mais nous verrons qu'en fait c'est la loi de l'accent qui domine, suivant Scherer, toute la phonétique allemande et c'est d'elle que découlent tous les autres faits caractéristiques des langues germaniques.

Les Germains se subdivisent suivant Müllenhoff, dont Scherer reproduit la doctrine, en Germains de l'Est, *Vandilier*, et en Germains de l'Ouest, Suèves. Des *Vandilier* se détachent les Scandinaves. Parmi les Suèves, les *Irminonen* sont la tribu la plus ancienne; ils détachèrent vers le Nord les *Ingävonen* et vers le Rhin, d'où ils chassent les Celtes, les *Istävonen*. De ces derniers dérivent les Francs Saliens et Ripuariens; des *In-*

1. Nous traduisons, avec M. Bréal, *Ablaut* par apophonie et *Umlaut* par périphonie.

gävonen, les Anglo-Saxons, les Vieux-Saxons et les Frisons; des *Irminonen* les Alamans, les Souabes, héritiers du nom primitif, les Thuringiens, les Langobards et un élément des Bavarois. Les *Vandilier* sont dispersés, leur vivacité et leur versatilité les mènent à la gloire, mais aussi à la perte. Ils sont les héros des invasions, les Goths, les Burgondes, les Vandales proprement dits, les Hérules, les Rugiens, et l'épopée germanique célèbre les noms d'Ermenrich, de Dietrich et des frères Hartung. Les Scandinaves, dans les expéditions normandes du ix^e au xi^e siècle, montrent le même esprit d'aventures, mais ont plus de consistance. Enfin les Autrichiens ont hérité quelques traits des *Vandilier* et cela semble tout naturel, si l'on se souvient que l'empire des Rugiens se trouvait dans l'Ostmark. Des phénomènes linguistiques devaient séparer les Germains de l'Est de ceux de l'Ouest : la loi des consonnes finales leur est commune, mais ils devaient l'appliquer de façon différente. En tous cas, tous les peuples germaniques vivaient encore du temps de Tacite d'une vie commune : les runes, la religion de Wodan, les noms des jours de la semaine sont identiques chez tous. Plus tard encore, certaines révolutions linguistiques sont communes à tous les dialectes. Le gothique possède encore le duel du pronom personnel et du verbe, quand les autres dialectes l'ont perdu ou sont en train de le perdre. Le passif, certaines formes de l'impératif, que l'on trouve encore en gothique, se sont perdus partout ailleurs. Les parfaits avec redoublement du gothique ont été transformés par tous les autres dialectes; l'instrumental, qui s'était longtemps maintenu, finit par disparaître et les syllabes sont devenues peu à peu dans toutes les langues germaniques brèves et souvent muettes.

Il faut donc admettre pour la langue germanique commune deux périodes préhistoriques : d'abord la langue primitive non encore scindée, puis la première scission en langue des peuples de l'Est et en langue des peuples de l'Ouest. Quant aux pé-

riodes historiques, Scherer en distingue sept : 1° la période romaine de 150 avant J.-C. à 150 après J.-C. ou l'an 1 de notre ère ; les monuments de cette période sont quelques mots, rapportés plus ou moins fidèlement par les Romains ; 2° l'époque gothique de 150 à 450 ou 300 avec la Bible d'Ulphilas, les inscriptions runiques, et — comme caractéristique phonétique — la révolution des voyelles finales ; 3° l'époque mérovingienne de 450 à 750 ou 600. Le roi Chilpéric veut donner des signes particuliers aux quatre sons allemands *ô, é, th, w*, la substitution des consonnes langobardo-haut-allemande s'accomplit, l'*s* se transforme en *r*, les syllabes finales conservent encore leur longueur dans les dialectes atteints par la substitution des consonnes, tandis que chez les autres, l'importance prise par la syllabe radicale, entraîne la déchéance des syllabes de la flexion et de la dérivation, le mouillement des consonnes et la périphonie ; 4° la période du vieux-haut-allemand, 750 à 1050 ou 900, avec ses nombreux documents, textes complets et gloses. La périphonie se propage dans l'Allemagne du Sud, les terminaisons casuelles se décolorent jusqu'à se rapprocher peu à peu uniformément de l'*i* et enfin de l'*e*, et depuis Charlemagne on peut constater l'apparition d'une langue commune, à base haute-allemande, qui se répand dans les pays bas-allemands, et qui est le premier germe du haut-allemand moderne ; 5° la période du moyen-haut-allemand de 1050 à 1350 ou 1200, avec sa splendide flore littéraire, ses épopées nationales et ses épopées courtoises et son exquise poésie lyrique. Deux langues communes s'établissent concurremment : le moyen-allemand, plus ancien, avec de rares périphonies et diphtongues, avec l'*i* non accentué dans les terminaisons, et le moyen-haut-allemand proprement dit, avec toutes les périphonies, même l'*ö*, avec la gamme complète des diphtongues, et l'*e* non accentué dans les terminaisons. Le moyen-allemand commence par exercer une influence notable sur le haut-allemand et plus tard se maintient comme langue écrite dans beaucoup de contrées de la Basse-Alle-

magne. Le moyen-haut-allemand a son domaine propre dans l'Allemagne du Sud, il tempère la dureté du moyen-allemand et est le premier modèle d'une langue allemande littéraire et poétique dans laquelle les différences dialectales viennent se fondre et se réconcilier. Cependant à la fin de la période, les dialectes reprennent leur empire et règnent en maîtres dans presque tous les monuments transmis ; 6° l'époque de transition de 1350 à 1650 ou 1500. En Bohême les dialectes du haut-allemand et du moyen-allemand, les dialectes de l'Autriche et de la Misnie se rencontrent et se mêlent, et ce mélange donne naissance, au XIV^e siècle, à la langue de la chancellerie impériale, dont la tradition se maintient au XV^e : c'est cette langue de la chancellerie que Luther renouvellera et vivifiera par l'infusion d'éléments vivaces empruntés aux dialectes parlés. Luther dit encore : *ich band, wir bunden, ich beis, wir bissen*, conservant ainsi la différence que la langue aryenne primitive avait établie entre le singulier et le pluriel du parfait : ce n'est qu'à la fin de la période qu'elle disparaîtra, et à ce moment, avec la Réformation, la langue écrite haute-allemande établit son empire dans toute l'Allemagne ; enfin, 7° l'époque du haut-allemand moderne : des grammairiens comme Schottelius et Gottsched élèvent et assurent les fondements de la langue, et préparent aux grands poètes du XVIII^e siècle un instrument souple, sonore et solide.

Nous connaissons assez Scherer pour deviner que son esprit, habile aux combinaisons et aux mélanges, essayera d'établir entre ces périodes des rapports, et de soumettre leur succession à une loi. Il n'y manque pas en effet. Les périodes de la langue répondent aux périodes de la littérature : là aussi il y a des époques de floraison et des époques de décadence et une alternance régulière entre les unes et les autres. L'époque préhistorique de la langue, où est né l'accent germanique, les 2^e, 4^e et 6^e époques historiques offrent d'incontestables analogies, ce sont des époques où l'élément matériel, la racine l'emporte sur l'élément de la forme, sur les syllabes de la flexion

et de la dérivation, où les intérêts matériels l'emportent sur les intérêts esthétiques, et auxquels s'opposent les 1^{re}, 3^e, 5^e et 7^e périodes historiques, où ce sont au contraire les intérêts esthétiques, les préoccupations musicales qui dominent. Là aussi, comme dans les périodes de la littérature, il y a des époques masculines et des époques féminines et nous verrons, en étudiant les lois phonétiques de l'allemand, quel parti Scherer saura tirer de ces déterminations quelque peu hasardeuses.

Les lois phonétiques, Scherer les étudie, elles aussi, d'après un ordre déterminé, d'après un ordre logique. Nous avons vu, en étudiant sa méthode linguistique, quel rôle considérable jouent suivant lui, même dans la phonétique, les causes morales. Nous avons vu qu'il tente d'expliquer toute la littérature allemande, toute l'évolution de la nation allemande, par l'idéalisme. Il en est tout de même de la langue. Il faut placer au péristyle de l'édifice de la langue allemande l'image du Germain, du Génie germanique : ce génie particulier se crée une forme poétique originale, l'allitération ; l'allitération entraîne la loi de l'accent, qui, à son tour, explique les apophnies et les périphonies, les altérations des voyelles et des consonnes finales et enfin la substitution des consonnes : toute la chaîne est donc suspendue à l'anneau de l'allitération. Nous allons passer successivement en revue le cycle de ces lois linguistiques.

La violence dans la passion, nous l'avons vu, est la qualité maîtresse du Germain : elle le porte à insister sur les mêmes choses, à répéter les mêmes sons, à se préoccuper de la vérité plutôt que de la beauté, du dessin plutôt que de la couleur, à frapper fort plutôt que d'essayer de dire harmonieusement. C'est là ce qui explique l'allitération, qui donne au vers non de l'harmonie, mais un timbre caractéristique, qui ne lui donne pas la beauté, mais la force. L'allitération met en relief le son initial des syllabes qui portent le sens principal des mots : de là l'importance considérable que

prennent les syllabes radicales, de là la loi de l'accent germanique.

L'accent, en général, renforce à la fois la hauteur et l'intensité de la voyelle sur laquelle il porte. Scherer se demande si le renforcement de l'intensité est un phénomène postérieur. Il observe qu'en sanscrit, en grec et en latin il n'y a pas de désaccord entre l'ictus et l'accent naturel des mots. Les Germains doivent avoir eu cet accent, commun aux langues aryennes, et il s'agit d'expliquer pourquoi ils le modifièrent, pourquoi ils fixèrent que les 4 ictus devaient tomber sur des syllabes à voyelles hautes. Scherer répond que c'est parce que l'accent ne renforçait pas seulement la hauteur, mais encore l'intensité et que, partant, sans la loi que nous venons de poser, il y aurait eu contradiction entre l'accent du vers et l'accent des mots. Il faut toujours tenir compte de ce double effet de l'accent. Ainsi la décoloration des voyelles de la flexion et de la dérivation s'explique par la faiblesse de leur accent, par l'intensité de l'accent de la syllabe radicale ; la périphonie est une conséquence du même fait et l'on peut supposer que, si le vieux-haut-allemand a conservé si longtemps ses voyelles, c'est que la loi de l'accent y a eu moins d'effet que partout ailleurs. Si l'accent grec et latin est avant tout un renforcement de hauteur, l'accent germanique est essentiellement un renforcement d'intensité. En ne tenant pas compte de ce principe particulier à la métrique germanique, on peut distinguer, en général, l'accent libre et l'accent lié (*gebunden*). L'accent libre peut porter sur toutes les syllabes d'un mot, quelle qu'en fût la place ; l'accent lié a, ou bien une liberté limitée comme en grec ou en latin, ou bien il est comme en polonais toujours lié à la pénultième. La langue aryenne primitive avait l'accent libre et sa fonction semble avoir été de mettre en relief des syllabes modifiant le sens d'une racine connue. Quant à l'accent germanique, accent lié à la syllabe radicale, voici quelles en sont les lois essentielles : 1^o seules les syllabes longues peuvent être accentuées ; 2^o une syllabe devient longue : a) par l'allonge-

ment de la voyelle ou par son passage à une diphthongue, b) par une voyelle brève accompagnée de plusieurs consonnes, par la place d'une voyelle brève à la fin du vers. Quant à la syllabe longue, elle peut être remplacée par deux syllabes brèves, dont l'une a l'accent et dont l'autre doit nécessairement rester non accentuée ; 3° dans un mot simple, c'est l'élément matériel, la syllabe radicale qui porte l'accent principal, et toutes les autres syllabes accentuées ont un accent secondaire, dont l'intensité et la hauteur diminuent progressivement à partir de la syllabe radicale. Cette loi entraîne cette autre que les syllabes formelles, c'est-à-dire les syllabes dérivatives et de flexion, ne peuvent jamais porter l'accent principal ; 4° enfin, dans les mots, les substantifs composés, c'est l'accent principal du premier qui l'emporte sur celui du second¹. Quant à l'explication de ces lois, les considérations sur le génie du Germain nous l'ont donnée. Nous avons vu que chez lui la matière l'emporte sur la forme, le sens sur la beauté. Il met en relief la partie importante du mot et se soucie peu de ce que pourront devenir les syllabes qui ne servent qu'à la déterminer. C'est là ce qui va nous expliquer aussi l'apophonie, l'altération des consonnes et des voyelles finales et enfin la substitution des consonnes.

L'apophonie est un des phénomènes les plus importants de la phonétique allemande : elle a pénétré toute la langue, et sans elle il est impossible de comprendre la conjugaison, la déclinaison et la formation des mots allemands : aussi la question mérite-t-elle d'être examinée de près et Scherer lui consacre un de ses chapitres les plus intéressants. Pour Bopp, l'apophonie est un phénomène purement mécanique. Les voyelles ont des quantités, des poids différents, et les voyelles de la terminaison pèsent en quelque sorte sur la voyelle radicale : la voyelle radicale est lourde quand celle de la terminaison est légère et, inversement, la voyelle radicale est légère quand celle de la terminaison est lourde. Ainsi dans émi, *i* de la ter-

1. Zur Geschichte, p. 75 à 89.

minaison est léger parce que *e* radical est lourd tandis que dans *imás*, *i* radical est léger parce que *d* de la terminaison est lourd. Jacob Grimm, au contraire, avait envisagé l'apophonie comme un changement spontané et dynamique de la voyelle, dont la mission primitive et spéciale était de rendre, par une marque sensible, le passage du présent au passé : c'est la voyelle du présent qui est la plus ancienne et c'est la voyelle du passé qui est précisément l'*Ablaut*. Dans la déclinaison et dans la formation des mots, l'apophonie sert de même à expliquer des modifications de sens¹. Scherer ne partage ni l'un ni l'autre avis : pour lui — et la majorité des linguistes contemporains se sont rendus à cette théorie — l'apophonie s'explique par l'accent. Pour résoudre le problème d'une façon complète, il faut remonter à l'origine, c'est-à-dire à la langue aryenne primitive. Pour celle-ci la position normale du vocalisme — nous avons expliqué ce que Scherer entendait par là — était la position pour l'*a*. L'*a* était l'habit commun que revêtaient les consonnes ; il se perd devant certaines flexions sans laisser de traces, et dans certaines racines verbales, il peut, même comme voyelle radicale, être syncopé. A l'*a* comme voyelle normale, on peut opposer l'*i* et l'*ou* comme voyelles caractéristiques. D'autre part, les voyelles sont ou bien accentuées ou bien sans accent et les voyelles non accentuées courent le danger de disparaître, comme cela est arrivé en effet pour l'*a*. Parmi les effets de l'accent, nous le savons, il faut distinguer la hauteur et l'intensité et il faut y ajouter encore, pour quelques cas, l'allongement. L'accent des voyelles allongées est souvent une ligature de deux sons : de là le circonflexe. Des voyelles qui ont le circonflexe se changent facilement en diphthongues et inversement des diphthongues peuvent naître des monophthongues. Enfin de l'*i* à l'*a*, de l'*a* à l'*ou* et réciproquement il y a des transitions lentes que Scherer appelle des colorations. Ces principes posés, Scherer part du vocalisme aryen, qui se composait primitivement de trois voyelles

1. Cf. Weinhold, *Mittelhochdeutsche Grammatik*, chap. I.

longues et brèves, *a, i, ou, â, âi, âou*. Ce sont les voyelles brèves, que l'on considère comme les voyelles primitives, qui ont donné par renforcement naissance aux longues. Le renforcement est le phénomène essentiel de l'apophonie et c'est lui qu'il s'agit d'expliquer. Pour l'*â* l'explication s'impose, c'est l'allongement de l'*a* ; mais d'où dérivent *âi* et *âou* à la place desquels on attendait, par analogie, *i* et *ou*? Scherer part du paradigme aryen suivant :

vâida, je sais ;
vâidtha, tu sais ;
vâida, il sait ;
vidmâ, nous savons ;
vidtâ, vous savez ;
vidânt, ils savent.

En regardant de près cet exemple, nous nous apercevons que le renforcement, le guna, naît toujours dans la syllabe radicale avec l'accent, et l'accent est en effet la condition essentielle du renforcement, de l'apophonie. En allemand de même *in*, *bi* brefs sont devenus, sous l'influence de l'accent, d'abord *în* et *bî*, puis, en allemand moderne, *ein* et *bei*. On peut supposer la même chose pour l'aryen et ramener *vâida* et *vâidtha* à *vîda* et *vîdtha* et enfin à *vida* et *vidtha*. Ce dernier *vida* est au pluriel *vidmâ*, comme le vieux-haut-allemand *în* accentué à l'*în* sans accent : les deux *i* sont encore identiques quant à la quantité, mais l'accent différent les sépare et finit par modifier complètement le premier. Pour expliquer plus précisément *ai* et *aou*, on pourrait recourir aux *ai* et *aou*, nés d'*i* et d'*ou*, en anglais et surtout en bavarois : dans les deux cas, nous constatons qu'une voyelle est remplacée par la voyelle brève précédée ou suivie par *a*. En bavarois le chemin de la voyelle longue à la diphthongue présente des étapes, où, à côté de l'*i* et de *ou*, sonne une voyelle indéterminée, plus près de *a* que ne le sont *i* et *ou*, et si indistincte au début que l'on peut douter si l'articulation la suivait ou la précédait et qu'on écrivait encore au XI^e siècle *ie*, *ouo* pour *i* et *ou* ; puis cette voyelle

devient plus distincte et sonne comme *e* devant *i* et comme *o* devant *ou*, c'est-à-dire comme des *a* assimilés à *i* et à *ou* ; puis l'assimilation devient complète et nous obtenons ainsi, au lieu de *i* et de *ou* primitifs, au lieu de *ei* et de *ou* intermédiaires, *ai* et *aou*. Pourquoi ne pas supposer qu'en aryen, *i* et *ou* ont été de même précédés tout d'abord par une voyelle indéterminée qui a été naturellement l'*a* normal? On peut admettre de plus que l'adjonction de cette voyelle indéterminée a été précédée par la prononciation double de la voyelle longue : on observe en effet souvent que deux sons de hauteur différente deviennent deux voyelles distinctes. Puis cette voyelle longue à double son devient diphthongue ; c'est ainsi que s'explique tout naturellement le renforcement. Aux diphthongues nées des voyelles longues s'opposent tout naturellement les monophthongues nées des diphthongues : ainsi en gothique *aou* devant *j* deviens *ô*, *tôja* de *taoui*, et *stôjan* de *staouida*. Enfin si nous rencontrons *i* pour *ie*, *ou* pour *ouo*, c'est que dans les diphthongues primitives la première voyelle avait plus d'importance, plus d'accent que la seconde¹.

Aux renforcements se rattachent tout naturellement les colorations des voyelles. On avait considéré jusqu'ici que le grand nombre des *a*, des *i* et des *ou* gothiques révélait un état d'antiquité très haute ; on en déduisait l'état primitif du vocalisme aryen, et on concluait, malgré le changement des *i* et des *ou* gothiques devant *h* et *r* en *ai* et *aou*, que les voyelles primitives étaient les trois brèves *a*, *i* et *ou*. Curtius en 1864 étudia les scissions de l'*a* dans les langues aryennes de l'Ouest et Müllenhoff formula enfin la loi suivante qui semble définitive : la scission germanique de l'*a* en *i* et *ou* a été précédée par la scission et la coloration de l'*a* en *e* et *o*. Le vocalisme du vieux-haut-allemand est donc en partie plus primitif que le vocalisme gothique et c'est la coloration de *a* qui distingue la langue aryenne primitive des langues aryennes de l'Ouest, et peut-être même en pourrait-on trouver des traces jusque dans

1. Zur Geschichte, p. 31 à 50.

cette première. Si on fait abstraction en gothique des scissions devant *h* et *r* et de quelques *e* et *o* brefs, et en vieux-haut-allemand des péripsonies, on obtient pour le développement des voyelles brèves le tableau suivant :

Aryen primitif . . .	<i>ou</i>	<i>a</i>	<i>i</i>
Aryen de l'Ouest . . .	<i>ou</i>	<i>o a e</i>	<i>i</i>
Germain	<i>ou</i>	<i>o a e</i>	<i>i</i>
Gothique	<i>ou</i>	<i>ou a i i</i>	<i>i</i>
Vieux-haut-allemand .	<i>ou o</i>	<i>o ou a ë, i</i>	<i>i (ë)</i>

Donc, dans la seconde période historique, au plus tard après la loi des voyelles finales, les Germains tendent aux extrêmes du vocalisme, tendance à laquelle le gothique s'abandonne, tandis que d'autre part les *o* et les *e* de la racine radicale se maintinrent grâce à l'*a* de la syllabe suivante et que les *ou* de la syllabe radicale se changèrent en *o* sous l'influence d'un *a* de la syllabe suivante : ce n'est que bien rarement que l'on rencontre en vieux-haut-allemand la scission de l'*i* en *ë* sous l'influence d'un *a*. Si *a* bref se colore, il en est de même de *a* long et des diphthongues. Pendant la période romaine, on ne rencontre pas, dans les mots germains transmis, de *á* long, mais seulement des *ó* et des *é*. L'*E* long peut d'ailleurs redevenir *á* : ainsi dans le dialecte des Francs. Après la coloration, les diphthongues primitives *ai* et *aou* peuvent devenir : *oi, ai, ei, oou, aou* et *eou* ; toutes ces formes se rencontrent en grec. En allemand, au plus tard dans la seconde époque historique, nous pouvons admettre à la place de *oi, oou, ei, eou*, grâce à la coloration et aux changements postérieurs de *e* et de *o* en *i* et *ou, oui, oou*, c'est-à-dire *ou* et *ü*, ou bien *i* et *iou*.

Il s'agit maintenant d'expliquer cette loi de coloration et nous verrons que là encore l'accent sera le *deus ex machinâ*. A la place du tableau des voyelles de Brücke, que nous avons reproduit, Scherer propose le tableau : *ou*¹, *ou*², *o*¹, *o*², *a*¹, *a*², *e*¹, *e*², *i*¹, *i*², avec, peut-être, un *a* non déterminé au milieu. Chacune des trois voyelles primitives *a*, suivant Helmholtz, un

timbre particulier, *einen Eigenton*, de même *á, e* et *i*, et le savant physicien a même essayé de déterminer ce timbre. Ceci explique que dans les gammes élevées, seuls les sons d'une certaine hauteur, comme *e* et *i*, et non les sons bas, *o* et *oui*, peuvent être produits. Si maintenant on se rappelle que les voyelles longues ont une tendance au double son, au circonflexe, que l'on suppose que les *á, ó* et *ou* longs étaient prononcés à une très grande hauteur et avaient néanmoins tendance à se résoudre en deux sons hauts, on comprend aisément que le second son, qui devait être aussi élevé que possible, a dû être *i*, le son le plus élevé de la gamme des voyelles. Reste une dernière question : d'où vient cette élévation des sons ? Évidemment de l'accent, dont un des effets, nous l'avons dit et répété, est d'élever les sons. Nous trouvons en effet toutes les diphthongues dont il s'agit dans des syllabes accentuées. Donc, la hauteur ou la profondeur de l'intonation, inhérente à une syllabe déterminée, appelle la voyelle avec un timbre plus élevé ou plus profond correspondant. Ainsi le retour de la péripsonie de l'*a*, de *e*¹ à *a*² dans le dialecte autrichien, est dû à une élévation de l'intonation : de même le passage de *á* à *é*. C'est par l'élévation que *a* est devenu successivement *æ, ä* et *e*, et l'*e, i*. Au XIII^e siècle on constate au contraire des abaissements : *ai* anglo-saxon devient *á* ; *ó* devient *ou*², *ou*¹ et enfin *ou*. Ce phénomène s'explique par l'influence des consonnes voisines¹.

Cette influence explique également un autre phénomène linguistique des plus importants, la péripsonie. L'anglo-saxon et le vieux-nordique offrent l'exemple de voyelles brèves modifiées par le voisinage de certaines consonnes : *m* et *n* disparaissent devant d'autres consonnes et la voyelle est allongée. De même la *Brechung ea* pour *a, eo* pour *i* et *ia* pour *ë* en anglo-saxon a lieu surtout devant les *r* et les *l*. Helmholtz explique ce phénomène par le timbre profond des consonnes : *ea, eo, ia*, pour *ä, ë, i*, indiquent que la consonne qui suit ces

1. Zur Geschichte, p. 49 à 69.

voyelles, a un timbre profond. Le vieux-haut-allemand est encore au VII^e siècle garanti de l'influence des consonnes; aussi, tandis que le vieux-saxon, l'anglo-saxon, le vieux-nordique, ont toutes les périphories, le vieux-haut-allemand n'en a qu'une, *e* de *a*, et celle-là incomplètement. Jacobi fait observer que la périphonie ne part jamais que des syllabes dérivatives et de flexions et que seules les syllabes radicales la subissent. Ce phénomène dépend de la perte des voyelles de dérivation et de flexion et par conséquent encore de la loi de l'accent. On peut poser en loi générale que la périphonie d'une voyelle dépend toujours de la nature de la consonne suivante. Pour épuiser toutes les explications, Scherer a encore recours au mouillement de Brücke. Si, par exemple, dans le mot français *campagne*, qui devrait s'écrire *campjajne*, le premier *j* disparaît dans la prononciation, c'est qu'il se lie avec la voyelle pour en faire une diphthongue : ainsi en grec, κτείνω pour κτένω, φείρω pour φένρω, ἐφείλω pour ἐφένλω. Il en est de même pour la périphonie allemande; seulement *ai* est devenu *e* et *aou*, *ô*.

La loi de l'accent nous a donc permis d'expliquer l'apophonie : toutes les voyelles qui l'ont subie étaient des voyelles non accentuées. C'est encore l'accent qui explique les lois des voyelles et des consonnes finales. On sait que ces lois ont été découvertes par Westphal et formulées ainsi qu'il suit : 1^o des consonnes finales doubles primitives, le gothique n'a conservé que celles où la seconde était un *s*, toutes les autres ont été supprimées; 2^o des consonnes finales simples, primitives ou dérivées de consonnes doubles d'après la première loi, le gothique n'a conservé que le *s* et le *r*, et aucune explosive ni aucune nasale. Toute consonne autre que *s* et *r* paraît dure à la fin des mots et est évitée de deux façons : ou bien elle est supprimée, ou bien par l'adjonction d'un *a* elle n'est plus finale. Voilà pour les consonnes. Pour les voyelles : dans les syllabes finales primitives des mots de plusieurs syllabes, le gothique ne supporte ni de *a* ni de *i* primitif bref; mais il y a apocope ou aphérèse, selon que la voyelle finit le mot ou qu'elle est

suivie d'une consonne simple. Même la diphthongue finale ne peut conserver son *i*, mais le change en *a*. Au contraire *ou* et *aou*, et *a* et *i*, quand ils sont dérivés de *â*, *ja* ou *jà*, demeurent. Ces deux lois semblent en contradiction, vu que la première élimine des consonnes pour éviter la dureté, et que la seconde élimine les voyelles et produit ainsi précisément la dureté. La réponse est que les deux lois ne sont pas simultanées, mais successives : la loi pour les consonnes précède la loi pour les voyelles. Dans sa période primitive, le gothique a sacrifié à la loi d'euphonie commune à toutes les langues aryennes et ce n'est que plus tard, pour simplifier ses formes, qu'il a éliminé ses voyelles finales¹.

Ces lois que Scherer reproduit et admet avec quelques restrictions, quelle en est l'explication? Pour la loi des consonnes, Scherer constate tout d'abord que les Germains de l'Est ne touchent pas à l'*s* final, tandis que les Germains de l'Ouest ne le supportent jamais à la fin des mots; bien plus, les Germains de l'Est ne supportent à la fin des mots que *s* et *r*, tandis que les Germains de l'Ouest n'y supportent aucune consonne, à l'exception peut-être de *r*. On explique la chose de la manière suivante : à la fin des mots les organes vocaux tendent à leur état normal et l'articulation d'une consonne, non suivie de voyelle, leur coûte un effort considérable : si les *s* et les *r* résistent mieux que les autres consonnes, c'est que l'*s* se perçoit plus facilement et qu'il en est de même de *r*. Peut-être aussi que l'altération des consonnes est due à l'importance prépondérante du vocalisme : alors la loi des consonnes finales serait contemporaine de la loi des substitutions des consonnes et s'expliquerait comme elle. En ce cas la loi des consonnes finales appartiendrait à la première époque historique et la loi des voyelles à la seconde : la théorie des périodes se trouverait ainsi confirmée. Quant à la loi des voyelles, c'est l'accent seul qui l'explique. L'accent, en tant qu'élévation de

1. Rudolf Westphal, *Philosophisch-historische Grammatik der deutschen Sprache*. Iena, 1865. *Auslautgesetz*.

l'intonation, confère à chaque mot une mélodie déterminée ; et puisque dans les langues germaniques l'accent est toujours sur la syllabe radicale, la mélodie du mot doit être descendante, c'est-à-dire la syllabe radicale doit avoir le ton le plus élevé et la syllabe finale le ton le plus profond. Par conséquent *a* et *i* — sons élevés — ne peuvent demeurer dans les syllabes finales, tandis que rien ne s'oppose au maintien de *ou*. De plus, nous savons que l'accent renforce l'intensité et, comme c'est la syllabe radicale qui l'a, il n'est pas étonnant que les voyelles des syllabes finales, non accentuées, aient disparu¹.

Nous arrivons enfin à la dernière des lois phonétiques, que nous nous sommes proposé d'élucider, à la loi de la substitution des consonnes. Nous l'avons formulée dans le premier chapitre de cette étude : il nous reste à l'expliquer. Pour Grimm, cette ascension d'un degré des consonnes dans l'échelle phonique est une élévation de l'articulation, une prononciation emphatique, conséquence de la surexcitation morale des Germains pendant les invasions : cette observation vaudrait à la rigueur pour le changement de la moyenne en ténue et de la ténue en aspirée, mais le passage de l'aspirée à la douce demeure obscur. Max Müller part de l'idée qu'on avait commencé par abandonner l'aspiration dans les aspirées douces qui étaient devenues alors de simples douces et que c'était là ce qui avait donné le branle au déplacement de toutes les consonnes : ces nouvelles douces, nées des aspirées, se trouvant mêlées aux douces primitives, il en résultait une confusion dont les langues germaniques se tirèrent en changeant d'abord les douces primitives en fortes, puis les fortes primitives en aspirées ou spirantes. Mais, a-t-on fait observer, l'évolution des langues ne suit pas de pareils motifs : les langues les plus anciennes aussi bien que les plus nouvelles offrent au contraire la confusion de consonnes primitives et de consonnes devenues semblables aux premières ; puis on ne voit pas pourquoi cette substitution, due à un besoin instinctif d'ordre et de logique, s'est répétée au

1. *Zur Geschichte*, p. 174 à 211.

passage du gothique au haut-allemand¹. Quant à Scherer, il part de la tendance de rendre les sons plus faciles à émettre. Un des résultats de cette tendance est de faire avancer les consonnes des parties postérieures de la bouche vers les parties antérieures, parce que la masse à mouvoir est ainsi moins considérable et demande un moindre déplacement de forces. C'est ainsi que s'explique le passage des aspirées aux spirantes : l'aspirée *ph* se compose de deux sons, le *p* formé avec les lèvres et une aspiration dont le siège est à un tout autre endroit de la cavité buccale : pour la spirante *p*, les endroits où se forment les deux sons sont bien plus rapprochés. L'aspirée est née de la forte par des raisons identiques : au lieu d'une clôture nette de la glotte immédiatement suivie de la réouverture, qui constitue la forte explosive, on opère une clôture moins décidée et on rouvre la glotte non d'un coup, mais peu à peu, ce qui joint à l'explosive l'appendice d'une aspiration. L'aspirée ainsi produite tend à passer à la spirante ; dans ce cas elle reste immuable ou tout au plus devient-elle plus molle (*pater*, *fadar*, *vater*), et dans d'autres cas l'aspiration se perd sans compensation et on en arrive à la simple douce non aspirée (*got*, *thahan*, *dâgen*) ; c'est ce qui a lieu pour la dentale surtout. Ce qui fait passer l'explosive de la douce à la forte, c'est qu'au lieu de fermer complètement la glotte on se borne à rétrécir les cordes vocales. Il faut admettre comme intermédiaire la douce chuchotée, plus douce que la forte et plus dure que la douce. Les exceptions se rapportent à des causes physiologiques : le *t* de *pater* a passé à l'aspirée, puis à la spirante sourde, puis, phénomène fréquent dans les mots très usités, la spirante sourde, entourée d'éléments sonores, est devenue sonore (*dh*) ; à la substitution suivante, elle a subi le sort de toutes les spirantes ou aspirées sonores, elle est devenue simple douce ; de là le gothique *fadar* et, au degré suivant, la douce devenant forte, le haut-allemand *vater*. La substitution a commencé, suivant Scherer, par le changement de la forte en

1. E. Justi, *Revue critique*.

spirante et non par celui de la douce à l'aspirée comme le veulent Max Müller et M. Baudry, car la substitution la plus étendue est celle vers laquelle devait tout d'abord se porter la langue¹.

Quant à l'explication dernière de cette loi, il faut la demander à l'esthétique. A l'époque où s'opérèrent les substitutions, la langue ne devait pas se soucier des consonnes, mais se préoccuper uniquement des voyelles. Ici se révèle un sens musical très développé et si les substitutions dataient du IX^e siècle, les vers d'Otfrid en seraient un témoignage éclatant. Mais selon toute vraisemblance, les substitutions datent des VI^e et VII^e siècles, et le témoignage du IX^e ne peut être invoqué. C'est la pureté et l'éclat du vocalisme qui fournissent l'explication cherchée. Il y a dans les langues harmonieuses une poésie des voyelles, comme dans certains tableaux une poésie des couleurs. Et cette poésie des voyelles le vieux-haut-allemand la possède au plus haut point, tandis que dans les autres langues germaniques les influences des consonnes et le passage des diphthongues à des monophthongues ont altéré et décoloré le vocalisme. La force de l'accent est tempérée dans le vieux-haut-allemand : nous y avons vu le *ā* revenir de son élévation et les syllabes de dérivation et de flexion s'y conserver mieux que partout ailleurs. Les voyelles longues *ē* et *ō* étaient prononcées à double son sans avoir encore été transformées en diphthongues : de même il n'y a ni monophthongues, ni périphonies, ni assimilations par l'influence des consonnes ; ce n'est qu'au VIII^e siècle que toutes ces altérations se produisirent. Le caractère mélodieux du vieux-haut-allemand paraît donc incontestable : l'introduction de la rime ne fit que l'accentuer et nous comprenons que les oreilles du Sud, avides de percevoir la musique des voyelles, se soient peu soucies des consonnes. L'époque de la substitution des consonnes, l'époque mérovingienne, la seconde période historique, est donc bien analogue,

1. *Zur Geschichte*, p. 90 à 174. Nous avons suivi l'excellente exposition de E. Justi dans l'article cité.

comme Scherer l'avait supposé plus haut, aux époques du moyen-haut-allemand et de l'allemand moderne ; toutes trois essayent de conserver et d'accroître l'harmonie de la langue, toutes trois — comme nous l'avons vu pour les périodes littéraires correspondantes — ont subi l'influence du voisinage de nations plus artistes et il paraît très vraisemblable que la substitution des consonnes s'est opérée grâce à l'influence italienne. Maintenant cette explication vaut-elle pour la première substitution des consonnes ? Scherer n'ose l'affirmer, mais il fait remarquer que rien ne contredit cette hypothèse et qu'au contraire elle est étayée par la loi générale qui permet d'affirmer que c'est toujours à la prépondérance des voyelles qu'est due la déchéance des consonnes. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, si les substitutions ont pu s'opérer, si le vocalisme a joué en vieux-haut-allemand un rôle si considérable, c'est que la loi d'accentuation et la loi des voyelles finales ont fait des voyelles le principal facteur de la langue.

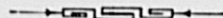
Voilà donc le cycle achevé : partis de l'allitération nous sommes bien arrivés, en passant par l'apophonie, la périphonie et la loi des consonnes et des voyelles finales, aux substitutions des consonnes. Nous ne pouvons entrer dans la discussion de toutes les théories complexes que nous venons d'exposer. Nous ferons remarquer seulement que si le cycle de lois que nous venons de parcourir constitue un mécanisme extrêmement ingénieux, il l'est trop pour être vraisemblable. S'il y a une logique immanente aux lois linguistiques comme aux lois de la nature, la logique et la régularité que leur prête Scherer nous paraissent excessives. Les hommes qui ont créé ces lois n'ont pas pu se concerter : les époques où elles sont nées et se sont développées sont indépendantes les unes des autres. Scherer prend trop à la lettre le vieil axiome : *natura non facit saltus*. Si nous pouvons admettre que la nature inorganique et même les organismes inférieurs obéissent à des lois immuables, nous ne pouvons nous résoudre à voir l'esprit humain réduit à un mécanisme, quelque admirable qu'il fût ; nous réclamons pour

lui ce droit à l'erreur, dont parle Scherer, la liberté du péché moral et intellectuel. Aussi, si nous admirons une fois de plus la pénétration et l'ingéniosité de Scherer, nous ne sommes guère convaincus. La démonstration de Scherer est on ne peut plus élégante, comme disent les mathématiciens, mais ses prémisses ne reposent pas sur des fondements solides : il serait très joli et très curieux que les différentes lois linguistiques dont nous venons de parler s'expliquent les unes par les autres, se déduisent les unes des autres, mais il est infiniment probable qu'en fait elles sont indépendantes les unes des autres et se sont développées parallèlement.

V.

Nous voilà à la fin de notre tâche. Nous voudrions, avant de quitter Scherer, fixer encore une fois, d'ensemble, les traits mobiles de cette physionomie attachante, et donner le diagnostic définitif de cet esprit d'élite. Sa qualité maîtresse était certainement l'imagination, une imagination lestée d'une science considérable, mais qui, arrivée à une certaine hauteur, jetait sans hésiter son lest par-dessus bord, et s'élançait, comme la colombe légère dont parle Kant dans une comparaison célèbre, dans le vide, heureux de ne plus sentir aucune résistance et de s'élever au delà de tout point d'appui. Cet érudit avait un tempérament de poète et ses travaux littéraires et linguistiques ont parfois l'allure et l'accent d'épopées. Ce disciple de Müllenhoff et de Lachmann était un visionnaire dont l'œil, au lieu d'être tourné vers l'avenir, était tourné vers le passé. Ce farouche défenseur de la méthode expérimentale était au fond un spéculatif, un constructeur, un métaphysicien. Son originalité comme critique littéraire était son métier de philologue et de linguiste, son originalité de philologue, son sens esthétique. Imaginez le poète-critique Sainte-Beuve, continuant ses études sur le xvi^e siècle et s'y abandonnant tout entier, allant de la littérature à la langue et l'étudiant comme

l'étudiant les Gaston Paris et les Paul Meyer ; et ne s'arrêtant pas là, mais descendant comme les Baudry et les Bréal, jusqu'à l'origine des langues-mères de ce dialecte familial ; ne perdant rien en route de son flair esthétique et de son intérêt aux choses modernes et vivantes ; embrassant du même coup d'œil pénétrant toutes les époques et toutes les littératures ; traitant les temps reculés avec l'esprit et la verve d'un chroniqueur parisien et les temps modernes avec la conscience d'un vieux scoliaste, — et vous aurez l'image idéale, l'idée comme il aurait dit lui-même, de Wilhelm Scherer.



OUVRAGES CONSULTÉS ET CITÉS.

- Adelung, *Versuch einer Geschichte der Kultur des menschlichen Geschlechts*. Leipzig, 1782.
- Behagel, *Die deutsche Sprache*. Leipzig et Prague, 1886.
- Benfey, *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischer Philologie in Deutschland*. Munich, 1869.
- Boekh, *Encyclopedie und Methodologie der philologischen Wissenschaften*. Leipzig.
- Bopp, *Grammaire des langues indo-européennes* (traduction Bréal).
- Bossert, *Revue critique d'histoire et de littérature*, 18 décembre 1882 et 7 avril 1844.
- Bréal, *Introduction à la Grammaire des langues indo-européennes* de Bopp.
- Burnouf, *La Science du langage* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1867).
- Curtius, *Zur Chronologie der indogermanischen Sprachforschung*. Leipzig, 1867.
- *Bemerkungen über die Tragweite der Lautgesetze*. 1870.
- Delbrück, *Einleitung in das Sprachstudium*. 2^e édition. Leipzig, 1884.
- Dilthey, *Wilhelm Scherer. Deutsche Rundschau*, octobre 1886.
- Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachforschung*. 3^e édition. Göttingen, 1874.
- Förstemann, *Geschichte des deutschen Sprachstammes*. Nördlingen, I, 1874 ; II, 1875.
- Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*. 4^e édition. Leipzig, 1853.
- Grimm (Jacob), *Deutsche Grammatik*. 3^e édition. Göttingen, 1870.
- *Geschichte der deutschen Sprache*. Leipzig, 1878.
- *Ueber den altdeutschen Minnegesang*. Göttingen, 1811.
- Grimm (Wilhelm), *Deutsche Heldensage*. 2^e édition. Berlin, 1867.
- Haym, *Die romantische Schule*.
- *Herder nach seinem Leben und Werken*.
- Herder, *Sämmtliche Werke*. Stuttgart et Tübingen, 1853.
- Hettner, *Litteraturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*. Braunschweig, 1881.
- *Die romantische Schule in ihrem Zusammenhang mit Goethe und Schiller*. Braunschweig, 1850.

- Hildebrand (D^r K.), *Histoire de la littérature grecque* d'Otfried Müller. Introduction.
- Höpfner, *Reformbestrebungen auf dem Gebiete der deutschen Dichtung des xvi. und xvii. Jahrhunderts*. Berlin, 1866.
- Hovelacque, *La Linguistique*. 3^e édition.
- Ichmann, *Luthers Sprache*.
- Justi, *Revue critique d'histoire et de littérature*.
- Koberstein, *Grundriss der Geschichte der deutschen Nationallitteratur*. 5^e édition. Leipzig, 1873.
- Lachmann, *Kleinere Schriften*.
- Leibnitz, *Nouveaux Essais*. Édition Janet.
- Lévy-Brühl, *Les Idées politiques de Herder* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1887).
- Ludwig (A.), *Agglutination oder Adaptation*. Prag, 1871.
- Merkel, *Laetik*.
- Müllenhoff, *Deutsche Alterthumskunde*, hrg. von W. Scherer, t. I.
- Müllenhoff u. Scherer, *Denkmäler deutscher Poesie und Prosa aus dem achten bis zwölften Jahrhundert*. 2^e édition. Berlin, 1873.
- Müller (Max), *La Science du langage*, trad. Harris et Perrot. 3^e édition. 1877.
- *Nouvelles Leçons sur la science du langage*, par les mêmes. 1868.
- Opitz, *Ueber die Sprache Luthers*. Halle, 1869.
- Paul u. Braune, *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur*. Halle.
- Paul (A.), *Gab es eine mittelhochdeutsche Schriftsprache*. 2^e édition. Halle, 1873.
- *Untersuchungen über den germanischen Vocalismus*. Halle, 1879.
- *Principien der Sprachgeschichte*. Halle, 1884.
- Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker*, herausgegeben von Bernhardten Brink und Wilhelm Scherer. Strasbourg.
- Raumer (R. von), *Geschichte der germanischen Philologie*. Munich, 1870.
- Rückert (H.), *Geschichte der neuhochdeutschen Schriftsprache*. Leipzig, 1875.
- Rümelin, *Reden und Aufsätze*.
- Scherer (W.), *Denkmäler*, voir Müllenhoff.
- *Quellen und Forschungen*, voir *Quellen*.
- Scherer u. Lorentz, *Geschichte des Elsasses*. Berlin, 1871.
- *Jacob Grimm*. Berlin, 1865.
- *Deutsche Studien*. Wien, 1870 à 1874.
- *Geistliche Poeten der deutschen Kaiserzeit*. Strasbourg, 1874.

Scherer u. Lorentz, *Vorträge und Aufsätze zur Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland und Oesterreich*. Berlin, 1874.

— *Anfänge des Prosaromans in Deutschland und Jörg Wikram von Colmar*. Strasbourg, 1874.

— *Geschichte der deutschen Dichtung im elften und zwölften Jahrhundert*. Strasbourg, 1875.

— *Zur Geschichte der deutschen Sprache*. 1^{re} édition, 1868; 2^e édition, 1878.

— *Aus Goethe's Frühzeit*. Strasbourg, 1879.

— *Geschichte der deutschen Litteratur*. Berlin, 1883.

— *Emmanuel Geibel*. Berlin, 1884.

— *Aufsätze über Goethe*. Berlin, 1886.

— *Poetik*. Berlin, 1888.

— *Articles dans la Zeitschrift für deutsches Alterthum seit Band 19 unter Mitwirkung von Müllenhoff und Scherer*, Leipzig; dans la *Zeitschrift für österreichische Gymnasien* et les *Preussischen Jahrbücher*.

Schlegel (A. W.), *Sämmtliche Werke*. Leipzig, 1846-1847.

Schlegel (F.), *Sämmtliche Werke*. Wien, 1846.

Schmidt (Erich), *Goethe's Faust in ursprünglicher Gestalt*. Weimar, 1888.

Schmidt (Julian), *Geschichte der deutschen Litteratur seit Lessing's Tod*. 4^e édition. Leipzig, 1858.

Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen*. Weimar, 1861.

— *Die deutsche Sprache*.

Sievers, *Lautphysiologie*.

Speidel, *Wilhelm Scherer*. *Neue Freie Presse*. 4 sept. 1887.

Taine, *Essais de critique et d'histoire*.

Tiek, *Sämmtliche Werke*. Berlin, 1828. Leipzig, 1848.

Wackernagel, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 2^e édition. Basel, 1879.

Weinhold, *Mittelhochdeutsche Grammatik*.

Westphal (R.), *Philosophisch-historische Grammatik der deutschen Sprache*. Iena, 1869.

Ξ *Revue critique*, 5 décembre 1868.

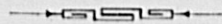


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — *La philologie allemande des origines jusqu'à Scherer.*

	Pages.
I. — Les origines de la philologie allemande. — De 1470 à la Réformation. — La Réformation. — Le xvi ^e siècle : Freher et Goldast. — Le xvii ^e siècle : Opitz et Schottelius. — Les philologues et linguistes hollandais, anglais et scandinaves. — La fin du xvii ^e siècle et le commencement du xviii ^e : Leibnitz, Morhof, Lambecius, Ekhart, Scherz. — Gottsched. — La publication des œuvres les plus importantes par Bodmer et Breitinger	3
II. — La philologie allemande et l'esprit du xviii ^e siècle : Adelung. — Frédéric II	15
III. — La philologie allemande et la <i>Sturm- und Drangperiode</i> : Hamann, Herder, Goethe et Schiller	17
IV. — La philologie allemande et l'école romantique : Wackenroder et Tieck. — Les frères Schlegel. — L'encyclopédie d'August-Wilhelm. — Le mouvement patriotique. — Gräter, von der Hagen, Doegen, Arnim, Brentano. — Les études indiennes de Frédéric Schlegel. — Le symbolisme de Heidelberg. — La période romantique des frères Grimm	21
V. — Jacob Grimm. — Sa grammaire. — Sa méthode : l'induction et les infiniment petits. — Ses découvertes. — La grammaire de Bopp. — La physiologie et la linguistique. — L'histoire de la littérature. — Les deux courants de la philologie allemande.	27

CHAPITRE DEUXIÈME. — *Les idées générales de Scherer.*

I. — Le tempérament de l'Autrichien. — Ses qualités de vulgarisateur. — Son subjectivisme. — Ses années d'apprentissage : Müllenhoff. — Sa carrière. — Ses œuvres.	31
II. — Il réconcilie les deux courants de la philologie allemande. — La religion de l'insignifiant, réaction de Scherer. — La théorie du caractère dominateur de M. Taine. — L'induction. — L'hypothèse	35

	Pages.
III. — L'analogie. — Le dogme de la causalité universelle : déterminisme moral, historique et littéraire. — L'éthique sociale. . .	39
IV. — Discussion du déterminisme appliqué aux sciences morales et historiques. — L'historien est un prophète qui prédit le passé, mais non l'avenir	42
V. — Le Germain en soi. — L'idéalisme allemand. — L'antiteuto-nisme	45
VI. — La formation de la langue allemande des origines jusqu'aux temps modernes.	47

CHAPITRE TROISIÈME. — *L'œuvre littéraire de Scherer.*

I. — L'historiographie littéraire de l'Allemagne. — Gervinus. — Vilmar et Hettner. — But visé et en partie atteint par Scherer. . .	50
II. — Les périodes de la littérature allemande. — Les époques de floraison et de décadence. — Les époques masculines et féminines. — Abus de l'analogie chez Scherer.	53
III. — Les héros de la littérature allemande selon Scherer. — Wolfram von Eschenbach. — Walther von der Vogelweide. — Lessing. — Goethe. — Les étapes du génie de Goethe. — La faculté d'admiration de Scherer	58
IV. — La méthode philologique appliquée à la littérature moderne : l'Urfaust. — Les analyses de style	64
V. — La littérature contemporaine. — Injustices de Scherer. — La philosophie allemande. — Henri Heine. — Grillparzer. — Les qualités critiques de Scherer	69

CHAPITRE QUATRIÈME. — *L'esthétique de Scherer, la poétique.*

I. — La méthode propre à la poétique : son indépendance de la philosophie et ses liens avec la philologie et la linguistique.	76
II. — Les premières formes de la poésie : la danse, le chant, les vers. — Le chœur, le proverbe, les cantilènes épiques, la poésie lyrique. — Origine de la poésie. — La théorie du plaisir. — Les représentations désagréables. — La valeur économique et idéale de la poésie.	79
III. — La division du travail. — L'origine de l'épopée. — Les facultés maîtresses du poète. — Le poète et le public	85
IV. — Les sujets poétiques. — La théorie des trois mondes. — La théorie des rapports. — Les effets de la poésie. — La forme intérieure. — La forme extérieure. — Les formes du discours. — La composition. — La valeur poétique des parties du discours . . .	88

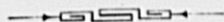
	Pages.
V. — Discussion de la poétique. — Légitimité de la méthode. — Scherer s'est écarté de son plan et a abordé les questions d'origine. — Son sensualisme. — Défaut de connaissances philosophiques. — Marivaudage scientifique. — Les qualités de l'œuvre	92

CHAPITRE CINQUIÈME. — *Scherer philologue et linguiste.*

I. — Le rôle de la philologie. — Sa méthode : la causalité et l'analogie. — Les lois de la transmission et de la différenciation : l'élimination des racines, l'altération phonétique et le renouvellement dialectal. — La linguistique et la théorie de Darwin : la lutte pour la vie, l'analogie, les espèces inférieures. — L'origine du langage. — L'intervention de la volonté humaine. — Discussion de la théorie de Schleicher. — Théorie intermédiaire de Scherer	95
II. — La linguistique et la physiologie. — La théorie de Brücke. — Voyelles, consonnes et diphthongues : leur classification et leur mode de production. — Discussion de la théorie de Brücke : les motifs psychologiques, esthétiques et moraux. — Parti qu'a tiré Scherer des résultats de Brücke. — L'état normal physiologique et l'état normal actif des organes vocaux. — Les assimilations. .	102
III. — L'aryen primitif. — Explication des formations nouvelles : <i>Neubildungen sind Nachbildungen.</i> — a) Les racines. — La lutte pour la vie des racines et la forme de cette lutte. — Les classes de racines. — Théories de Bopp, de Curtius, de Whitney, de Max Müller, de Schleicher et de Weber. — Théorie de Scherer : les composés remplacent les simples. — b) Les flexions. — Théories d'évolution de Westphal, d'adaptation de Ludwig, et d'agglutination. — La chronologie des flexions. — Discussion de la théorie de Curtius. — Construction syntaxique primitive de l'aryen. — Flexions dérivées par Scherer des prépositions : les particules de mots sont des particules d'espace. — c) Les suffixes et les thèmes verbaux. — d) Discussion des théories de Scherer	109
IV. — La philologie allemande. — Périodes préhistoriques : 1) La langue allemande primitive. — Sa caractéristique. — Sa scission en dialectiques. — 2) Le Germain de l'Est et le Germain de l'Ouest. — Périodes historiques. — Leurs rapports avec les périodes littéraires. — Périodes masculines et féminines. — 3) Les lois linguistiques : a) Le génie germanique et l'allitération. — b) L'accent. — La hauteur et l'intensité. — Les lois de l'accent germanique. — c) L'apophonie, — Théories de Bopp, de Grimm. — Théorie	

de Scherer : l'accent, la prononciation double, le circonflexe. —	
Les colorations de voyelles. — Le timbre spécifique de Helmholtz.	
— <i>d</i>) La péripnonie. — L'influence des consonnes, l'accent. —	
<i>e</i>) Loi des voyelles et des consonnes finales. — Lois de Westphal.	
— Explication par l'accent. — <i>f</i>) La substitution des consonnes.	
— Théories de Grimm, de Max Müller. — Discussion de ces théo-	
ries. — Théorie de Scherer. — <i>g</i>) Discussion du cycle de lois de	
Scherer. — Ingéniosité, mais invraisemblance	it
V. — Conclusion	
Bibliographie	

Pages



BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — Même maison à Nancy.

ANNALES DE L'EST

REVUE TRIMESTRIELLE

Publiée sous la direction de la Faculté des lettres de Nancy, et paraissant par livraisons d'environ 8 feuilles grand in-8°.

3^e année, 1889.

Prix par an : France et Union postale, 12 fr.

Les années précédentes sont en vente au même prix.

REVUE ALSACIENNE

Organe des intérêts alsaciens et lorrains. — Littérature.
Histoire, Sciences, Poésie, Beaux-Arts.

Paraissant tous les mois par livraisons de 3 1/2 feuilles grand in-8°, avec gravures. — Chaque année forme un volume de 580 pages avec au verso et couverture.

12^e année, 1888-1889.

Les abonnements partent du mois de novembre.

Prix par an : Paris, 10 fr. — Départements et étranger, 12 fr.

Les années précédentes, en volumes brochés, se vendent au même prix.

Histoire des Doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne, par Émile GRUCKER, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy (Opitz, Leibniz, Gottsched et les Suisses). Beau vol. in-8° de 516 pages, broché 7 fr. 50 c.

Jean-Daniel Schœpflin. Étude biographique par Ch. PFISTER, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. Un volume gr. in-8°, broché : 3 fr. 50 c.

Les Schweighæuser. Biographie d'une famille de savants alsaciens d'après leur correspondance inédite, par Ch. RABANY. 1884. Un volume in-8°, avec quatre portraits, titre rouge et noir 3 fr. 50 c.